

SERMON POUR LA FÊTE DE L'INVENTION  
DES RELIQUES DE SAINT SERGE

Prononcé à sa Laure, le 5 juin 1822

«Ils ont passé vêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvres, dénués de tout, affligés, tourmentés, eux dont le monde entier n'était pas digne, errant dans les déserts, et dans les montagnes, et dans les antres, et dans les tavernes de la terre.» (Héb 11,37-38)

Qu'est-ce donc que c'était que ces hommes que l'Apôtre peint sous des traits, ce semble, si discordants ? Il les apprécie au-dessus du monde entier : *Eux dont le monde entier n'était pas digne*; mais en même temps il les montre rejetés comme n'étant d'aucune valeur, parce qu'ils n'ont ni vêtements présentables, ni nourriture, ni sécurité, ni habitation : *ils ont passé vêtus de peaux de brebis, et de peaux de chèvres, dénués de tout, affligés, tourmentés, errant dans les déserts, et dans les montagnes, et dans les antres, et dans les cavernes de la terre.*

Peut-être le monde ne reconnaît-il pas, ou ne veut-il pas reconnaître ces exilés volontaires du monde; mais à vous, il ne doit pas vous être difficile de les reconnaître, ces habitants de la sainte solitude ! Ce sont nos devanciers, quoique, peut-être, une grande partie d'entre nous se soient tellement éloignés d'eux que nous les offensons en nous appelant leurs imitateurs. S'il faut citer des noms : tel fut Élie de Thesbé, que l'Apôtre avait particulièrement en vue, cela est visible, lorsqu'il écrivait les portraits de ces grands étrangers du monde; – Élie, qui fermait et ouvrait le ciel, faisait descendre la pluie et le feu, appelait la famine et l'abondance, tandis qu'il trouvait à peine lui-même sa subsistance, la recevant tantôt d'un corbeau du désert, tantôt d'une pauvre veuve; qui exterminait les vivants par sa parole, ressuscitait les morts par son souffle, et lui-même s'enfuyait dans le désert pour son âme, c'est-à-dire à cause du danger où était sa vie, et, épuisé par les poursuites de ses ennemis, *demandait la mort pour son âme* (III R 19,3-4). Tel fut Jean-Baptiste, à qui la Vérité elle-même a rendu ce témoignage que *nul ne s'est élevé plus grand d'entre les enfants des femmes* (Mt 11,11), et qui vivait pourtant dans un désert sauvage, portait un vêtement grossier, se nourrissait de sauterelles, et qui termina sa carrière dans une prison et par le glaive. Tels furent ensuite Paul de Thésbaïde, Antoine le Grand, Macaire d'Égypte, Ephrem de Syrie, et une foule d'autres qui, du milieu de l'obscurité des déserts, ont brillé, comme des étoiles, d'une lumière spirituelle, et ont éclairé l'univers.

Mais pourquoi réunir tant de témoins étrangers, pour des témoins oculaires du fait lui-même ? Tel fut aussi cet homme étonnant qui vint ici, dans un désert inhabité et impénétrable; il vécut longtemps ici dans un dénuement complet, seul avec Dieu seul; ensuite, quand il se trouva des hommes qui, reconnaissant sa valeur, préférèrent sa solitude au monde et se livrèrent à son autorité et à sa direction, il fut le premier dans les travaux et les efforts, et le dernier au repos; il porta le vêtement que les autres refusaient; il mangea du pain pourri; au lieu de bannir les indociles, il se bannit lui-même du milieu d'eux; et qu'arriva-t-il à la fin ? – Selon la parole du Prophète, *ses lieux déserts depuis des siècles se remplirent d'édifices; ses fondations devinrent indestructibles pour les générations des générations, et il fut appelé le fondateur d'enceintes* (Is 58,12). Non seulement faibles et forts de la terre vinrent dans son désert lui demander sa bénédiction, ses conseils, des guérisons miraculeuses et la victoire sur leurs ennemis triomphants, mais la Reine des cieux elle-même, entourée de ceux qui sont auprès du Roi des rois, descendit dans sa sainte solitude, pour confirmer dans son désert la bénédiction du ciel que, dans la suite du temps, les forces hostiles du monde, malgré toute leur puissance apparente, tentèrent inutilement de détruire.

Qui jette les objets précieux ? – Pourquoi donc des hommes *dont le monde entier n'est pas digne*, qui, à cause de leur haute valeur intérieure, devraient être particulièrement précieux au monde par les nombreuses actions bienfaites qu'ils accomplissent pour lui, – pourquoi ces hommes sont-ils dispersés avec une insouciance en apparence si grande *dans les déserts et les montagnes, dans les antres et les creux de la terre* ? Est-ce le monde qui, ne les appréciant pas, les a repoussés; ou bien est-ce eux qui, reconnaissant ce qu'il vaut, n'ont pas voulu lui appartenir ?

L'orgueil du monde ne lui permet pas d'avouer qu'il est quitté comme indigne, et c'est pour cela qu'il s'efforce de persuader ceux qui l'écoutent avec crédulité que c'est lui-même qui repousse, comme incapables de rien, ceux qui le quittent, ou bien qu'en le quittant

volontairement, ils le quittent étourdiment. Mais la vérité et l'expérience disent en dépit de lui qu'il ne les rejette pas autant qu'ils le quittent, et que c'est lui qui est étourdi et injuste en les reniant, et non pas eux en s'éloignant de lui.

On pense nous prendre en défaut en disant que quelques-uns des anciens et pieux ermites ont été poussés à ce genre de vie par la crainte des persécutions. Mais contre quoi s'élevaient les persécuteurs ? – Contre la piété. Pourquoi les persécutés fuyaient-ils dans les déserts ? – Pour conserver leur piété. Qui donc ici mérite le re proche ? Le guerrier qui, se voyant seul dans le camp ennemi, a su s'éloigner sain et sauf et conserver intact le drapeau qui lui avait été confié, est-il donc un fuyard méprisable ? N'est-il pas en quelque sorte vainqueur ? Si le monde veut nous humilier en nous appelant les imitateurs de semblables fuyards, que l'on examine si par là il ne s'élève pas lui-même à la dignité – d'imitateur des persécuteurs.

Est-il juste de haïr ceux qui vous désirent toujours du bien ? Et ainsi, le monde est-il juste quand il hait des hommes qui, en le quittant pour toute leur vie, se sont voués en même temps pour toute leur vie à demander pour lui le vrai bonheur dans des prières incessantes ? M'est-il pas complètement insensé de repousser ceux qui non-seulement nous souhaitent du bien, mais encore peuvent en effet nous procurer ce qu'ils souhaitent ? Et cependant, n'est-ce pas ce que fait le monde quand il repousse ceux qui, par leurs exploits de piété et par leurs prières pures, détournent de lui les foudres du ciel irrité, et font descendre sur lui des bénédictions puissantes et efficaces ? S'il ne comprend pas les mystères des bénédictions spirituelles, nous lui montrerons des bénédictions visibles et sensibles. Voyez : un désert sauvage se change en une habitation florissante et permanente; un désert inhabité donne naissance à une population nombreuse; le monastère du désert résiste inébranlablement aux efforts d'ennemis qui ont déjà renversé la capitale; il devient le bouclier de l'Empire déjà atteint, et l'asile de son salut; et tout cela est l'oeuvre d'un ermite ! Après cela, nous laisserons au monde à juger cette espèce d'hommes même sous le rapport des seuls intérêts temporels. S'il continue à les repousser encore, il repousse son propre avantage. S'il trouve encore qu'ils ne sont bons à rien, il ne comprend pas ses propres intérêts.

Autant le monde se conduit injustement quand il humilie et repousse ces hommes, autant est vain l'amour-propre qui lui fait croire que c'est parce qu'ils ont désespéré de sa bienveillance qu'ils se sont éloignés de lui. En vain Pharaon aurait voulu se flatter d'avoir chassé les Israélites dans le désert, quoique réellement *les Égyptiens pressassent le peuple et se hâtassent de le faire sortir de leur pays* (Ex 12,33). Ce ne fut pas le désespoir, mais bien l'espérance qui fit sortir les Israélites de l'Égypte; ils profitèrent de ce qu'on les renvoyait comme d'un moyen de délivrance, et, pour leur fuite, ils chantèrent à Dieu un hymne de victoire. Ceux qui ont véritablement renoncé au monde, s'ils éprouvent sa malveillance, en profitent comme d'une occasion favorable pour s'éloigner de lui avec moins de difficulté; mais souvent, même sans avoir éprouvé de sa part aucune défaveur visible, ils le quittent, non point parce qu'il les a repoussés, mais parce que la solitude les appelle, et que sa voix douce, quelquefois même triste, a pour eux cent fois plus de charmes que les joies bruyantes du monde. Qui chassa du monde cet enfant merveilleux qui le quitta avant d'avoir eu occasion de le connaître ? *L'enfant croissait, et se fortifiait en esprit, et il demeurait dans les déserts* (Luc 1,80). Et le monde aussi connaissait-il ce Barthélemy avant que le désert l'eût rendu célèbre, et put-il le repousser avant que lui-même eût repoussé le monde ? Le monde ne connut Serge qu'après qu'il eut quitté le monde, par la renommée de ses actes et de ses miracles, et il le repoussa moins qu'il ne l'attira; mais alors même que Serge fut appelé à une position qui, quoiqu'elle soit dans le monde, n'est ni du monde, ni pour le monde, – l'obéissance elle-même, qu'il observa si saintement dans toutes les autres occasions, ne put le déterminer à se séparer de sa chère solitude.

Quelle force mystérieuse a donc arraché ces hommes au monde, et les a obligés, après avoir renoncé à tout ce qu'il a d'attrayant, à errer dans les déserts, au milieu des privations, des afflictions et des souffrances ? Nous apprendrons ce mystère de l'Apôtre qui a dépeint ces hommes incompréhensibles pour le monde. Cette force mystérieuse, c'est la foi. *Par la foi, dit-il, ils ont conquis les royaumes, ils ont accompli la justice, – et plus loin : ils ont passé vêtus de peaux de brebis, – errant dans les déserts; et enfin il conclut : Tous ceux-là ont témoigné de leur foi* (Héb 11,33-39). La foi leur a montré qu'ils *sont étrangers et voyageurs sur la terre*, pensée que connaissent aussi les incrédules, mais qu'ils laissent, même quand ils l'entendent, glisser sur leurs oreilles, ou, pour mieux dire, sur leurs coeurs, et c'est pour cela que, quoiqu'ils voient chaque jour mourir leurs semblables, ils vivent dans une aussi grande insouciance de l'avenir, avec un aussi grand attachement aux choses terrestres que s'ils devaient vivre ici éternellement. – La foi a inspiré à ses fidèles un profond sentiment de la corruptibilité du monde et de la brièveté

de la vie, et, par suite, un désir ardent de la Patrie céleste; elle leur a appris à *demeurer fermes devant le Dieu invisible comme s'ils le voyaient* (27), à *porter leurs yeux vers Jésus, le chef et le consommateur de la foi, qui, au lieu de la joie qui était devant lui, a souffert la croix en méprisant l'ignominie, et s'est assis à la droite du trône de Dieu* (12,2); elle leur a montré la *rémunération* préparée pour eux aussi. Avec ces sentiments étrangers au monde, avec ces vues élevées, les beautés du monde ont disparu à leurs yeux, les douceurs sensuelles leur sont devenues amères, les trésors de la terre se sont changés en ordures, le monde leur a paru un désert, et le désert un paradis, – et ils se sont enfuis. Ils se sont enfuis, comme les Israélites, de l'Égypte; comme Loth, de Sodome; comme les captifs, de Babylone. Ils se sont enfuis du monde, où la société des mondains et la créature défigurée par la frivolité et l'abus, déroutaient sans cesse leurs pensées, asservissaient leurs désirs, troublaient leur âme et leur conscience. Ils se sont enfuis dans le désert, où autant ils s'éloignaient de la créature, autant ils pouvaient se sentir près de Dieu; ils ont renoncé à l'hymen de la terre, afin de se préparer avec d'autant plus de liberté à l'unique et *céleste hymen de l'Agneau* (Apo 19,7); ils se sont couverts de vêtements sordides afin que le désir de la parure n'eût pas d'autre objet que *le lin de la justice des saints* (8); ils se sont condamnés à la faim et à la soif, afin que la satiété sensuelle n'émoussât pas en eux la faim et le goût du souper spirituel du Royaume de Dieu; ils se sont éloignés, pour ainsi dire, sur les limites mêmes du monde visible et du monde invisible, et, conformément à leur destination pour le monde invisible, ils y ont transporté volontairement et d'avance leur pensée et leur cœur; et s'ils doivent nécessairement laisser ici un corps de boue, ils s'efforcent du moins, par le jeûne, par les veilles et par d'autres efforts, de l'épurer et de le diminuer assez pour qu'il puisse moins *appesantir l'âme* (Sag 9,15), que l'âme l'alléger et lui donner des ailes afin qu'il l'empêche le moins possible d'imiter la vie des êtres im matériels et de recevoir les visites bienfaisantes du saint Esprit.

Voilà, mes frères et cohabitants du désert, une description courte, mais vraie, du chemin par lequel nos véritables prédécesseurs se sont éloignés du monde, et n'ont pas erré au hasard dans le désert, mais se sont dirigés sûrement vers la cité *qui a un ferme fondement, et dont Dieu même est le fondateur et l'architecte* (Heb 11,10). Ce n'est pas le moment d'entrer dans des détails à ce sujet, et cela n'est peut-être pas nécessaire pour des hommes qui marchent eux-mêmes activement dans ce chemin. Mais de peur que, par nonchalance ou parla séduction de l'esprit d'erreur, nous ne venions à nous écarter du vrai chemin à la suite de ceux qui *errent dans une terre sans voie et hors du chemin* (Ps 106,40), nous avons besoin de rechercher avec soin les traces de nos prédécesseurs, et de vérifier notre marche. Nous avons grand besoin de nous éprouver pour savoir si c'est bien dans le désir de plaire à Dieu seul que nous nous sommes éloignés du monde, et non parce que le monde ne nous a pas été favorable. Même en nous éloignant du monde, n'avons-nous pas emporté avec nous, comme Rachel de la maison de Laban, les dieux que l'on sert dans le monde, – les idoles de l'orgueil, de l'intérêt et de la sensualité ? Ou bien, dans le désert même, à l'exemple des Israélites, ne nous sommes-nous pas fondu de nouvelles idoles à la place de celles que nous avons laissées en Egypte ? Nous sentons-nous intérieurement plus près de Dieu depuis que nous sommes éloignés extérieurement du monde ? Après avoir renoncé à la prééminence et à l'autorité dans le monde, ne sommes-nous pas tentés du désir de la prééminence et de la supériorité entre nos frères ? Notre vie exclusive ment destinée aux travaux, de la vertu, n'en faisons-nous pas uniquement le repos de la chair ? Béni est le fils paisible du désert que, dans cette épreuve, *son cœur ne condamnera pas : il pourra s'approcher de Dieu avec confiance* (I Jn 3,21). Heureux encore celui à qui, après l'aveu de quelques oublis et de quelques chutes, une pensée de repentir et la contrition du cœur promettent l'espérance du pardon et de la consolation. Malheur au semeur de scandales qui, ayant apporté avec lui le monde et ses souillures jusque dans le désert, en viole la sainteté spirituelle! Une triple condamnation tombera sur sa tête : la condamnation du péché, la condamnation de la violation de ses vœux, et la condamnation du scandale empoisonné.

Il faut dire quelque chose aussi pour les habitants bien intentionnés du saint désert. Lorsque, après l'Apôtre, nous disons des anachorètes que la foi les a enlevés au monde, ne pensez pas que nous ne vous laissons pas, à vous qui êtes restés dans le monde, la foi et l'espérance du salut. Non ! *La foi est la victoire qui a triomphé et qui triomphe dit monde* (I Jn 5,4-5). On peut même vivre dans le monde *sans être du monde* (Jn 15,10). Jésus Christ n'a pas commandé à tous ce qu'il a conseillé à certain jeune homme : *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; puis viens et suis-moi* (Mt 19,21), c'est-à-dire, pour suivre Jésus Christ, ne renonce pas seulement à l'iniquité et aux passions du monde, mais romps toute alliance avec ceux qui vivent dans le monde. Au contraire,

il a prêché à tous le repentir, la foi dans l'Évangile et l'espérance dans le royaume des cieux. Lui-même a vécu et dans le monde et dans le désert : il enseignait dans le monde, et, pour prier, il s'isolait dans le désert.

*Ce que je vous dis, je le dis à tous* (Marc 13,37). De même que personne n'est sauvé seulement par la vie extérieure dans le désert, ainsi personne ne périt seulement par la vie extérieure dans le monde. Le désert ne signifie rien quand, dans le désert extérieur, il n'y a pas de désert intérieur; mais le désert intérieur peut, quoique moins facilement, se trouver aussi dans le monde, si l'on se donne la peine de le chercher. *Quand vous priez, entrez dans votre chambre*, c'est-à-dire dans la chambre solitaire de votre âme, et, *ayant fermé votre porte*, c'est-à-dire, ayant écarté toute distraction de vos pensées et de vos sens, *priez votre Père qui est dans le secret* (Mt 6,6). – *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde* (I Jn 2,15). Faites de votre cœur un désert dans lequel il n'y ait ni richesses, ni magnificences du monde, ni désirs impurs de la chair, ni pensées sensuelles. Voilà, et pour les anachorètes, et pour ceux qui vivent dans le monde, le saint désert commun, dans lequel vient, et dans lequel se fait une demeure (Jn 14,23) notre Maître bienaimé Jésus Christ, avec son Père consubstantiel et le saint Esprit, pour notre vrai bonheur, à la gloire de son nom trois fois saint. Amen.

SERMON EN MÉMOIRE DE SAINT SERGE,  
THAUMATURGE DE RADONÉJE

1841

«Toi donc, endure toutes les peines, comme un bon soldat de Jésus Christ.» (II Tim 11,3)

Nous entendons souvent ici un chant sacré dans lequel l'Église, en louant saint Serge comme un *héros de vertus*, l'appelle en même temps *un vrai soldat de Jésus Christ*, et, pour expliquer ces paroles, ajoute qu'il *a combattu contre ses passions*, – qu'il a résisté à ses passions et à ses désirs, et qu'il les a vaincus par la force de l'intelligence, par le secours de Dieu, par les armes propres au combat spirituel.

Dans quelle disposition devons-nous entendre l'éloge *d'un vrai soldat de Jésus Christ* ? Est-ce comme entendent souvent les éloges des guerriers et des vainqueurs, les gens qui n'ont jamais été et ne pensent pas devoir jamais être ni guerriers ni vainqueurs ? Ou bien est-ce comme de jeunes soldats, qui viennent de commencer ou vont commencer le métier des armes, écoutent les éloges des guerriers et des vainqueurs qui ont longtemps combattu, afin d'apprendre leur art, d'exciter leur ardeur aux exploits de la guerre ?

La sainte Eglise, en célébrant les hauts faits et les vertus des saints, ne se préoccupe pas ordinairement d'ajouter à leur gloire céleste une gloire terrestre insignifiante et qui leur est inutile, mais de nous enseigner leurs exploits et de nous encourager à la vertu. Que nous apprend donc, et qu'exige de nous le modèle du vrai soldat de Jésus Christ qui nous est mis sous les yeux ?

La représentation élogieuse d'un saint homme sous l'image d'un soldat du Christ, est empruntée, sans doute, à l'apôtre saint Paul, qui écrit dans son Épître à Timothée : *Toi donc, endure toutes les peines, comme un bon soldat de Jésus Christ.*

Timothée, auquel est donné cet enseignement, ou ce précepte d'endurer toutes les peines comme il appartient à un bon soldat de Jésus Christ, était l'un des disciples de saint Paul, de qui il avait mérité une confiance particulière, et reçu la direction de l'Église d'Éphèse. Nous pouvons conclure de là que cet enseignement est digne d'être accepté même par les hommes d'une valeur supérieure. Mais il ne faut pas penser qu'il se rapportât exclusivement au seul personnage auquel était adressée l'Épître, ou seulement aux personnages de la condition à laquelle il appartenait. Non : Il s'adresse plus ou moins à tout chrétien. On peut s'en convaincre par ces autres paroles du même apôtre au même Timothée, dans une autre Epître : *Combats, lui écrit-il, selon les lois de la sainte milice, en conservant la foi et une bonne conscience* (I Tim 1,18-19). N'est-ce pas tout chrétien qui doit avoir la foi et une bonne conscience ? Mais comme l'Apôtre rapporte cela à la bonne manière de combattre, il est donc clair que tout chrétien est aussi obligé à cette bonne manière de combattre, et par conséquent à endurer toutes les peines, ainsi que saint Paul l'exige du bon soldat de Jésus Christ.

Pour nous en mieux convaincre, rappelons encore l'enseignement du même Apôtre, qu'il adressait bien cette fois, non plus par l'exemple d'une seule personne, mais directement, à tous les Chrétiens. Prenez, dit-il, toutes les armes de Dieu, *afin que, fortifiés en tout, vous puissiez, au jour mauvais, résister et demeurer fermes. Tenez-vous donc prêts : que la vérité soit la ceinture de vos reins, et que la justice soit votre cuirasse, et que votre chaussure soit la disposition à aller prêcher l'Évangile de la paix. Servez-vous surtout du bouclier de la foi, pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés de l'esprit malin. Prenez le casque du salut, et l'épée spirituelle qui est la parole de Dieu* (Ép 6,13-17). Vous voyez que l'Apôtre nous a tous inscrits au service dans l'armée du Christ, et qu'il distribue à tous des armes selon le genre de leur service.

Examinons d'un peu plus près ces armes, que l'Apôtre appelle divines parce qu'elles ne sont pas disposées par l'art et la puissance des hommes, mais qu'elles nous sont données par la grâce de Dieu.

Le guerrier porte une ceinture pour attacher ses vêtements et affermir son corps, et pouvoir ainsi agir plus énergiquement et plus librement. Votre ceinture doit être la vérité. Reconnaissez la vérité, ceignez de la vérité vos pensées, vos inclinations, vos désirs. Avec cette ceinture, vous pouvez agir spirituellement avec vigueur et liberté, sans être affaiblis – par la paresse, sans broncher – contre le scandale, sans être ébranlés – par les fausses doctrines, et sans tomber – dans le péché et le vice.

Le guerrier se revêt d'une cuirasse, pour que les armes de l'ennemi ne puissent pas le blesser, même si elles viennent à le frapper. Que votre cuirasse soit la justice, l'honnêteté, la vertu. Une conscience droite vous conservera invulnérables intérieurement, lors même que la calomnie ou l'injustice vous frapperaient extérieurement.

Le guerrier, en se chaussant, se prépare à marcher de pied ferme contre l'ennemi. Que votre chaussure soit la disposition à marcher, non pour attaquer et frapper, car ce n'est pas en cela que consiste votre guerre, mais pour annoncer la paix, – la paix de Jésus Christ qui remporte la victoire dans toute dissension et dans toute guerre.

Le guerrier prend un bouclier pour ne laisser arriver à son corps aucun trait de l'ennemi. Contre vous aussi, un ennemi invisible dirige des traits aigus, pénétrants, enflammés et brûlants, – tantôt les traits plus invisibles des raisonnements et des doutes de l'impiété, enflammés par les passions et les désirs brûlants, tantôt les traits plus visibles des embûches, des outrages et même des persécutions des ennemis de la vérité et de la vertu. Mais si votre cœur est couvert du bouclier de la foi, les traits les plus aigus ne pourront le percer, et les plus brûlants s'éteindront sans lui faire aucun mal.

Le guerrier couvre sa tête d'un casque pour la garantir des blessures qui sont particulièrement dangereuses dans cette partie du corps. Garantisiez aussi votre esprit sous *le casque du salut*, ou, selon l'expression plus complète de l'Apôtre dans une autre Épître, sous *le casque de l'espérance du salut* (I Th 5,8). Quelques difficultés ou quelques dangers que vous rencontriez, l'espérance en Dieu ne doit jamais laisser arriver jusqu'à votre âme l'esprit d'abattement que pourrait suivre un désespoir mortel.

Le guerrier, en frappant l'ennemi avec l'épée, réduit à l'impuissance et sa force et ses armes. Ainsi, et plus victorieusement encore agit l'épée spirituelle qui est la parole de Dieu. Par cette arme, notre Guide Jésus Christ lui-même a soutenu un combat qui doit nous servir d'exemple, et a remporté une victoire bienfaisante pour nous sur le chef du mal. Il est écrit, lui dit-il, que l'homme ne vit pas seulement de pain. – Il est écrit : *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu*. – Il est écrit : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et lu ne serviras que lui seul* (Mt 4,4,7,10). Et l'ennemi, transpercé trois fois de l'épée spirituelle, quitta épuisé la place du combat. Arme-toi aussi, chrétien, de l'épée spirituelle, de la parole de Dieu; tiens-la dans ta mémoire et dans ton cœur; exerce-toi à en diriger la pointe contre toute parole d'iniquité, et aucun mal ne sera invincible pour toi, aucune puissance de l'ennemi ne te sera redoutable, aucune de ses ruses impénétrable, et toutes ses armes seront brisées et rendues vaines.

Mais revenons au précepte de l'instituteur des soldats de Jésus Christ, qui nous a fourni l'occasion d'examiner leurs armes.

*Endure toutes les peines*, dit-il, *comme un bon soldat de Jésus Christ*. Que signifient ces mots : *Endure toutes les peines* ? Cela veut-il dire : Impose-toi toi-même des souffrances, comme quelques-uns le font dans l'abondance de leur zèle, par la discipline, ou par d'autres exténuations contre nature, et même par la mutilation de leur corps ? – Mais on sait que l'Apôtre n'approuvait pas ceux qui *ne ménagent pas leur corps* (Col 2,23). Cela veut-il dire -. Faites- vous martyrs ? Mais on

ne peut pas prescrire cela absolument, parce que cela ne dépend pas de la volonté du soldat de Jésus Christ.

La pensée de l'Apôtre renfermée dans ces mots : Endure toutes les peines doit s'expliquer par l'allusion qu'il fait à la pensée de la guerre. Par quoi se distingue le titre de guerrier, et qu'est-ce qui lui donne sur les autres titres un droit à la considération et à l'honneur ? – Ce sont les fatigues particulières, les privations, les hauts faits joints avec la disposition de sacrifier sa vie à l'accomplissement de son devoir. Voilà ce que l'Apôtre appelle, pour le soldat de Jésus Christ, endurer toutes les peines.

Au milieu du repos des autres, le guerrier veille sous ses armes. Il sacrifie son repos pour garantir sa sécurité, pour ne pas être surpris par quelque machination imprévue de l'ennemi, ce qui augmenterait beaucoup le danger. Il te faut aussi, soldat du Christ, veiller avec sollicitude à la garde de ta foi et de ta bonne conscience, à la garde de ton salut et du salut des autres. Pour s'être laissés aller à l'assoupissement de l'insouciance et aux rêves de la sensualité, des athlètes élus de la foi et de la vertu sont tombés eux-mêmes, surpris à l'improviste et frappés par les traits de l'esprit malin. Tu dois avoir sans cesse présent à la pensée, et mettre en pratique l'avis de ton guide : *Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation* (Mt 26,41).

Le guerrier, soit dans les marches pénibles, soit dans les luttes prolongées, doit supporter le froid, le mauvais temps, la chaleur, la faim, la soif, la fatigue, la douleur, et vaincre tout cela par la force d'esprit, sans quoi il ne saurait mener à fin son entreprise, ni vaincre son ennemi.

Semblablement, le chrétien doit savoir supporter les fatigues, les privations, les afflictions, pour accomplir ses exploits spirituels, pour remporter la victoire sur ses passions. Il ne doit pas autant satisfaire la faim et la soif des désirs sensuels, que les surmonter et les mortifier. Il doit renoncer aux plaisirs qui dissipent et affaiblissent l'esprit, et plus résolument encore à ceux qui blessent le sentiment moral et la conscience. Il doit supporter volontiers les afflictions, à commencer par l'affliction du repentir, pour vaincre la tentation, pour acquérir la vertu.

La disposition parfaite à sacrifier sa vie pour son Souverain, rend seule le guerrier intrépide et inébranlable dans le combat, capable de remporter la victoire, digne de la couronne. La disposition parfaite à tout sacrifier, quand cela est nécessaire, et même sa vie, pour son Souverain le Christ, pour conserver sa foi en lui, pour observer ses commandements, fait seule du chrétien un bon soldat de Jésus Christ, capable de résister inébranlablement à ses ennemis visibles et invisibles, de vaincre tout ce qui s'oppose à lui, d'atteindre à la couronne incorruptible. C'est ce que signifient ces paroles de Jésus Christ : *Celui qui perdra sa vie pour moi, la trouvera* (Mt 10,39).

Si quelqu'un se plaignait que les principes chrétiens d'immolation de soi-même fussent sévères et pesants, je lui répondrais, en continuant l'allégorie de l'Apôtre: Comment donc les soldats d'un Souverain terrestre ne trouvent-ils pas trop pesant de se conduire par des principes semblables d'immolation d'eux-mêmes ? Il est beau et glorieux de tout sacrifier pour le souverain et la patrie; mais le Roi du ciel et la patrie céleste sont-ils moins dignes de nos sacrifices ? Au contraire, rien n'allège et ne favorise le sacrifice de soi-même au souverain terrestre mieux que le sacrifice de soi-même au Roi du ciel, sacrifice qui est en possession de la promesse immuable de la vie éternelle et de la couronne immortelle. *Celui qui perdra sa vie pour moi, la trouvera.*

Si les principes d'immolation de soi-même pour la foi et la vertu sont pesants, trouvez-m'en d'autres – qui soient légers; donnez-moi une vertu qui ne soit pas difficile, et je vous ferai juges de sa valeur. Si le guerrier n'a pas supporté les fatigues de la guerre, s'il n'a pas affronté la mort face à face dans le combat, donnez-vous des éloges à sa fermeté et à son courage ? Si le chrétien n'a pas résisté à la tentation avec une ferme disposition à tout souffrir plutôt que de trahir son nom, comment lui reconnaissez-vous la forte et haute vertu chrétienne ?

Comment trouverez-vous la patience chez celui qui n'a supporté ni afflictions ni malheurs ?

Comprenons donc que les peines, les privations, le sacrifice de soi-même, constituent l'excellence et une sorte de nécessité de la vertu, en partie pour qu'elle puisse avoir son mérite, son élévation, son droit à l'honneur et à la récompense, en partie même pour qu'elle puisse être la vertu. Ainsi, sans aucun doute, pensait l'Apôtre sur la foi même, quand il regardait comme un signe particulier du salut, dans quelques chrétiens, qu'il leur eût été *donné en Jésus Christ, non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui* (Phil 1,29).

Mes frères ! le don de souffrir parfaitement et de mourir pour Jésus Christ et pour sa foi, est un don élevé réservé aux âmes élevées. Efforçons-nous d'obtenir que les degrés même les moins élevés de ce don ne nous soient pas étrangers. Quand nous nous trouvons en face d'un acte de foi, d'une oeuvre de justice, mais que, pour les accomplir, il nous faut faire des efforts pénibles, ou supporter des privations, ou nous exposer aux contradictions des gens indifférents pour la foi, aux poursuites des ennemis de la vérité, ne balançons pas à choisir une difficile élévation d'esprit de préférence à une bassesse facile.

Encourageons-nous par l'exhortation de l'Apôtre : *Toi donc, endure toutes les peines comme un bon soldat de Jésus Christ*. Au prix de notre propre repos, de notre intérêt, de nos plaisirs, de notre sécurité, accomplissons les exploits de la foi, de la justice, de la vertu, – et nous obtiendrons certainement la couronne de justice que donnera le Seigneur, juste Juge, à tous ceux qui l'auront aimé. Amen.

SERMON POUR LE JOUR DE LA COMMÉMORATION DE SAINT SERGE

25 Septembre 1847

«Comme le Saint qui vous a appelés, soyez saints aussi vous-mêmes dans toute votre vie, selon qu'il est écrit : Soyez saints, parce que Je suis saint.» (Pr 1,15-16)

Dans les empires de la terre, le peuple se conduit avec un respect particulier envers ceux qui entourent le tsar, en partie par révérence pour le tsar qui les a revêtus de sa confiance, de son pouvoir, de titres d'honneur, en partie dans l'espérance de leur bienfaisante intercession auprès de lui et de leur protection selon le pouvoir qui leur a été donné. Pareillement, dans le royaume de Dieu, qui est l'Église de Jésus Christ, le peuple des croyants, comme vous-mêmes aujourd'hui, s'adresse avec dévotion aux saints hommes de Dieu, honorant la grâce de Dieu vivante en eux, et espérant, selon la foi, l'intercession de leurs prières devant Dieu, et leur bienfaisance selon la grâce qui leur a été donnée.

Mais dans l'empire l'humain, le peuple, en rendant honneur aux grands, reste le peuple, et, par la nature même de l'organisation de l'État, ne peut atteindre aux privilèges devant lesquels il s'incline, tandis que, dans le royaume de Dieu, il n'en est pas ainsi. Ici, tout membre du peuple des croyants, en honorant les saints de Dieu, peut atteindre lui-même à la dignité qu'il honore dans les autres, et non seulement il le peut, mais il est appelé, il est invité par tous les moyens possibles à être saint. Comme le Saint qui vous a appelés, soyez saints aussi vous-mêmes dans toute votre vie, selon qu'il est écrit : *Soyez saints, car Je suis saint.*

Frères qui honorez la sainteté comme le privilège des élus ! méditons sur la sainteté comme étant l'obligation de tous et de chacun.

Si l'on disait à un bourgeois ou à un paysan : Fais ceci et cela, sois de l'entourage du tsar qui te donne droit à ce privilège et t'y appelle, avec quelle bonne volonté, avec quelle chaleur il se prendrait aux affaires qu'on exigerait de lui, quand bien même l'effort ne serait pas léger, ni le travail de courte durée ! Eh bien, voilà que l'interprète de la volonté du tsar céleste nous dit à nous qui ne sommes pas dignes même du dernier degré de bourgeoisie dans ce royaume : Soyez saints; soyez saints moralement, et ensuite vous serez saints glorieusement; vivez pieusement et vertueusement, et soyez de l'entourage du Tsar céleste qui vous permet, non seulement d'approcher de Lui, mais encore de demeurer en Lui, et veut Lui-même, non seulement s'approcher de vous, mais encore vivre en vous. Quoi donc ? Comment est reçu cet appel ? Tous, – du moins beaucoup y répondent-ils avec empressement, avec un zèle fervent, avec une ardeur soutenue, avec une diligence sans réserve ? N'est-il pas plus ordinaire que nous pensions et que nous disions : Comment pourrions-nous être saints ? Nous sommes des hommes pécheurs; ce sera bien assez si nous nous sauvons d'une ou d'autre manière par le repentir.

Comment pourrions-nous être saints ? Mais avons-nous pensé à ce que nous serons donc, et à ce qu'il en sera de nous si nous ne faisons pas tous nos efforts pour devenir saints ? Il y a des degrés élevés de sainteté auxquels brillent les âmes particulièrement choisies et enrichies de la grâce; mais la sainteté en général n'est pas seulement une distinction spéciale entre les chrétiens, qu'il est louable à quelques-uns d'avoir, et dont les autres peuvent facilement se passer. Selon l'enseignement de l'Apôtre, quiconque est appelé par le Dieu Saint au royaume de Dieu, autrement dire, tout chrétien, dans cette vocation même et dans la pensée de Dieu qui l'a appelé, doit trouver pour lui une loi, une obligation et un motif d'être ou de devenir nécessairement saint. Comme le Saint qui vous a appelés, soyez saints aussi vous-mêmes dans toute votre vie. Ce principe est d'autant plus fortement obligatoire pour les fils de la Nouvelle Alliance de Dieu, qu'il avait été donné déjà par Dieu Lui-même aux fils de l'Ancienne Alliance, qui était moins parfaite. Selon qu'il est écrit : *Soyez saints, car Je suis saint.* Si donc vous vivez sans vous efforcer et sans avoir l'espérance d'être saints, vous ne vivez pas selon le Saint qui vous a appelés; vous ne correspondez pas à la dignité d'appelés de Dieu et de fils de l'alliance de Dieu; – vous êtes chrétiens de nom, mais non d'effet. Où mène une semblable vie, on peut le voir par des paroles d'un autre apôtre : *Ayez avec tous la paix, la sainteté, sans lesquelles personne ne verra Dieu.* (Heb 12,14). Plus clairement : *Ayez la paix avec tous, ayez la sainteté : car, sans la paix et sans la sainteté, personne ne verra Dieu, c'est-à-dire n'atteindra à la félicité éternelle.*

Ainsi donc, si nous pensons négligemment et sans souci que nous ne pouvons pas être saints, nous écrivons nous-mêmes notre condamnation à ne pas voir Dieu, à être étrangers à la félicité éternelle.

*Nous sommes des hommes pécheurs.* – Il semble que ce soit là une vérité incontestable. En effet, et bien plus, *si nous disons que nous n'avons pas de péché en nous, nous nous, séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.* Mais il arrive que l'abus de la vérité ne vaut pas mieux qu'une erreur prononcée. Si nous nous reconnaissons pécheurs, par une profonde connaissance de nous-mêmes, et si par là-nous entrons dans le sentiment de notre indignité et de notre misère, si nous brisons notre cœur de repentir, si nous humilions l'orgueil natif du vieil homme, si nous nous excitons à la recherche du secours de la grâce et à la lutte contre le péché, une pareille reconnaissance de notre état de péché, non seulement ne nous ôte pas l'espoir de parvenir à la sainteté, mais encore nous y fraie le chemin. Mais si nous nous appelons nous-mêmes pécheurs dans une pensée superficielle, sans la condition du cœur, sans l'éloignement du péché, avec insouciance, avec le sous-entendu astucieux que tous les autres aussi doivent avouer la même chose, et que par conséquent il n'y a rien de honteux pour nous à en convenir, et qu'il n'est pas dangereux de rester après l'aveu les mêmes que nous étions avant l'aveu, un pareil aveu de culpabilité ne nous conduira certainement pas à la sainteté, et dans ce cas, même en disant cette vérité que nous avons le péché en nous, *nous nous séduisons nous mêmes, et la vérité n'est point en nous,* c'est-à-dire dans notre cœur et dans notre vie, quoiqu'il y ait le son de la vérité sur nos lèvres. *C'est une vérité certaine et digne d'être reçue avec une entière soumission, que Jésus Christ est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs* (I Tim 1,15). Mais nous nous trompons si nous croyons que nous serons sauvés en restant pécheurs. Jésus Christ sauve les pécheurs par là qu'il leur donne les moyens de devenir saints.

*Nous nous sauverons d'une ou d'autre manière par le repentir.* – Oui, le repentir appartient au nombre des moyens de salut que Jésus Christ enseigne aux pécheurs quand il prêche : *Faites pénitence et croyez à l'Évangile.* Mais si nous pensons nous repentir d'une ou d'autre manière, nous sauver d'une ou d'autre manière, nous jugeons trop légèrement d'une affaire de haute importance. Le serviteur satisfera-t-il son maître en faisant son affaire d'une ou d'autre manière, et non pas de son mieux ? – Assurément il ne le satisfera pas. Combien moins l'homme satisfera Dieu s'il ne fait que d'une ou d'autre manière une œuvre de Dieu telle qu'est l'œuvre de notre salut. Si même une petite chose ne se fait pas bien et avec succès quand elle se fait d'une ou d'autre manière, sans attention, négligemment, combien moins réussira la grande affaire de notre salut, – œuvre qui demande toutes nos forces et nos facultés, œuvre capitale de toute notre vie. La pensée de se sauver par le repentir est une pensée salutaire; mais que faut-il penser quand nous voyons dans la Parole de Dieu l'exemple malheureux d'un homme qui *ne trouva pas place au repentir, quoiqu'il l'eût cherché avec larmes* (Heb 12,17) ? Il est visible que le repentir lui-même ne permet pas qu'on le trouve d'une ou d'autre manière, mais qu'il exige que le pécheur le cherche diligemment, judicieusement, avec sincérité, avec une ferme intention d'amendement, sans se laisser aller jusqu'à l'endurcissement dans le péché. De plus, l'instituteur parfait du repentir, Jean-Baptiste, dit que le vrai repentir exige encore quelque chose après lui : *Faites, dit-il, de dignes fruits de pénitence* (Mt 3,8). Le repentir nettoie la terre du cœur de ses ronces, la défriche, l'amollit; la foi y sème la semence céleste; la croissance de cette nouvelle plante c'est l'observation des commandements et la pratique du bien; sa fleur, – la lumière spirituelle intérieure, et son fruit mûr parfait – la sainteté. Il faut que le froment atteigne à la maturité pour être porté dans le grenier. Il faut que l'homme atteigne à la sainteté pour être introduit dans le royaume céleste.

À quoi, mes frères, nous conduiront les réflexions proposées en ce moment ? Sera-ce à un plus grand zèle et à une plus grande sollicitude pour l'affaire du salut, pour laquelle il faut non seulement le repentir, comme son commencement, mais encore la sainteté, comme sa consommation ? ou bien, peut-être, à une plus grande désespérance d'atteindre au salut par le moyen de la sainteté que nous voyons si haut au-dessus de nous ?

Jésus Christ, notre Dieu, notre espérance ! ne nous laisse pas nous épuiser dans notre désespérance, mais fortifie-nous de ton Espérance. Tes apôtres eux-mêmes furent un jour dans la désespérance ; mais Tu la dissipas par la parole toute-puissante. Donne-nous, à nous aussi, d'expérimenter, dans la foi, la force de cette même parole : *Ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu.* (Lc 18,27).

En effet, mes frères, s'il nous fallait atteindre à la sainteté par les forces naturelles humaines seulement, il ne serait pas déraisonnable à nous de déclarer nettement, que cela est au-dessus de notre possibilité. Mais quand nous avons, pour cela, la grâce de Dieu qui nous prévient, nous éclaire, nous fortifie, nous assiste, nous protège, personne ne doit perdre l'espérance d'atteindre à ce pour quoi *Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus Christ nous a élus en Lui avant la création du monde; or, Il nous a élus pour que nous soyons saints et*

*irrépréhensibles devant Lui, dans l'amour. (Ép 1,3-4).*

C'est pourquoi, et par le sentiment du devoir, et par l'espérance d'un heureux succès avec le secours de Dieu, réveillons-nous de la négligence et de l'insouciance, excitons-nous au zèle dans l'affaire de notre salut. Selon l'exhortation de l'apôtre Paul, purifions-nous de la souillure de la chair et de l'esprit, *faisant l'œuvre de sainteté dans la crainte de Dieu (2 Cor 7,1)*. Selon l'exhortation de l'apôtre Pierre, *Attendez avec une espérance parfaite la grâce qui vous est apportée par la révélation de Jésus Christ, comme des enfants d'obéissance, ne retournant point aux premières convoitises de votre ignorance, mais, à l'exemple du Saint qui vous a appelés, soyez saints vous-mêmes dans toute votre vie. (1 Pi 1,15-16)*. Si, dans ces exhortations, vous rencontrez d'assez grandes exigences : faire l'œuvre de sainteté, être saints, en même temps, les moyens sont assez simples de satisfaire à ces grandes exigences, à savoir : renoncer à la convoitise, s'efforcer de se purifier de la souillure de la chair et de l'esprit. Dans la mesure où l'homme travaille diligemment et sincèrement, de son côté à la purification de lui-même des œuvres impures, des passions et des désirs impurs, des pensées impures, sur lui descend, par l'entremise de l'Église et de ses mystères, la bénédiction de Dieu, dont puisse nous faire tous participants la grâce toute-puissante du Père et du Fils et du saint Esprit. Amen.



SERMON POUR LA FÊTE DE L'INVENTION DES RELIQUES DE SAINT  
SERGE

AU TEMPS DE LA REPRISE ET DE LA CONTINUATION D'UNE MALADIE  
EXTERMINATRICE

1848

«Après avoir instruit beaucoup de personnes, ils retournèrent à Lystre, à Icone et à Antioche, confirmant les âmes des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et leur enseignant que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu.» (Ac 14,21-22)

Le saint évangéliste Luc parle, dans le livre des Actes des Apôtres, entre autres choses, du voyage de Paul et de Barnabé, par l'ordre exprès de l'Esprit saint, pour la prédication de l'Évangile. Ils parcoururent plusieurs villes; ils y prêchèrent la foi en Jésus Christ, ils firent des miracles; ils amenèrent en effet beaucoup de personnes à la foi en Jésus Christ; ils fondèrent, des Églises; ils éprouvèrent, alternativement avec la gloire, les persécutions, de sorte que, dans la seule et même ville de Lystre, après la guérison soudaine par Paul d'un boiteux de naissance, les païens les prirent d'abord tous les deux pour des dieux et, voulurent leur offrir des sacrifices, mais ensuite lapidèrent Paul, et que Dieu, qui n'abandonne jamais ses élus, lui conserva la vie uniquement par ce moyen qu'ils le crurent déjà mort et l'abandonnèrent. Ayant accompli la mission confiée par l'Esprit saint, Paul et Barnabé retournent, par les mêmes villes qu'ils ont traversées d'abord, sans éviter même la ville meurtrière de Lystre : Telle est la hardiesse des apôtres ! ils ne s'inquiètent pas de se garder d'un danger qu'ils ont déjà couru, parce que toute leur sollicitude tend au salut des autres. Ils ne suivent pas simplement leur chemin de retour, mais ils continuent leur oeuvre apostolique, confirmant les âmes des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi et leur enseignant que c'est par *beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu.*

Quand nous voyons des gens qui avaient reçu la foi immédiatement de la bouche des apôtres, qui avaient vu les miracles des apôtres, preuves de la vérité de cette foi, avoir encore besoin de la sollicitude des apôtres pour confirmer leurs âmes, que devons-nous penser mes frères, de nos âmes ? Est-elle moindre, n'est-elle même pas plus grande la sollicitude nécessaire à leur confirmation ?

Sont-elles fermes, nos pensées sur ce qui est saint et juste ? Sont-elles fermes, nos bonnes intentions ? Est-elle constante, la direction spirituelle de notre activité ? Notre esprit n'est-il pas ébranlé par le doute, notre coeur et notre volonté, - par les passions et les désirs sensuels ! Ne nous décourageons-nous pas, ne tombons-nous pas quelquefois dans l'abattement de la tristesse, quelquefois dans l'abattement de la nonchalance ?

La parole de l'Apôtre désillusionne celui qui s'imagine se tenir fermement : *Que celui qui s'imagine être ferme, prenne garde de tomber.* (1 Cor 10,12).

Ainsi donc, pour notre propre utilité, soyons attentifs à la manière dont les sages en Dieu Paul et Barnabé confirmaient les âmes des disciples. De quelle manière donc ? - Ils les exhortaient à persévérer dans la foi. Cela veut dire que ce n'est pas assez de reconnaître la foi du Christ, de la recevoir par le baptême, et de rester plongé dans la vie habituelle de ce monde visible - ce n'est pas assez non plus de recourir à l'aide de la foi seulement de temps en temps, quand nous ne trouvons pas de secours naturel terrestre dans nos défaillances ou nos embarras; mais il faut nous disposer de telle façon, et veiller attentivement à être toujours dans une telle disposition d'esprit, que nous persévérions dans la foi constamment et sans interruption, que l'esprit de foi pénètre et embrasse nos forces, nos facultés, nos inclinations, nos désirs, nos actions, qu'il soit la principale force motrice de notre vie.

Ouvres-tu les yeux en te réveillant le matin, ouvre en même temps l'oeil de la foi dans ton coeur, et porte-le vers Celui qui commande au jour et à l'éternité, et demande-Lui son secours pour passer le jour qui commence de manière à ce qu'il puisse te conduire au jour qui n'a pas de

soir, et non pas à la nuit éternelle.

Vas-tu te livrer au sommeil, souviens-toi de la mort dont le sommeil est l'image et le prélude, et, par une prière de foi, confie-toi à Celui qui est *la résurrection et la vie* (Jn 11,25); et puis, autant que tu peux dominer le sommeil, ou bien autant qu'il ne le domine pas, *souviens-toi, même pendant la nuit, du Nom du Seigneur* (Ps 118,55), et, au milieu de la nuit, lève-toi pour Lui rendre gloire des jugements de sa Justice.

Entreprends-tu quelque chose, avant tout autre conseiller, consulte la foi. Répète les paroles de Paul : *Seigneur, que veux-Tu que je fasse* (Ac 9,6) ? Mon entreprise, Seigneur, t'est-elle agréable ? Si elle t'est agréable, bénis-la; si elle ne T'est pas agréable, ne me laisse pas faire ce qui ne T'est pas agréable. Et ensuite écoute ce que te dira le Seigneur dans sa Parole, dans ta raison, dans ta conscience, dans les conseils des personnes sages et pieuses, et dans les indications et les signes extérieurs.

Commences-tu à agir, fais pour ton oeuvre le même souhait que tu fais pour l'oeuvre du prochain : *Que Dieu me soit en aide ! Hâte-toi, mon Dieu, de venir à mon aide* (Ps 69,2) !

Vas-tu quelque part, vas avec Dieu, selon le souhait de voyage assez usité chez nous depuis nos pieux ancêtres, mais peut-être moins habituellement mis en pratique. Marche en présence de Dieu avec Abraham; Aie le Seigneur toujours présent à les yeux avec David; retiens autant que possible, dans ta pensée et dans ton coeur, que Dieu te voit, afin qu'il te soit honteux et redoutable de tenter quelque chose d'indigne devant les Yeux de Dieu, afin que l'inattendu ne te trouble pas et que la difficulté ne t'émeuve pas quand *le Seigneur est à ta droite afin que tu ne sois pas ébranlé* (Ps 15,8).

Ta pensée veut-elle, comme l'oiseau, s'envoler au hasard, tourner dans la variété des frivolités, ou même s'abattre dans l'impureté, toi, au contraire, retiens-la; lie-lui les ailes par une attention fortement tendue vers les objets spirituels; ramène ton esprit errant vers ton coeur, et donne-lui le travail béni de l'invocation du nom libérateur du Seigneur Jésus dans la foi, l'amour et l'humilité, - travail qui, par une continuation fidèle, doit se changer et en aliment, et en repos, et en joie, sous l'ombrage du saint Esprit, puisque, selon l'Apôtre, *personne ne peut nommer le Seigneur Jésus, sinon par l'Esprit saint*. (1 Cor 12,3).

Telles doivent être les dispositions, et tels les exercices du croyant, afin qu'il puisse progressivement approcher de l'état de l'âme confirmée, dans lequel saint Paul a dit de lui-même sans hésitation : *Je vis en la foi du Fils de Dieu; - Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus Christ qui vit en moi*. (Gal 2,20).

Retournons aux sages en Dieu Paul et Barnabé, pour examiner encore un moyen particulier par lequel ils confirmaient les âmes des disciples. Quel était ce moyen ? C'était de les convaincre ou de les prévenir que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Moyen surprenant ! Moyen, en apparence, ne promettant pas de conduire au but ! La pensée de beaucoup de tribulations sur le chemin du royaume de Dieu, n'est-elle pas plus propre à ébranler qu'à confirmer les âmes ? Comment donc les apôtres l'emploient-ils alors qu'ils s'efforcent de confirmer les âmes ?

Paul et Barnabé, dans l'enseignement par lequel ils s'efforçaient de confirmer les âmes nouvellement éclairées de la foi, ne pouvaient pas ne pas mentionner les tribulations, parce que les tribulations étaient déjà devant eux. Les nouveaux convertis voyaient les infidèles soulever de tous côtés la persécution contre Paul et Barnabé, à cause de la foi qu'ils prêchaient : selon toute probabilité, ceux qui embrassaient la foi devaient aussi s'attendre au même sort. Ce que les disciples appréhendaient par conjecture, les instituteurs le prévoyaient par l'inspiration de l'Esprit de Dieu; et ainsi, contre des tribulations inévitables, il ne restait autre moyen salutaire à chercher que de les envisager judicieusement, et de savoir les recevoir et les supporter. C'est ce qu'enseignaient les apôtres lorsqu'ils disaient que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer, dans le royaume de Dieu.

C'est-à-dire : Vous appréhendez les tribulations, et vous en pouvez devenir pusillanimes. Sachez donc que les tribulations sont inévitables sur le chemin du royaume de Dieu. Il le faut ainsi : tel est l'arrangement de la Providence divine. Ainsi donc, si, à la rencontre des tribulations sur le chemin du royaume de Dieu, vous êtes ébranlés et vous retournez sur vos pas, vous vous éloignez du royaume de Dieu. Mais si le royaume de Dieu est l'objet de vos désirs, vous devez rencontrer les tribulations sur le chemin qui y conduit, sans faiblesse et sans hésitation. Si vous marchez volontiers par un chemin même raboteux en songeant qu'il conduit à la maison paternelle, parcourez donc volontiers la carrière des tribulations qui conduisent au royaume de Dieu.

Ainsi, la pensée convenable des tribulations sur le chemin du royaume de Dieu, doit servir,

non à l'affaiblissement, mais à la confirmation des âmes.

Je ne sais si les Chrétiens d'Antioche, d'Icône et de Lystre se retinrent, mais je pense que notre curiosité ne se serait pas retenue de demander au sage Paul : Pourquoi donc Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, qui a fondé la foi de Jésus Christ, et qui la protège par des forces miraculeuses, - pourquoi n'a-t-Il pas facilité aux croyants le chemin du salut ? Pourquoi est-il ou décrété ou permis qu'il y ait des tribulations sur le chemin du royaume de Dieu ? Il y a à cela, la réponse toute prête de Paul et en même temps d'Isaïe, d'un prophète et d'un apôtre : Qui a connu la pensée dit Seigneur, ? ou qui a été son conseiller (Rom 11,34; Is 40,15) ? Réponse digne de la Sagesse infinie de Dieu, et suffisante pour l'humble sagesse humaine !

Cependant, contre l'orgueil des pensées qui entreprennent sur la raison de Dieu, ajoutons à cela quelque chose, toujours sous la direction de la parole du Prophète et de l'Apôtre. Il a été décrété que des tribulations doivent se trouver sur le chemin du salut, en premier lieu, par justice.

Dieu voulait conduire l'homme au ciel par le chemin du paradis; mais l'homme a transgressé la Volonté de Dieu, et s'y est refusé. Il a conçu l'orgueilleuse chimère d'aller par un chemin plus haut que celui de Dieu, et il a été précipité par la Justice de Dieu autant qu'il s'est précipité lui-même. Les ronces, les épines, le travail, la sueur, les chagrins, les soupirs se sont répandus sur son chemin, et, à l'extrémité, ont apparu la mort temporelle et la mort éternelle. Par la loi de naissance, nous avons tous hérité de notre premier père le péché et, sa conséquence inséparable, le châtiment : et nous pouvons d'autant moins repousser cette dernière partie de l'héritage, que nous augmentons nous-mêmes la première par des péchés volontaires. La Miséricorde de Dieu nous a ouvert un nouveau chemin de salut en Jésus Christ qui a satisfait pour nous à la Justice de Dieu par sa Mort sur la croix; mais, malgré tout cela, la loi de la Justice de Dieu ne doit pas être violée, et, par conséquent, le pécheur gracié ne peut pas être traité à l'égal de l'homme innocent du paradis. Réjouis-toi de ce que ce n'est plus à la mort, mais à la vie, que te conduit la miséricorde, et reçois sans murmure les épreuves légères et peu prolongées de la justice : les travaux, les privations, les tribulations, les afflictions.

En second lieu, les tribulations, dans la Main de la Providence, soit un moyen de guérison des âmes.

Le péché est une maladie qui s'est enracinée dans la nature de l'homme. L'impression du péché et la jouissance du vice laissent, en partie dans l'âme, en partie dans le corps, une trace qui devient plus profonde par la répétition des actes de péché, et qui, en se renouvelant par le ressouvenir, forme l'inclination au péché et une certaine soif du péché. C'est pourquoi, comme quelquefois le médecin du corps brûle ou enlève douloureusement avec le fer la contagion qui s'enracine dans le corps et l'infecte, et cause une douleur artificielle pour guérir, la maladie, ainsi le médecin des âmes et des corps emploie l'instrument des tribulations pour arracher les racines et effacer les traces du péché, et brûle par le feu de la souffrance la contagion de l'inclination aux jouissances du péché. C'est ce qu'indiquent ces paroles de l'apôtre Pierre : *Celui qui a souffert dans la chair a cessé de pécher, en sorte que, durant le temps qu'il lui reste à vivre dans la chair, il ne vit plus pour la convoitise humaine, mais pour la Volonté de Dieu* (1 Pier 4,1-2).

En troisième lieu, la Providence divine emploie les tribulations pour les croyants et ceux qui sont sauvés comme un moyen d'épreuve et de préparation à un degré plus élevé de vertu, de perfection et de félicité.

Cette épreuve n'est pas nécessaire pour Dieu qui scrute les coeurs ; mais elle est nécessaire pour l'homme lui-même, dont *le coeur est profond* (Ps 63,7), et qui ne sait pas lui-même ce qui en peut être extrait et mis en oeuvre. Comme le choc du fer contre une pierre dure produit des étincelles dont il n'y avait aucun symptôme auparavant, ainsi, au choc de la tribulation, jaillissent d'une âme ferme des étincelles de vertu qui, sans cela, ne se seraient pas allumées.

Quels coups violents et douloureux frappait en tombant sur le coeur paternel d'Abraham chaque mot de l'ordre de Dieu : *Prends ton fils bien-aimé, que tu as tant aimé, Isaac, et offre-le en holocauste* (Gen 22,2) ! Mais quand l'épreuve extraordinaire eut porté le père d'Isaac à un exploit extraordinaire de foi, d'Amour de Dieu et d'abnégation, dans quel éclat sublime apparurent et sa vertu et la récompense de sa vertu ! Il reçut une sublime et vaste bénédiction : *Il vit le jour de Jésus Christ* (Jn 8,56); il devint l'aïeul de Jésus Christ, et le père des croyants.

Quelles pesantes et multiples tribulations supporta l'apôtre Paul ! Mais ce fut ce qui lui donna la hardiesse de dire : *Nous nous glorifions dans nos afflictions* (Rom 5,3); *Je me réjouis dans mes souffrances* (Col 1, 24). Comment cela put-il être ? Cela put être et cela fut parce qu'il comprit, et que non seulement il comprit, mais qu'il éprouva et sentit, du moins dans leur commencement,

les fruits bénis et bienheureux des tribulations et des souffrances. *A mesure, dit-il, que les souffrances de Jésus Christ abondent en nous, notre consolation abonde aussi par Jésus Christ (2 Cor 1,5).*

Sois-nous témoin de l'enseignement consolateur, toi aussi, bienheureux père Serge. N'as-tu pas choisi volontairement les tribulations et les privations de la vie érémitique austère et délaissée ? N'as-tu pas supporté les fatigues de la lutte contre l'astuce et l'audace d'ennemis invisibles ? N'as-tu pas enduré des tribulations par suite de la faiblesse de gens qui ne comprenaient pas ta perfection, et de la haine de ceux qui étaient tentés par l'amour de l'autorité ? Et voilà que selon la mesure de la semence abondante de tes luttes dans les tribulations, si abondante est pour toi la moisson de grâce que tu continues à en nourrir, selon la foi, beaucoup d'autres dans des générations nombreuses !

Mais qui comptera les tribulations des saints sur le chemin de la sanctification, et même dans l'état de perfection et de sainteté ?

Et toi, très sainte Mère Vierge, plus haute que les cieux, plus pure que la lumière du soleil, n'as-tu vécu sur la terre que de la joie d'être la Mère du Seigneur ? Ton âme très pure elle-même, éclairée de la bénédiction suprême, remplie de grâce, n'a-t-elle pas été transpercée *d'un glaive de douleur* (Luc 11,55) aussi incomparable que sont incomparables ta dignité et ta gloire subséquente ?

Revenant à nous-mêmes, ne reconnâitrons-nous pas, mes frères, qu'aujourd'hui particulièrement il est à propos d'approfondir l'enseignement de l'Évangile sur les tribulations ? Il est visible que nous ne l'avons pas assez écouté, puisqu'il a été décrété d'en haut de nous envoyer, et plus d'une fois, des prédicateurs extraordinaires et sévères, - la maladie et la mort. Ils prêchent, non par des paroles, mais plus fort que par des paroles, par des faits. Que prêchent-ils ? Je pense, quelque chose de semblable à la prédication de l'ange de la révélation : *Craignez le Seigneur et rendez-Lui gloire* (Apo 14,7). Si, dans la prospérité, la reconnaissance et l'amour ne vous ont pas assez attirés à Dieu, que du moins la crainte du malheur vous amène il Lui. Si vous n'avez pas fait volontairement usage des paisibles tribulations du repentir et de la mortification de la chair pour la purification de vos âmes, faites usage, dans ce but, du moins de la tribulation du malheur qui vous arrive involontairement, mais en la recevant dans le repentir, soit qu'elle vous atteigne ou qu'elle vous menace, ou que vous la partagiez, par la compassion, avec vos proches souffrants. Rendez gloire à la Justice de Dieu, et, en recevant avec humilité et en vous condamnant vous-mêmes le châtimeut temporel, sauvez-vous de l'éternel.

*Seigneur ne nous condamne pas dans ta Fureur, et ne nous châtie pas dans ta Colère* (Ps 33,2). *Châtie-nous avec sévérité temporellement, mais ne nous livre pas à la mort* (Ps 117,18) fatale et éternelle. - Avec la clef de la tribulation, ouvre-nous les portes de la justice et de la grâce, afin qu'étant entrés nous te célébrions, Toi qui cherches ceux qui étaient perdus, qui sauves les pécheurs, qui rends heureux ceux qui sont dans la souffrance. Amen.

HOMÉLIE POUR LA FÊTE DE L'INVENTION  
DES RELIQUES DE SAINT SERGE

«Nul, ayant mis la main à la charrue et regardant en arrière n'est apte au royaume de Dieu.»  
(Lc, 9,62)

Si l'on demandait à chacun, dans la multitude de ceux qui se tiennent ici, s'il désire être apte au royaume de Dieu, sans aucun doute chacun répondrait qu'il le désire. Mais si l'on demandait encore à chacun s'il se trouve (réellement apte au royaume de Dieu, beaucoup, je pense, seraient embarrassés pour répondre, tandis que quelques-uns, plus attentifs et moins disposés à se flatter, avoueraient qu'ils se trouvent très peu rapprochés du royaume de Dieu, et pas assez fermes dans le droit chemin.

D'où vient donc qu'entre un désir auquel il appartient naturellement d'être aussi vif et aussi réel qu'il est juste et agréable à Dieu, et l'accomplissement qui en est si désirable, il apparaisse quelquefois une distance si grande, et quelquefois même il s'ouvre un abîme ? Et comment notre direction vers le royaume de Dieu pourrait-elle devenir réelle, sûre, ferme ? - Nous pouvons puiser un enseignement sur cela dans la parabole du Seigneur : *Nul, ayant mis la main à la charrue et regardant en arrière n'est apte au royaume de Dieu.*

La mention de la charrue fait comprendre que la parabole est empruntée à l'agriculture. Le laboureur, *ayant mis la main à la charrue*, c'est-à-dire, ayant entrepris de labourer son champ, doit constamment regarder en avant, afin de conduire la charrue, ou le soc, bien régulièrement et à la profondeur convenable, et, de cette manière, préparer la terre à recevoir et à nourrir la semence, et à produire du fruit. Mais s'il détourne les yeux et regarde en arrière, alors il ne verra plus bien comment ira la charrue, ou sans la profondeur requise pour la semence, ou sans utilité plusieurs fois dans un seul et même sillon; oui bien, il se détournera et laissera une partie de la terre non labourée, et, de cette manière, le travail demeurera infécond.

Que signifie donc cette parabole par rapport au royaume de Dieu ? Que signifie *mettre la main à la charrue* ? Que signifie *regarder en arrière* ? Pour expliquer cela indubitablement selon la pensée de Jésus Christ, il faut prendre en considération la circonstance dans laquelle la parabole a été racontée. Sur le chemin du Christ Sauveur se rendant à Jérusalem, s'approcha de lui un homme qui lui dit : *Je te suis, Seigneur; mais auparavant permets-moi de prendre congé de ceux qui sont en ma maison* (Lc, 9, 61). La réponse à cela fut la parabole, dans laquelle aux paroles : *je te suis, Seigneur*, correspondent les paroles allégoriques : *ayant mis la main à la charrue*, et aux paroles : *permets-moi de prendre congé de ceux qui sont en ma maison*, les paroles : *regardant en arrière*; et enfin sur les gens désignés par ce dernier trait, se prononce déjà sans allégorie le jugement : *nul de ces gens n'est apte au royaume de Dieu.*

Ainsi donc, sous la figure de *celui qui met la main à la charrue*, est représenté l'homme qui veut marcher à la suite du Christ, vivre et se conduire selon la foi en Lui, selon ses commandements, selon son exemple; qui entreprend l'effort de cultiver la terre de son cœur par l'enseignement de Jésus Christ, pour l'ensemencer des bonnes pensées, des saints désirs de la prière, des contemplations divines, afin qu'elle puisse produire les fruits des bonnes œuvres spirituelles, nourrissants pour la vie éternelle. Jusque-là, cet homme est dans le droit chemin. Il se dirige vers le royaume de Dieu.

Mais ce même homme peut prendre la figure de *celui qui regarde en arrière*, quand il se retourne passionnément vers les objets terrestres qu'il avait laissés derrière lui pour suivre le Christ; quand, des désirs spirituels, il retourne aux aspirations charnelles; de l'obéissance à la foi, à sa propre sagesse et à sa propre volonté; des commandements de Dieu, aux habitudes d'un monde frivole; de l'exemple salutaire du Christ et de ses saints, aux exemples pernicious des gens sensuels et attachés au péché; et, de cette manière, en se dissipant et en se dérangeant lui-même, il prive la terre de son cœur d'une culture spirituelle régulière, et par conséquent aussi d'une fécondité salutaire. Évidemment, c'est là déjà une fausse route, une fausse direction vers le royaume de Dieu. *Nul donc de ces gens-là n'est apte au royaume de Dieu.*

Demandez maintenant : pourquoi, chez certaines gens qui désirent être aptes au royaume de Dieu, apparaît-il, entre ce désir et son accomplissement, une distance si grande ou même un abîme ? - Sur le fondement de la parole du Christ, nous répondons : *C'est qu'ayant mis la main à la charrue, ils regardent plus ou moins en arrière, qu'ils ne s'efforcent pas d'avoir l'oeil de l'âme*

constamment et principalement tourné vers le chemin du royaume de Dieu, vers les objets, les devoirs et les efforts spirituels, vers le Christ et son enseignement et son exemple, mais qu'en regardant quelquefois vers le ciel, ils se retournent beaucoup plus souvent vers le monde, et s'oublient à en considérer les charmes et la vanité; qu'ils regardent le spirituel avec indifférence, et le charnel et le mondain avec passion; qu'ils s'engagent dans la lutte pour Dieu, et qu'ils se laissent aller à la paresse et s'adonnent à leur propre satisfaction.

Que faut-il donc pour que notre direction vers le royaume de Dieu devienne réelle, sûre, ferme ? - Encore sur le fondement de la parole de Jésus Christ, nous répondons - Il faut que celui qui a mis la main à la charrue ne regarde pas en arrière, afin qu'ayant une fois levé ses regards vers Dieu avec un pieux désir, il n'attache plus des regards passionnés sur les créatures; afin qu'ayant une fois engagé la lutte pour son salut, il n'y faillisse pas par apathie, et par défaut de constance. Que si la nature corrompue, la mauvaise habitude mal domptée, le scandale, inclinent comme malgré lui sa pensée vers ce qui n'est pas agréable à Dieu, il doit promptement et résolument s'arracher au pire pour le meilleur, se menaçant lui-même du jugement de Jésus Christ : *Celui qui regarde en arrière ne sera pas apte au royaume de Dieu.*

Examinons, mes frères, chacun pour soi-même, si nous ne sommes pas dans la situation de cet homme auquel le Christ Sauveur reprocha de se trouver en contradiction avec lui-même, et qu'il déclara inapte au royaume de Dieu.

Tu as ressenti avec affliction ton état de péché et sa pesanteur pour ta conscience, et tu as eu recours au repentir à la suite duquel tu peux avec consolation dire à Dieu, en te servant des paroles du Psalmiste : *J'ai reconnu mon iniquité, et je n'ai pas caché mon péché; j'ai dit : Je confesserai contre moi mon iniquité au Seigneur, et tu m'as pardonné l'impiété de mon coeur* (Ps 31, 5). Par là, tu es entré dans le bon chemin. Tu as *mis la main à la charrue* : tu t'es approché de Dieu et tu as commencé à faire ce qui Lui est agréable. Mais ensuite ? Continues-tu à marcher en avant ? Gardes-tu avec soin la pureté d'âme que tu as acquise ? Ne retournes-tu pas négligemment et sans souci aux dispositions et aux oeuvres que tu as condamnées et auxquelles tu as renoncé dans le repentir ? S'il en est ainsi, prends garde et tremble. Tu *regardes en arrière*, et, par conséquent, en ce moment *tu n'es pas apte au royaume de Dieu.*

Tu as compris le néant des biens terrestres, l'insuffisance des consolations du monde, la supériorité de la vie, éloignée du monde, la valeur de la chasteté, la nécessité de l'abnégation, la liberté du désintéressement; tu romps donc, ou tu as rompu déjà l'alliance avec le monde, afin de consacrer tout ton temps et tout ton travail, à bien disposer ton âme et à plaire à Dieu, dans la société de personnes semblables, sous la conduite de personnes instruites et expérimentées dans cette philosophie. C'est très bien. Tu mets ou tu as mis la main à la charrue avec une telle résolution et une telle force qu'il paraît presque déplacé de craindre que tu t'avisés de reporter tes regards en arrière. Cependant l'expérience démontre qu'ici même il y a place pour cette crainte. Après ceux qui fuient le monde courent les pensées mondaines, et involontairement quelquefois elles détournent leurs regards en arrière, comme cela arriva au bienheureux Jérôme qui, fuyant le monde frivole, s'éloigna de Rome dans la Terre Sainte, mais qui avouait que, même de là, les regards de son imagination indomptée retournaient aux spectacles frivoles et, passionnés de Rome. Ainsi donc, celui qui s'éloigne du monde et *qui a mis la main à la charrue* de la grande oeuvre spirituelle, doit surveiller son oeil avec une attention et une prudence excessives, afin de l'élever diligemment en haut - vers Dieu, de le fixer en avant - vers un développement et un perfectionnement progressifs dans la piété et la vertu, et de ne pas lui donner la liberté de se reporter *en arrière* vers la considération de la chair et du monde, qui, en apparence occupe peu, mais qui charme et captive imperceptiblement. Qu'arrivera-t-il si tu tournes les yeux vers Sodome ? - Tu peux te transformer en statue de sel ? Qu'arrivera-t-il si tu songes à retourner en Égypte ? - Tu peux mourir dans le désert sans avoir atteint la terre promise.

Le peu de foi et la paresse peuvent nous conduire au découragement par la pensée qu'il n'est guère possible d'avoir les yeux attachés sur Dieu et sur le chemin de son royaume si fixement que l'on ne regarde jamais en arrière. Que dire à cela ? - Bienheureux Père Serge ! dévoile-nous notre peu de foi et notre paresse, réveille nous, conseille-nous, encourage-nous, fortifie-nous par ton exemple et ton secours. *Tu mis ta main* encore enfantine à la charrue de la grande oeuvre, te privant du lait maternel pour observer le jeûne, et tu n'as pas faibli dans tes exploits jusqu'à une profonde vieillesse. Si, après l'avoir manifesté, tu n'as pas accompli aussitôt ton désir de mener la vie érémitique, ce n'est pas que tu aies regardé en arrière, mais c'est que tu avais les yeux attachés sur le commandement de Dieu : Honore ton père et ta mère (Mt 15, 41). En entrant dans la vie érémitique, tu ne t'es pas retourné vers le monde, non seulement pour obtenir quelque soulagement ou quelque consolation, mais pour trouver même

l'indispensable. Dans un temps de pénurie de pain dans ton monastère, tu ne l'as pas attendu des hommes, mais de Dieu. Dans la pénurie de pain pour toi-même, tu t'es contenté d'un pain moisi que tu as gagné par ton travail chez un de tes frères. Tu n'as accepté l'autorité que parce que tu n'as pas pu la décliner sans violation de l'obéissance, sans dommage pour beaucoup d'âmes; et pendant que tu dirigeais le monastère, qui avait acquis déjà de la célébrité, ton travail, ton mauvais vêtement, ta parole humble t'auraient fait passer pour le dernier des frères. C'est ainsi que tu conduisis la charrue de l'oeuvre spirituelle, c'est ainsi que tu semas des larmes, afin qu'il en naquît, grandît et mûrît les fruits spirituels et visibles dont nous nous nourrissons jusqu'aujourd'hui.

À Dieu, admirable dans ses saints, mais prenant en pitié et sauvant admirablement tous ceux qui cherchent avec zèle son royaume, gloire et reconnaissance dans les siècles. Amen.

SERMON POUR LA FETE DE L'INVENTION  
DES RELIQUES DE SAINT SERGE

1850

«Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.» (Mt 6,33)

Celui qui porte une attention plus que superficielle sur soi-même et sur sa vie, celui-là a remarqué certainement combien il est peu rare que les affaires terrestres et mondaines deviennent un obstacle à l'affaire spirituelle et céleste, à l'affaire de la piété et du salut de l'âme. Par exemple, l'homme sent une impulsion intérieure à consacrer dans une mesure assez large son temps à Dieu, comme un sacrifice volontaire; mais son temps est réclamé par les vicissitudes naturelles et les alternatives de la vie terrestre, par le travail qui lui procure la subsistance indispensable, le vêtement, le logement, par les affaires de son état et de ses fonctions dans la société humaine, par le soin de l'augmentation et du soutien de sa prospérité terrestre, par les relations avec le prochain que commandent la nécessité, les liaisons, l'usage, enfin par les occupations agréables et les plaisirs; et le temps se gaspille de sorte que l'homme, non seulement n'en fait pas à Dieu des sacrifices volontaires, mais encore dérobe à Dieu le temps que Dieu Lui-même s'est approprié et consacré par un commandement.

Que faire donc ? Comment parvenir à ce que les affaires terrestres et mondaines n'empêchent pas l'affaire spirituelle et céleste ? Bien des hommes de divers temps et de divers lieux ont tranché cette question unanimement, simplement et heureusement. Ils ont rejeté résolument les affaires terrestres et mondaines, se sont voués uniquement à l'affaire spirituelle et céleste. Pour se convaincre que cette solution de la question a été heureuse, il suffit de nommer quelques-uns de ceux qui ont adopté cette solution. Tels furent : le prophète Élie, Jean Baptiste, les apôtres, Antoine le Grand, et, pour ne pas aller encore chercher bien loin, notre bienheureux Serge. Les résultats temporels et éternels justifient leur détermination.

Et ce n'est pas par hasard, et ce n'est pas par l'effet d'une sagesse humaine arbitraire qu'a été, que peut et que doit être heureuse la détermination d'abandonner tout ce qui est du monde; mais c'est, d'un côté, par l'arrangement de Dieu, de l'autre, par l'effet du désir zélé de suivre la Volonté de Dieu. Nous ne savons pas comment s'arranger pour Élie, un genre de vie solitaire, désintéressé, exempt d'inquiétudes; mais que ce fut par la Volonté de Dieu, on peut le conclure de ce que Dieu soutint miraculeusement ce genre de vie en donnant, entre autres choses, un corbeau pour panetier à un homme qui, longtemps avant Jésus Christ, s'était mis à suivre l'enseignement de Jésus Christ : *Ne vous inquiétez point en disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous* (Mt 6,31) ? Quant au successeur de l'esprit et qui genre de vie d'Élie, Élisée, il fut évidemment amené à ce genre de vie par l'ordre exprès de Dieu. Que Jean-Baptiste ait vécu dans un renoncement complet au monde par l'arrangement de Dieu, cela avait été révélé dès avant sa naissance par la prédiction de l'ange qu'*il serait revêtu de l'esprit et de la force d'Élie* (Lc 1,17). Les apôtres quittèrent tout également, non de leur plein gré, mais sur l'invitation souveraine de Jésus Christ. Depuis que l'Évangile a été prêché et écrit, les athlètes chrétiens élus en ont entendu sortir la voix qui les a appelés à un renoncement parfait au monde. Ainsi, Antoine entendit dans l'église ces paroles de Jésus Christ : *Si tu veux être parfait, va, vends ton bien, et donne-le aux pauvres : et tu auras un trésor dans le ciel; et marche à ma suite* (Mt 19,21); et il reçut ces paroles comme si elles lui avaient été adressées personnellement; et c'est pourquoi, étant sorti de l'église, il vendit la plus grande partie de son bien, et la distribua aux pauvres. Quelque temps après, il entendit encore dans l'église ces paroles de Jésus Christ : *Ne vous inquiétez pas du lendemain* (Mt 6,34), et il distribua encore le reste aux pauvres, et ayant commencé, dès lors la vie religieuse, il y atteignit à un tel degré de maturité spirituelle que toute l'Église l'a appelé et l'appelle le Grand.

De ce qui a été dit ressortent deux conclusions : la première, que la détermination de quitter tout pour le service de Dieu et le soin de l'âme est un don de Dieu désirable et excellent, et que bienheureux est celui qui a obtenu ce don, qui l'a reçu dans une sincère disposition, le conserve fidèlement, le met en oeuvre diligemment; la seconde, que ce don n'est pas pour tous, comme on peut le voir et par les exemples rapportés, et par les paroles citées de Jésus Christ. Le Seigneur n'a pas donné le principe du désintéressement parfait comme un commandement

obligatoire sans condition pour tous, mais comme un conseil proposé conditionnellement à celui qui le désire : *Si tu veux être parfait*. Et comme on ne peut pas attendre de chacun la perfection, il serait peu prudent de conseiller à chacun de quitter tout. Ensuite, l'organisation naturelle de la vie terrestre est telle qu'elle exige qu'il y ait des hommes pour s'occuper aussi des affaires terrestres. Si tous ceux qui s'occupent d'agriculture se déterminent à accomplir littéralement ce principe : Ne vous inquiétez pas du lendemain, et, rejetant toute sollicitude du lendemain, rejetez à plus forte raison toute sollicitude de l'année suivante, et cessaient de labourer et de semer, une direction si exclusive vers la vie spirituelle serait la ruine de la vie naturelle.

Mais s'il est ainsi inévitable que beaucoup n'abandonnent pas les occupations et les affaires de la terre et du monde, la question précédente se représente inévitablement : Comment parvenir à ce que les affaires de la terre et du monde ne soient pas des obstacles à l'affaire spirituelle et céleste ? Nous pouvons trouver une solution d'un usage plus général et plus à la portée de notre faiblesse, de cette question, dans ces paroles du Seigneur : *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice*.

Le placement d'une chose en avant montre qu'une autre chose est permise après. Par conséquent, dans les paroles du Seigneur sont contenues deux pensées, l'une manifeste, l'autre cachée dans ce mot : Avant. La pensée manifeste, c'est qu'il faut chercher le royaume de Dieu et sa justice avant tout. La pensée cachée, c'est qu'il n'est pas défendu de chercher encore quelques autres objets après. De cette manière, les paroles de Jésus Christ montrent qu'il y a possibilité de s'appliquer avec succès à l'affaire céleste, à la recherche du royaume de Dieu et de sa justice, et, sans préjudice pour cette affaire, de s'occuper aussi des affaires de la terre, des affaires indispensables, comme, par exemple, de la recherche de la subsistance, du vêtement, du logement; - des affaires obligées, comme, par exemple, de l'accomplissement des obligations d'un état et d'une fonction dans la société humaine; - des affaires utiles ou seulement même innocentes, comme, par exemple, de l'acquisition et de la mise en oeuvre de diverses connaissances dans le domaine de la nature et de l'art, à la condition toutefois de ne pas s'embourber avec ces trésors égyptiens dans la mer de la vie, mais de les dérober avec sagesse et justice aux Égyptiens, et de les faire servir à la gloire du Père céleste et au bien de ses enfants de la terre. Le secret d'un succès heureux et sans obstacle est renfermé dans ce que vous chercherez avant tout, dans l'affaire qui marchera chez vous avant les autres affaires, qui primera entre toutes les affaires, qui régnera sur vos pensées, vos désirs et vos aspirations, ou, comme s'exprimait l'un des anciens pères, dans ce qui sera pour vous l'affaire et ce qui sera l'accessoire. Si vous cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa Justice; si l'affaire du salut de votre âme par la grâce et par la foi, de votre purification par les commandements, de votre perfectionnement par la vertu, prime chez vous entre toutes les autres affaires, domine dans vos pensées, vos désirs et vos aspirations; si vous ne regardez que cela comme l'affaire vraie et importante, et toutes les affaires terrestres que comme l'accessoire, comme occupation subsidiaire, peu importante, à laquelle on accorde une certaine partie de son attention après l'affaire capitulé, alors les affaires terrestres ne seront pas pour vous des obstacles à l'affaire céleste; vous pouvez espérer de trouver le royaume de Dieu que vous cherchez par dessus tout, et en même temps de ne pas manquer de ce dont vous vous inquiétez moins, de ce qui est nécessaire pour la vie terrestre, selon la promesse fidèle du Seigneur : *Tout le reste vous sera donné par surcroît*. Au contraire, si vous pensez qu'il faille d'abord vous garantir du côté des affaires de la terre et du monde, et vous occuper ensuite de l'affaire céleste; si quelque occupation terrestre de science, d'industrie, d'art, de profession, de recherche du lucre, de l'éclat ou des commodités de la vie, est devenue votre pensée première, votre désir dominant, votre affaire par excellence, et que l'affaire de la piété reste pour vous seulement l'accessoire, l'affaire du loisir après les occupations mondaines, alors vous avez renversé l'ordre, prescrit par la parole du Seigneur; vous n'êtes pas sur la voie qui conduit au royaume de Dieu; et de plus, pour votre garantie du côté des biens terrestres, je ne sais sur quoi vous pouvez fonder votre espérance, parce que ce n'est pas à vous que se rapporte la promesse du Seigneur : *Tout le reste vous sera donné par surcroît*.

Et voilà, mes frères, l'instrument, petit en apparence, des *grandes perscrutations du coeur* (Jug 5,16). Ce n'est pas un instrument peu important pour se sonder soi-même, que cette petite question : Qu'avez-vous dans l'esprit et dans le coeur avant tout et pardessus tout ? Quand tu te réveilles le matin, quelle est ta première pensée ? Ton coeur dit-il : Gloire au Dieu qui m'a donné de revoir la lumière ? ou bien Seigneur, bénis cette journée pour moi ? S'il en est, ainsi c'est un bon signe. Mais si, au moment de ton réveil, se réveillent en toi et t'appellent la pensée et le souci de quelque affaire terrestre, pour laquelle tu t'es passionné et qui ne te permet pas de te *souvenir de Dieu et d'être transporté de joie* (Ps 76,4), je crains pour toi, mon frère : il est douteux que tu

cherches le royaume de Dieu avant tout. Si tu te tiens à l'église, et que ta pensée s'en aille dans ta maison, ou dans ton cabinet de travail, ou au marché, ou dans ton lieu de divertissements, n'est-ce pas là un signe que chez toi la pensée qui fuit loin de Dieu est plus forte que la pensée qui accourt vers Dieu ? Hâte-toi donc de ramener celle qui fuit, et recueille ta pensée et ton cœur dans l'aspiration vers Dieu.

Sondons souvent et diligemment, de cette manière et d'autres semblables, chacun notre disposition intérieure, et ne différons pas d'arracher notre pensée et notre cœur à l'attachement passionné pour ce qui est terrestre et mondain, afin que notre cœur s'affermisse dans le Seigneur, afin que le royaume de Dieu soit le but constant de nos aspirations, et que nous ne le perdions jamais de vue.

Puisque c'est par *le Seigneur que sont redressés les pas de l'homme* (Ps 36,23), Seigneur, toi qui as ramené Sion de la captivité de Babylone, ramène nos âmes de la captivité des frivolités du monde qui la possèdent, et conduis-nous même jusqu'à la Jérusalem céleste, où Tu règues dans la gloire, et où ceux qui y sont parvenus règnent avec Toi dans l'éternité. Amen.

## HOMÉLIE POUR LE JOUR DE LA COMMÉMORATION DE SAINT SERGE

1855

«Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans l'adversité.» (Mt 26,41)

Cette instruction fut donnée par le Christ Sauveur à ses disciples choisis, dans la dernière nuit de sa vie avant sa Mort sur la croix. Il veillait et priait, et Il engageait ses disciples à faire la même chose.

*Afin que vous ne tombiez pas dans l'adversité*, dit-il. C'est-à-dire : un danger vous menace. Un ennemi invisible et des ennemis visibles s'approchent avec, des efforts désespérés, pour frapper la tête de l'Église nouvellement établie et en détruire le fondement, Votre foi est menacée d'une épreuve difficile. Vous devez voir votre Maître dans les liens, dans les souffrances, sur la croix, et vous attendre vous-mêmes à la même chose. Si vous fortifiez votre foi par la veille et la prière, vous passerez sains et saufs à travers l'épreuve. Mais si vous sommeillez et si votre prière s'éteint dans l'assoupissement, le danger se convertira en un malheur réel. *Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans l'adversité.*

Par cela, on peut penser que si Pierre avait suivi exactement l'instruction de son divin Maître et s'était fortifié dans la veille et la prière, il aurait conservé, à l'heure du danger une fermeté calme et n'aurait pas passé d'une témérité déplacée à une lâche pusillanimité; il n'aurait pas fait la tentative déraisonnable et inutile de frapper avec l'épée le serviteur du Grand-Prêtre, et il n'aurait pas été amené par des bavardages de serviteurs et de servantes jusqu'à renier Jésus Christ. Mais il sommeillait, et de là résultèrent des conséquences qu'il dut pleurer amèrement. Ce rappel à la nécessité de la prière, je peux le regarder comme nécessaire pour beaucoup de ceux qui sont ici, et qui même y sont venus en priant et pour prier.

Mais pensons-nous assez à la veille ? La connaissons-nous comme effort et comme vertu ? L'employons-nous pour l'utilité de notre âme ?

Chacun de nous veillé plusieurs heures chaque jour; mais ce n'est point là cette veille que le Christ Sauveur nous enseigne pour notre salut. Chacun de nous donne chaque jour quelques heures au sommeil; mais ce n'est point là l'absence de la veille. La veille du chrétien consiste à retrancher du sommeil naturel autant de temps qu'il le peut sans déranger sa santé, et, en ce temps comme en tout autre, à tenir son âme éveillée à la pensée de Dieu, à la prière, à l'observation des mouvements de l'esprit, de la volonté, du coeur, des sens, afin qu'ils soient constamment dirigés vers le vrai et le bien, selon la volonté de Dieu.

L'expérience montre qu'un degré élevé de veille n'a pas une petite signification même dans la vie naturelle, par rapport à sa perfection ou à son perfectionnement. Dans le sommeil la vie lumineuse de l'âme est gênée et opprimée par la vie obscure du corps : dans la veille, la vie de l'âme agit librement et avec autorité sur la vie du corps. Conformément à cela, les facultés de l'âme se développent ordinairement peu chez ceux qui dorment beaucoup, tandis, qu'avec un développement élevé de ces facultés et avec l'acquisition de profondes connaissances s'unit ordinairement une mesure forcée de veille, Si, de cette manière, l'effort de la veille est nécessaire pour l'élévation de la vie naturelle qui, à cause l'union de l'âme avec le corps, se partage toujours nécessairement entre la veille et le sommeil, combien plus doit être avantageuse la veille forcée pour l'épanouissement et l'élévation en force et en pureté de la vie spirituelle et de la grâce s'efforçant de s'assimiler et de s'unir à la vie des êtres incorporels, qui jamais ne dorment ni ne sommeillent, mais veillent toujours ?

La sainte Église, qui fait tendre toutes ses paroles et toutes ses actions à nous guider, sûrement et facilement, vers le salut éternel, a exprimé distinctement la nécessité de la veille chrétienne, et y a ouvert un chemin commun pour tous en instituant depuis longtemps un office divin particulier, connu sous le nom de *vigiles nocturnes*. Écartant les obstacles du côté de la vie extérieure, elle n'a pas pris pour cela les jours desquels il a été dit dans la loi : *Travaille six jours, et fais-y toutes tes affaires*. (Ex 20,9). Et pour engager à ce effort avec facilité et agrément, elle, choisi pour les vigiles nocturnes les jours de fêtes, particulièrement des grandes fêtes, où ses enfants peuvent, avec une liberté particulière, offrir en sacrifice à Dieu leur temps, aussi bien que pensées, leurs sentiments, et leurs actions, et où la joie spirituelle et les autres sentiments spirituels chassent sans effort, le sommeil d'un corps paresseux. Mais comment profitons-nous, de cette institution ? La faiblesse, la nécessité, et, peut-être encore, d'autres causes moins

excusables, ont abrégé les vigiles nocturnes au point que ce nom est plus maintenant un souvenir des anciens efforts de prière que l'expression de nos efforts réels. Et les heures peu nombreuses de la veille à l'église, auxquelles nous avons réduit les vigiles nocturnes, ne sont-elles pas dérobées chez nous, soit par le sommeil, ou les occupations mondaines qui nous empêchent entièrement de venir à l'église, soit par la légèreté qui nous attire à contre-temps loin de l'église, soit, dans l'église même, par l'assoupissement du corps qui asservit l'âme, nonchalante, et par l'assoupissement de l'âme peu attentive à la célébration de l'office divin ?

Du reste, le plus important n'est pas de retrancher de plus en plus du sommeil du corps, qui constitue une nécessité naturelle. Cela peut être empêché par un état particulier de santé et par des travaux corporels supportés légalement et exigeant un sommeil prolongé pour la réparation des forces épuisées. Mais ce qui est particulièrement et essentiellement important, c'est qu'au milieu de la veille elle-même du corps, nous ne nous plongeons pas dans le sommeil de l'âme.

Tu t'efforces de tenir ouvert l'oeil de l'esprit. *Tu lèves les yeux vers Celui, qui habite dans les cieux* (Ps 122,1); tu contemples autant que possible ses perfections, et leurs manifestations en sa qualité de Créateur, de Dispensateur et de Sauveur, et, de préférence à toute autre affaire, tu excites ton coeur à Le glorifier : Réveille-toi, ma gloire; je me lèverai à l'aurore (Ps 107,2). Tu abaisses l'oeil de l'esprit sur les êtres créés, et, au travers de ces objets, voyant encore la sagesse de Dieu, sa Bonté et sa divine Providence, tu excites encore ton âme à la louange de Dieu : Bénis le Seigneur, ô mon âme, Seigneur mon Dieu, tu es grand dans ta magnificence (Ps 103,1). Tu examines avec le flambeau de la loi de Dieu tes oeuvres faites et entreprises, et tu veilles sur elles afin qu'elles ne soient pas dirigées par la passion et la convoitise; afin que l'iniquité ne se glisse pas, en elles, et afin que l'impureté en soit lavée par les larmes du repentir. À la lumière de l'enseignement de Jésus Christ, tu plonges l'oeil de l'esprit dans ton intérieur et ici encore, tu veilles afin de découvrir, et de dissiper les ténèbres secrètes dans tes pensées et tes désirs, et afin de ne pas permettre à l'ennemi invisible d'y semer une nouvelle ivraie; mais ne te reposant pas sur ta pénétration, tu t'adresses encore à Celui qui sonde les coeurs : *Éprouve-moi, mon Dieu, et sonde mon coeur; et vois s'il est en moi une voie d'iniquité, et guide-moi dans la voie éternelle* (Ps 138,24). Je me réjouis sur toi mon frère; tu veilles spirituellement : heureuse et salutaire est une telle veille. Une telle veille, devenue habituelle au jour, deviendra habituelle à la nuit, parce que l'esprit fortifié dans la -veille sera éveillé même, pendant le sommeil du corps, et ne te permettra pas de te bercer de rêves sensuels.

Mais si, nos yeux étant ouverts à la lumière visible, l'oeil de notre esprit n'est pas ouvert, à la lumière invisible, à la lumière de la présence de Dieu, à la lumière de la loi de Dieu, à la lumière de l'enseignement de Jésus Christ, à l'observation vigilante de l'innocence et de la pureté de nos actions, de nos désirs et de nos pensées; si en nous il y a beaucoup de mouvement, selon l'homme extérieur, pour la poursuite des objets des désirs sensuels, pour la recherche de biens qui disparaissent promptement, et qu'il n'y ait pas de mouvement vif et éveillé, selon l'homme intérieur, vers la pensée de Dieu, vers la prière, vers les efforts de la vertu et de la charité, alors malheur à nous, mes frères : notre esprit ne veille pas, notre âme sommeille dans des rêves, notre homme intérieur est plongé dans un sommeil dangereux, et non loin est l'attaque mortelle de l'ennemi invisible qui, s'il rugit comme un lion même contre ceux qui veillent, combien plus facilement se glissera-t-il comme un serpent vers ceux qui dorment, et les mordra-t-il. - Ô Christ, qui peux réveiller non seulement du sommeil, mais même de la mort ! *éclaire mes yeux, de peur que je ne m'endorme un jour dans la mort, de peur que mon ennemi ne dise un jour : J'ai prévalu contre lui* (Ps 12,4-5).

Dans, la vie de notre bienheureux père Serge, nous voyons des fruits merveilleux, de la veille pieuse. Dans une de ces veilles de nuit qu'il passait en prière, il eut une vision claire et la promesse consolante de l'augmentation du nombre de disciples dignes de ce maître. Dans une de ces veilles de nuit qu'il passait en prière, il fut jugé digne de voir notre très-sainte Souveraine la Mère de Dieu, et de recevoir d'elle la bénédiction séculaire de son monastère.

Et que la précaution contre l'adversité, et le désir du salut, et l'espérance de la grâce se réunissent en nous, mes frères, pour nous exciter sans cesse à l'accomplissement diligent de la parole de Jésus Christ : *Veillez et priez*. Amen.

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT SERGE,  
SUR LE JUGEMENT DES SAINTS

«Ne savez-vous pas que tes saints doivent juger le monde ?» (I Cor 6,2)

*Ils doivent juger le monde !* – La parole de l'Apôtre livre le monde entier au jugement des saints : qui donc pourra éviter ce jugement, et où se cacher pour s'y soustraire ? Tout le genre humain se trouve divisé en deux parts : les juges, qui sont les saints, et les justiciables, qui sont tous les autres hommes compris dans ce mot : le monde. Il n'y a, pour n'être pas au nombre des justiciables, d'autre moyen que d'être au nombre des juges. Si nous ne nous plaçons pas de notre propre chef au rang des juges, – ce qui serait d'une témérité extrême et, sans jugement ultérieur, déjà digne de condamnation, nous devons forcément nous regarder comme conquis dans la multitude des justiciables.

*Les saints doivent juger !* – Que devons-nous donc penser de ce jugement, nous pécheurs ? On dit des tribunaux ordinaires des hommes qu'il ne faut pas craindre le jugement, mais qu'il faut craindre le juge, parce que le jugement, de son essence, comme action de la justice, ne menace que quelques-uns de ceux qui sont jugés, c'est-à-dire les coupables, tandis que le juge, par ignorance, par partialité, par vénalité, expose au danger les innocents non moins que les coupables; mais du jugement des saints, – je ne sais que dire, et s'il faut redouter davantage les juges ou le jugement lui-même. Moins les innocents pourraient craindre ces juges, dans lesquels on ne saurait supposer ni ignorance, ni partialité, capables de pervertir le jugement, plus les pécheurs doivent redouter de pareils juges, puisqu'on ne peut supposer en eux ni défaut de perspicacité qui les empêche de découvrir le péché, la partialité qui puisse couvrir le pécheur. S'ils ne sont pas redoutables, parce qu'ils sont bons et miséricordieux, ils sont redoutables par cela même qu'ils sont saints, que par conséquent ils haïssent le péché d'une haine souveraine, et que certainement ils le condamneront avec une justice souveraine. Si donc ces juges du monde sont sévères dans la justice, et *si le monde entier est sous l'empire du mal* (I Jn 5,49), et *si personne n'est par de la souillure du péché et de l'iniquité, quand même un seul jour serait la durée de sa vie sur la terre* (Job 14,4-5), combien donc doit être inévitablement redoutable le jugement des Saints sur le monde !

Et toi, auprès de qui nous nous réfugions et nous nous reposons aujourd'hui, comme les poussins sous les ailes de la couveuse, à qui nous avons recours comme au médecin de nos maladies, comme au consolateur de nos chagrins, comme au gardien du trésor de la miséricorde, comme au distributeur des largesses, comme à notre intercesseur auprès du Juge suprême, – et toi aussi, tu dois être, à la fin, un de ces juges menaçants établis sur nous !

Ô nous qui cherchons miséricorde ! redoutons un jugement auquel nous ne pouvons échapper, et que nous n'avons pas la force de soutenir. Tremblons cependant, non de l'effroi de la pusillanimité, qui conduit au désespoir, mais de l'effroi de la sagesse, qui inspire la prudence. Hâtons-nous de nous placer de bonne heure, par la pensée, devant te tribunal, afin de n'être pas en retard pour nous justifier lorsqu'il s'ouvrira soudainement et solennellement. Ne savez-vous pas que les saints doivent juger le monde ?

L'apôtre Paul rappelle brièvement aux chrétiens de son temps le jugement des Saints comme une chose qu'il suppose leur être bien connue. Ne savez-vous pas ? Est-il possible que vous ne sachiez pas ? Sans doute vous savez cela. Je le demande : peut-on faire appel au souvenir des chrétiens d'aujourd'hui avec la même assurance que l'Apôtre ? Pouvons-nous répondre à cela : Oui, nous connaissons le jugement des Saints ? Ou bien une grande partie d'entre nous, s'ils prenaient conseil de leur conscience, ne devraient-ils pas avouer qu'ils n'en savent presque rien ? Dans ce cas, je demande encore: Que signifie cette ignorance ? L'ignorance du jugement dénote,

ou la simplicité d'un homme innocent qui n'a nul souci d'un jugement, – mais ce n'est pas là notre situation par rapport au jugement des saints, comme on peut le conclure de ce qui a été dit déjà, – ou l'insouciance et l'endurcissement du pécheur qui évite la pensée d'un jugement inévitable, parce qu'il est toujours occupé de pensées et d'oeuvres de péché. Ô jugement, dont la connaissance nous terrifie, et dont l'ignorance nous accuse et nous confond; dont la pensée nous menace de la condamnation, et dont l'oubli nous mène droit à la condamnation ! révèle-toi à nous dans toute ta terreur, avant que tu ne t'ouvres pour notre condamnation inévitable.

*Ne savez-vous pas ?* dit le saint Apôtre à ceux qui connaissent le jugement des Saints. Nous, remontons, avec ceux qui ne le connaissent pas, à la source de la connaissance. Nous puiserons le premier et le plus important témoignage sur le jugement des Saints dans les paroles du Fils de Dieu lui-même, auquel Dieu le Père a donné tout jugement, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père (Jn 5,22-23), et qui, à son tour, partage son jugement avec les Apôtres : *En vérité je vous dis que vous qui m'avez suivi, lorsqu'au temps de la régénération le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous aussi vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël* (Mt 19,28). Dans ces paroles, il faut remarquer, en premier lieu, que le jugement des Saints s'ouvrira solennellement à la régénération, à la seconde naissance des hommes, c'est-à-dire après la résurrection des morts, et que, par conséquent, ce jugement sera universel non seulement par rapport aux hommes des derniers temps, mais aussi par rapport au genre humain depuis le commencement jusqu'à la fin des temps; en second lieu, que ce jugement s'ouvrira solennellement, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire; mais que, comme ce sera, selon une autre de ses paroles, *lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les saints anges avec lui* (Mt 25,31), il s'ensuit que le jugement des saints aura lieu, non-seulement devant le genre humain, mais encore devant les anges de Dieu; en troisième lieu, que ceux qui auront suivi Jésus Christ seront assis sur des trônes pour le jugement, en même temps que le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, que par conséquent leur jugement sera joint avec son jugement, et qu'ils seront séparément les instruments, ou les agents subalternes, partiels, de son jugement unique, général et souverain; en quatrième lieu, que les apôtres seront assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël; mais que, comme en outre il restera encore une multitude de peuples et de races qui comparaitront au jugement universel, on peut conclure de là qu'avec ces douze juges, il en devra venir encore beaucoup d'autres. Cette déduction conjecturale paraît une vérité claire et confirmée par les paroles de l'Apôtre, selon lesquelles non seulement les apôtres, mais en général les saints doivent juger le monde. Le Prophète dit encore avec plus de précision que tous les saints de Dieu, sans exception, seront élevés à la dignité de juges, pour procéder au jugement des peuples et des hommes, des rois et des grands : pour faire sur eux un jugement écrit. Cette gloire, c'est-à-dire la gloire d'être juges dans ce tribunal, appartiendra à tous ses saints. Ajoutons à cela le témoignage d'un témoin oculaire de ce jugement, car saint Jean l'a déjà vu dans une révélation : *Je vis, dit-il, des trônes et ceux qui s'assirent dessus, et la puissance de juger leur fut donnée* (Apo 20,4).

Il est difficile de se représenter comment se passera le jugement unique, unanime et sans appel d'un si grand nombre de juges sur une multitude bien plus grande encore de justiciables, et sur des objets aussi divers et aussi difficiles à saisir que le sont toutes les actions connues et cachées, les paroles, les désirs et les pensées de chaque homme dans le cours de toute sa vie. Pour éclaircir ce point, nous trouvons quelque chose dans le Psalmiste qui nous dit que les Saints rendront un jugement écrit, et dans l'auteur de l'Apocalypse qui a écrit : *Et je vis les morts, grands et petits, debout devant Dieu, et les livres furent ouverts; et un autre livre fut ouvert, qui est le livre de vie; et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs oeuvres* (Apo 20,12). Comme, parmi les hommes, il est d'usage de se servir de l'écriture dans les jugements, soit pour la commodité des juges supérieurs, parce qu'on réunit ainsi dans quelques pages non seulement les paroles et les actions

des justiciables, avec toutes leurs circonstances et leurs détails, mais encore une foule de témoignages venus de divers cotés, et d'autres arguments du procès; soit pour l'exactitude, parce qu'une parole prononcée disparaît à l'instant et peut être répétée autrement, tandis qu'une parole écrite reste visible et irrévocable, ainsi le jugement des Saints est représenté comme écrit dans des livres, et particulièrement dans le livre de vie, pour signifier que le souverain Juge leur donnera un moyen de voir toute la vie intérieure et extérieure de chacun de leurs justiciables, d'une manière aussi facile et aussi sûre, ou, pour mieux dire, incomparablement plus facile et plus sûre que les juges ordinaires ne peuvent voir les actes de celui qu'ils jugent, dans la procédure écrite la plus complète, et que, par conséquent, il ne restera aux pécheurs jugés aucun moyen de ne pas avouer les fautes dont ils auront été convaincus, et pour lesquelles les saints les condamneront. Mais par qui et quand sera écrit le livre de notre vie, pour le jugement futur des saints ? – Je pense que nous l'écrivons nous-mêmes, et que nous l'écrivons sans interruption, au moment même où nous agissons ou parlons, où nous désirons ou pensons : il en doit être ainsi afin que nous n'ayons aucun prétexte de le renier au jugement, et de dire que quelqu'un y a écrit, quand ou quand, quelque chose que nous ne savons pas et qui n'est pas de nous. Mais où se trouve ce livre ? – Qui sait où le Juge conserve le jugement écrit jusqu'à ce que vienne le temps de l'ouvrir devant tous les peuples ? Toutefois, j'espère que nous ne commettrons pas d'erreur grave en disant que le livre de vie se trouve dans le cœur de chacun de nous, pour notre jugement futur, – là où non-seulement ceux qui connaissent Dieu, et sa loi, et sa grâce, mais encore les païens, *montrent que ce que la loi ordonne est écrit, leur conscience leur rendant témoignage, et leurs pensées se condamnant ou se justifiant l'une l'autre* (Rom 2,15), car cette manifestation intérieure n'est pas autre chose qu'une ouverture plus ou moins grande du livre de vie qui à la fin s'ouvrira tout entier, du commencement à la fin, et s'éclairera, de notre intérieur aussi, ou d'une douce lumière, ou d'un feu dévorant, au jour où Dieu jugera les secrets des hommes. On peut dire encore que dans notre corps même qui, sous son apparence corruptible, se prépare à la résurrection, nous écrivons, comme dans un livre, notre vie en caractères invisibles maintenant, mais qui seront visibles pour notre jugement futur, *puisque tous les trésors, dit saint Macaire, que l'âme amasse maintenant en elle-même, s'ouvriront et apparaîtront alors tels quels dans le corps* (Homél. 5,8); et peut-être même aussi dans les autres créatures de Dieu, – car, dans l'Apocalypse, il est dit qu'outre un livre de vie particulier, il y en a d'autres encore qui doivent se déployer pour le jugement selon ce qui y est écrit, – peut-être même aussi, dis-je, dans les autres créatures de Dieu dont nous aurons fait un méchant usage, que nous aurons souillées, endommagées, se montrera écrit, par parties, le jugement de notre vie présente : par exemple, nos grossières impuretés paraîtront sur la terre et sur l'eau; nos paroles oiseuses, sur l'air; les traces de notre méchanceté paraîtront dans ce qui aura été l'objet ou l'instrument de nos actions méchantes; les preuves de nos scandales, dans ceux que nous aurons scandalisés. Ainsi le fratricide de Caïn, qui n'a pas eu de témoins vivants, sera écrit sur la terre par le sang d'Abel : et en effet, le Juge céleste s'est déjà servi de cette écriture sanglante, non-seulement ou verte à la lecture, mais même parlante, pour convaincre le criminel refusant d'avouer son crime : *La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi* (Gen 4,10). Ainsi l'un de ces futurs juges divins prend d'avance à témoin la rouille de l'or et de l'argent, contre les hommes avides d'argent : *Cette rouille, dit-il, s'élèvera en témoignage contre vous* (Jac 5,3). Enfin, la grâce elle-même, qui a établi sa demeure dans les Saints, et que rien autre ne nous a empêchés de recevoir que notre indolence ou notre obstination volontaires, leur foi, leurs belles actions, leurs vertus, que nous avons eues longtemps sous les yeux dans ces hommes sujets aux mêmes passions que nous, mais que nous n'avons pas imitées, apparaissant, au jour du jugement, dans tout leur éclat, feront que l'action du jugement des saints se manifestera d'elle-même sur nous par le moyen de notre conscience, de même que Noé, sans composer de tribunal, sans ouvrir d'enquête judiciaire, par cette même foi qui le sauva lui-même du déluge, condamna le premier monde pour son incrédulité : *Par la foi, dit l'Apôtre,*

*Noé ayant reçu une réponse sur les choses qui ne se voyaient point, craignit, et bâtit l'arche pour la conservation de sa famille : par elle aussi, c'est-à-dire par la foi, il condamna le monde entier (Héb 11,7).*

Voilà, autant que peut nous permettre de les concevoir notre ignorance profonde, quelques idées bien faibles du jugement redoutable de Dieu et des Saints de Dieu sur nous : faibles pour nous introduire dans les mystères de l'avenir, mais non, peut-être, pour éveiller en nous une crainte salutaire de l'avenir. Si nous redoutons la manifestation de quelques-uns de nos péchés, qui ne sont même pas tout à fait secrets, devant quelques hommes pécheurs comme nous; si nous nous troublons devant le témoin et le juge secret de notre conscience, que l'Église nous donne moins pour nous condamner que pour effacer nos péchés, comment supporterons-nous la manifestation de toutes nos fautes, même les plus cachées au plus profond de notre âme, devant l'assemblée vraiment universelle des saints, avec tous les hommes connus et inconnus, devant les regards si purs des anges, en la présence visible de Celui qui sera assis sur le trône de sa gloire, lorsque cette manifestation de nos péchés ne sera plus réclamée par la pénitence et le pardon, mais par l'enfer et le feu éternel ? Si un seul rayon de la sévère vérité, éclairant une seule parole d'iniquité dans le livre de notre conscience, transperce, comme une flèche, notre intérieur, que devons-nous éprouver lorsque tout le livre de notre vie s'ouvrira, lorsque tous les traits du péché, qui nous semblent effacés, y apparaîtront clairement visibles, lorsque tout ce qui est dans notre être présentera le jugement écrit de notre vie passée, et que tout ce qui nous entourera deviendra une légion innombrable de témoins contre nous ? Ô jugement dont la seule pensée me bouleverse et m'épouvante ! comment te soutiendrai-je lorsque tu t'ouvriras réellement ? – *Que ferons-nous, hommes mes frères ?*

Si ce jugement est si redoutable, craignons le péché qui seul est cause que ce jugement est si redoutable. Mais puisque nous sommes déjà coupables de péché, comme ceux qui, menacés d'un jugement public et solennel de la part des hommes, recourent quelquefois d'avance à celui qui a le pouvoir de juger, et, pour éviter un jugement et un châtiment publics et sévères, se soumettent volontairement à un jugement et à un amendement secrets et indulgents, hâtons-nous de recourir à ceux qui doivent juger le monde, et au souverain Juge lui-même, demandant nous-mêmes un jugement secret avant le jugement public, un jugement de miséricorde avant le jugement de justice, un jugement d'amendement avant le jugement de châtiment. En effet, il y a un jugement anticipé des saints, jugement de miséricorde et d'amendement, par lequel se prévient et se détourne la crainte de leur dernier jugement, le jugement de justice et de châtiment. *Que signifie donc*, demande saint Macaire, ce que dit le Seigneur : *Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël ? Et il répond : Nous voyons ces paroles déjà accomplies sur la terre, après l'ascension du Seigneur au ciel : car il envoya l'Esprit consolateur sur les douze apôtres, et la sainte puissance qui, étant venue résider en eux, s'est assise sur les trônes de leurs esprits. Mais comme ceux qui étaient présents disaient qu'ils étaient ivres, à cause de cela, Pierre se mit à les juger, parlant de Jésus comme d'un homme puissant en paroles et en prodiges, qu'ils avaient crucifié, le suspendant à l'arbre de la croix (Ac 2). – A cause de cela, continue saint Macaire, beaucoup se repentirent, ayant appris de Pierre qu'ils devaient être le monde nouveau et choisi de Dieu. Voyez-vous comment s'est manifesté le commencement du jugement ? Car là s'est montré un monde nouveau. Et quoiqu'ils doivent encore siéger et procéder au jugement à l'avènement de Jésus-Christ, à la résurrection des morts, cependant il est arrivé ici aussi que l'Esprit-Saint s'est assis sur les trônes de leurs esprits (Homél. 6).*

De même que Pierre, l'un des juges de Dieu sur les tribus d'Israël, a jugé, par sa parole remplie de la force spirituelle, la race d'Israël soumise à Dieu, non pour la condamnation et la ruine, mais pour le repentir et le salut, ainsi toi, Juge de Dieu sur notre race, bienheureux Serge, par l'exemple rempli de grâce de ta vie, juge notre vie remplie de péchés, pour la purification, l'amendement et la régénération. Par tes austérités et ta mortification de la chair, juge notre luxe et notre mollesse, et

apprends-nous au moins une saine modération et la simplicité dans la satisfaction des besoins corporels. Par ton infatigable amour du travail, juge notre paresse et notre oisiveté, et éveille-nous à une utile activité et à l'accomplissement sans murmure de nos obligations. Par ta douceur et ton humilité, juge notre orgueil et notre dédain, et apprends-nous à ne pas avoir de notre sagesse une opinion plus haute qu'il ne convient à la sagesse. Par ta pauvreté volontaire, juge notre avidité des richesses, et enseigne-nous à être contents de ce que la divine Providence donne à chacun, et à ne pas attacher notre cœur aux richesses, si même nous en possédons. Surtout, par l'Esprit de grâce qui vit en toi, juge et condamne notre sagesse charnelle, et rallume en nous, de manière à ce qu'il ne puisse plus s'éteindre, l'esprit de la grâce éteint par cette prétendue sagesse. Intercède pour nous devant le trône du Souverain Juge, notre Seigneur Jésus Christ, afin que nous participions à la rédemption de la condamnation éternelle par son sang vivifiant, et, si le jugement et la punition ne peuvent passer loin de nous, puissions-nous être aujourd'hui jugés et châtiés par le Seigneur dans le temps, *afin que nous ne soyons point condamnés avec le monde* (I Cor 11,52) pour l'éternité. Amen.

SERMON POUR LA FÊTE DE L'INVENTION  
DES RELIQUES DE SAINT SERGE

«La ville s'édifie par la bénédiction des justes; mais elle est renversée par la bouche des impies.» (Pro 11,11)

Voici un nouveau genre d'art architectural qui, probablement, n'est pas connu de tous, et que quelques-uns regarderont même comme impossible. Une ville se construit : par quoi pensez-vous ? Par la richesse ? Par l'art ? Par la puissance ? Par une grande foule ? – D'après l'avis de Salomon, par rien de tout cela, mais par les bonnes paroles des bonnes gens : *par la bénédiction des justes*. Et au contraire, une ville est renversée : par quoi ? Par les armes des ennemis ? Par le feu ? Par l'eau ? Par un tremblement de terre ? – Encore par rien de tout cela, mais par les méchantes paroles des méchantes gens : *elle est renversée par la bouche des impies*. Combien est puissante et bienfaisante, d'après l'avis de Salomon, la bénédiction ! Et combien sont destructives les paroles méchantes !

Mais si Salomon n'avait pas découvert ce mystérieux pouvoir de la parole en Palestine, nous aurions pu le soupçonner à la considération attentive du lieu où nous nous trouvons en ce moment. Ici fut un désert abandonné que les bras de l'homme ne cultivaient point, où l'on n'apercevait aucune trace de pas humains. Mais ici apparut la bénédiction d'un juste, seul ou accompagné d'un petit nombre d'autres, et aussitôt s'accomplit cette parole du Prophète à l'homme juste et pieux : *Tu bâtiras dans des lieux qui de tout temps avaient été déserts, et tes fondations seront éternelles pour les générations des générations; et tu seras appelé le fondateur d'enceintes, et tes voies seront au milieu de la paix* (Is 58,12). Le désert est devenu semblable aux villes par la beauté des édifices et par la population; ses fondements sont devenus plus forts que ceux des villes, parce qu'il n'est pas tombé lors même que la ville reine a été plus d'une fois renversée; il s'est élevé plus haut que les villes, puisqu'à son ombre viennent s'asseoir les habitants des villes et des bourgs, qu'ils y apportent au Juste des présents qu'il n'a jamais recherchés, et des honneurs desquels il s'est toujours éloigné; et ils font tout cela, parce qu'ils voient sur leurs proches et éprouvent sur eux-mêmes combien est puissante et bienfaisante la bénédiction de ce Juste.

Cela m'amène à faire sur la bénédiction quelques réflexions qui, pour d'autres aussi, peut-être, ne paraîtront pas superflues.

Bénédiction, selon son étymologie, provient de bien dire ou parole bienfaisante. Si maintenant vous voulez chercher d'où proviennent ces mots : parole bienfaisante, où en est la source première, où est la racine profonde de leur signification, vous trouverez, selon l'indication du divin sage Jean, *qu'au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu* : – *En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes* (Jn 1,1-4). Puisque l'homme a été créé à l'image de Dieu, on peut conclure de cela même que, dans le don de la parole aussi, il a reçu quelque chose à l'image du Verbe créateur Dieu. Saint Jean porte cette pensée jusqu'au degré le plus élevé de signification, lorsqu'il dit que cette même vie, ou force, qui est en Dieu le Verbe, est devenue la lumière des hommes. La lumière intérieure de l'homme se manifeste dans la parole. Et ainsi, puisque Dieu le Verbe dit et que tout fut fait, et qu'en outre tout fut très-bon, il n'est pas étonnant que l'homme aussi, quand il se trouve dans la haute condition d'image de Dieu, exprime la parole de la plénitude de sa foi en Dieu le Verbe dont la vie était la lumière des hommes, du plus profond de la bonté de son cœur, et que cette parole aussi soit efficace, se montre puissante, produise le bien.

La réflexion que je vous propose en ce moment doit mériter votre adhésion, puisqu'elle est fondée sur la vérité immuable de la sainte Écriture. Mais pour que personne ne doute que notre conclusion ne soit vraiment déduite de la vérité divine,

nous vous présenterons le témoignage d'un saint homme qui, du même principe, a tiré la même conclusion que nous. Cet observateur profond, malgré la simplicité de sa parole, des choses divines et humaines, Macaire d'Égypte, parlant de l'état de l'homme *lorsqu'il était encore participant de l'image céleste*, écrit ce qui suit : *Tant que le Verbe de Dieu fut avec lui, et qu'il garda la loi, il eut tout. Et plus loin : Le Verbe lui-même étant en lui, lui était tout, c'est-à-dire qu'il était et sa raison, et son sentiment, et son héritage, et son enseignement. Que dit en effet Jean, du Verbe ? Au commencement était le Verbe. Vous voyez que le Verbe était tout. Et encore : Le Verbe lui était tout, et tant qu'il persévéra dans l'observation de la loi, il fut l'ami de Dieu* (Homél. 12 § 6, 7, 8). Le Verbe de Dieu était tout pour l'homme; dans le Verbe de Dieu, il avait tout, dit saint Macaire. Je ne fais qu'achever : Le Verbe de Dieu était aussi pour l'homme la puissance de son propre verbe humain; dans le Verbe de Dieu, il avait aussi la force de la bénédiction. Il n'est pas «tonnant que cette force fût grande : cela est au contraire très-naturel, puisqu'elle provenait, d'une manière si rapprochée, du principe divin. Il serait beaucoup plus étrange de se la représenter aussi limitée dans l'homme parfait que dans les hommes devenus étrangers à la vie de Dieu.

La raison humaine ordinaire ne connaît pas la puissance spirituelle de la parole, et elle craint même les conjectures à ce sujet. Il est presque nécessaire qu'il en soit ainsi, puisqu'elle prend les images de ses connaissances, non plus dans l'homme qui a été créé à l'image de Dieu, mais dans celui qui, tombé de cette grandeur par le péché, s'est mis au niveau, comme dit le Psalmiste, *des animaux sans raison, et leur est devenu semblable* (Ps 48,13). Et c'est à ce même homme encore qu'appartient cette même raison qui juge maintenant des facultés et des forces de l'homme. Mais quelle sagesse attendre d'une pareille raison ? Comme un aveugle, il palpe ses yeux, et, n'y pouvant saisir la lumière, il en conclut qu'il n'y a pas plus de soleil au ciel que dans ses yeux, et que croire à l'existence et à l'action du soleil et de la lumière, ce serait une duperie et une chimère. À cet aveugle est nécessaire, et pour lui nommément a été écrit ce conseil médical de l'auteur de l'Apocalypse : *Oins tes yeux d'un collyre, afin que tu voies* (Apo 3,18); guéris-toi de l'aveuglement de la sensualité grossière : oins les yeux de ton entendement de l'onguent fin de la foi en ce qui est spirituel et divin, et alors tu verras véritablement. En suite, si nous voulons voir ou reconnaître la puissance et l'action spirituelles, il faut choisir pour sujets de notre observation, non des gens charnels, quoique nous en ayons toujours sous les yeux, mais des gens spirituels, quoiqu'il ne s'en rencontre pas souvent; – des gens qui, par la purification morale et l'abnégation, aient diminué la pesanteur de la matière qui oppresse l'esprit humain, et, en tenant constamment leur esprit et leur cœur tournés vers Dieu, se soient rapprochés de lui, soient revenus à la participation de l'image céleste, aient renouvelé leur communication intérieure avec le Verbe et l'Esprit de Dieu.

Si vous êtes disposés convenablement pour ce genre d'observation, il ne me sera pas difficile de vous montrer par des faits tout ce que renferment ces mots de Cléophas : *Homme puissant par la parole* (Luc 24,19). Par la parole, Josué arrêta le soleil. *Des paroles de la bouche* (III R 17,1) d'Élie, dépendirent la rosée et la pluie durant trois ans et demi. *Selon la parole du Seigneur, qu'il dit par l'entremise d'Élie* (16), la poignée de farine de la cruche, et la quantité tout aussi minime d'huile de l'ampoule, suffirent pour tout le temps de la famine. Par le souffle trois fois répété et par la parole d'Élie, le fils de la veuve de Sarepta fut ressuscité. Élisée corrigea la mauvaise qualité des sources de Jéricho en y jetant du sel; mais comme chacun sait que le sel n'a pas une pareille efficacité, il en faut conclure nécessairement que la puissance qui produisit cet effet se trouvait dans ces paroles du Prophète : *Voici ce que dit le Seigneur : J'ai purifié ces eaux* (IV R 2,21). Par la parole, l'apôtre Pierre guérit le boiteux et ressuscita Tabitha. Sans réunir un plus grand nombre d'exemples, je remarquerai en particulier combien est claire, dans quelques-uns de ceux que je viens de rapporter, l'action du Verbe de Dieu dans le verbe humain, comme dans les paroles d'Élisée : *Voici ce que dit le Seigneur, et dans les paroles de l'apôtre Pierre au boiteux : Au nom de Jésus Christ de Nazareth, lève-toi et marche* (Ac 3,6). Dans les

autres circonstances, il semble en être autrement : ainsi, le même Apôtre dit à Tabitha, comme si c'était par sa seule parole : *Tabitha, lève-toi* (9,40). Mais le cas précédent ne laisse aucun doute qu'ici aussi, quoiqu'il n'apparaisse pas sensiblement et par son nom, ce même Verbe de Dieu, qui réside dans le saint Apôtre, n'agisse par sa puissance.

S'il est donc ainsi reconnu que la Parole de Dieu, soit qu'elle se montre ouvertement dans la bouche des hommes rapprochés de Dieu, ou qu'elle agisse secrètement du fond de leur coeur, opère des choses merveilleuses, en quelque sorte imitatives des oeuvres créatrices de la Divinité, il ne doit pas être moins facile à comprendre et moins digne de foi que cette même Parole de Dieu, par les mêmes hommes et par les mêmes moyens, exprime et donne des bénédictions en quelque sorte imitatives des oeuvres de la divine Providence.

Ainsi donc, bénir, dans la signification la plus exacte de ce mot, signifie étendre l'action de la Parole de Dieu sur la création de Dieu. Celui qui bénit est, par sa volonté bienfaisante, un intermédiaire entre la Parole de Dieu et la création de Dieu.

En ce sens, le distributeur suprême et universel de la bénédiction, c'est Jésus Christ, le Médiateur entre Dieu et les hommes, le Dieu-Homme, en qui *le Verbe s'est fait chair*. Voilà pourquoi la bénédiction a été le trait le plus ancien par lequel il a été signalé aux patriarches mêmes, par exemple à Abraham : *Toutes les nations de la terre seront bénies en ta race* (Gen 22,18). Voilà pourquoi l'Apôtre aussi, voulant peindre les bienfaits de Jésus Christ au genre humain, a dit que Dieu le Père *nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel, en Jésus Christ* (Ep 1,3). Voilà pourquoi nous aussi, en donnant notre bénédiction empruntée au ciel, nous employons ordinairement le nom de Jésus Christ, soit en particulier, soit confondu dans le nom de la Très-Sainte Trinité, et le signe de la croix de Jésus Christ.

Entre ceux qui donnent la bénédiction empruntée au Ciel, les parents sont en quelque sorte les intermédiaires naturels entre le Verbe créateur et leurs enfants, puis qu'ils ont en quelque sorte achevé à leur égard l'oeuvre de la création en les mettant au monde. Voilà pourquoi la bénédiction paternelle est naturellement importante et puissante, surtout si elle s'élève, par la piété, jusqu'à la vertu de la grâce divine. Les bénédictions des patriarches sont admirables en ce genre. Par exemple, la bénédiction de Noé à Japhet : *Que Dieu étende la postérité de Japhet* (Gen 9,27), comme elle agit encore puissamment aujourd'hui, après plusieurs milliers d'années, sur les descendants de Japhet, les Européens, qui ne cessent d'étendre dans tous les pays du monde leurs colonies, leur commerce, leur puissance, leur religion, leurs moeurs !

Le Prêtre est le distributeur de la bénédiction, selon l'ordre du saint ministère. Dès l'établissement primitif du sacerdoce légal, Dieu dit aux prêtres : *Vous bénirez les enfants d'Israël* (Nom 6,23). Et plus loin, il dit encore d'eux : *Ils imposeront mon nom sur les enfants d'Israël, et moi, le Seigneur, je les bénirai* (27). Et dans le Nouveau Testament, lorsque le Seigneur ordonna aux apôtres et à leurs successeurs jusqu'à la fin des siècles, d'enseigner, de baptiser, et en général de remplir le saint ministère, *au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit* (Mt 28,19), il mit en eux, parla, la puissance de sa bénédiction, et il leur donna le pouvoir de la distribuer. Jugez par là si la bénédiction du Sacerdoce est digne d'attention. Ne considérez point par quelle main, ni dans quel vase, mais de quelle vigne divine le vin spirituel vous est offert par la bénédiction du ministre de Jésus Christ.

Du reste, il est vrai aussi que, *si quelqu'un se purifie, il sera un vase d'honneur, sanctifié et propre au service du Seigneur, préparé pour toute bonne oeuvre* (II Tim 2,21). D'après cela, les saints, comme des vases purifiés par la foi et les oeuvres spirituelles, remplis de grâce, ou verts par l'amour et en débordant, sont moins des vases destinés à puiser et à dispenser la bénédiction, pour un temps, selon leur ministère, selon le besoin, que des torrents vivants de bénédictions, coulant et arrosant sans pouvoir s'épuiser. La bénédiction de Jésus Christ coule sans cesse en eux et se répand par eux *comme le parfum répandu sur la tête, descendant sur la barbe, la barbe d'»Aaron, descendant sur le bord de ses vêtements; comme la rosée d'Hermon descendant sur les montagnes de Sion : car c'est là que le Seigneur a*

*ordonné que soient la bénédiction et la vie pour l'éternité* (Ps 132,2-5). Elle répand la lumière et la paix dans les âmes, la guérison dans les corps, l'assistance dans les entreprises et les affaires, le bon ordre partout, et sur la terre une rosée céleste invisible, mais qui produit l'abondance la plus riche et la plus diverse.

On envoyait les Juifs chercher la bénédiction à Jérusalem, sur les montagnes de Sion : Car c'est là que le Seigneur a ordonné que soit la bénédiction. Combien nous sommes plus heureux, chrétiens ! Pour nous elle est d'un abord plus facile, et plus rapprochée. Et là et ici, le Seigneur a commandé que soit la bénédiction. Comprendons donc ce que c'est que la bénédiction. Combien doit être désirable ce que désire Dieu lui-même qui a toutes choses en abondance ! Or, il désire, il exige, de nous et de toutes ses créatures, des bénédictions: *Bénissez le Seigneur, vous tous qui le servez* (Ps 133,1). *Vous tous, ses anges, bénissez le Seigneur; vous toutes, ses oeuvres, bénissez le Seigneur* (Ps 102,20-22). Aimons donc ardemment, nous aussi, la bénédiction, et, en premier lieu, la bénédiction particulière de Jésus Christ. Inclignons aussi nos coeurs devant toute bénédiction de la sainteté, par cette raison même qu'en elle descend la bénédiction du Verbe de Dieu.

Parents, n'oubliez pas de bénir vos enfants d'un coeur aimant, et efforcez-vous d'élever la puissance de votre bénédiction naturelle, en appelant par la piété et la foi la vertu de la grâce divine.

Enfants, estimez la bénédiction de vos parents mille fois plus que tout autre héritage : car par elle, selon la foi, vous pouvez recevoir la bénédiction du Père *de qui toute paternité découle dans le ciel et sur la terre* (Ép 3,15). *Honorez par l'action et par la parole votre père et votre mère, afin que leur bénédiction descende sur vous : car la bénédiction paternelle affermit la maison des enfants* (Sag 3,8-9).

Puisque, dans toute bénédiction véritable, le Verbe bienfaisant de Dieu descend mystérieusement par l'homme qui bénit, songeons, mes frères, quel avantage spirituel nous avons lorsque nous bénissons. Alors que nous ouvrons notre coeur à l'homme en donnant notre bénédiction, Dieu le Verbe ouvre intérieurement l'entrée dans notre coeur à sa bénédiction. En donnant à l'homme, nous recevons de Dieu. Recevons donc comme un bienfait spirituel, et nous accomplirons vraiment aussi ce précepte chrétien : *Bénissez ceux qui vous persécutent; bénissez-les, et ne les maudissez pas* (Rom 12,14). L'accomplissement fidèle de ce précepte fera certainement de nous les bénis du Père céleste que Jésus Christ appellera à l'héritage du royaume qui leur a été préparé dès le commencement du monde. Amen.

SERMON POUR LA FÊTE DE L'INVENTION  
DES RELIQUES DE SAINT SERGE

«Mon fils, si tous entrez au service du Seigneur Dieu, préparez votre âme à la tentation : réglez votre coeur, et attendez avec patience, et ne vous hâtez point au temps où vous serez enveloppé : attachez-vous à lui, et ne vous éloignez point, afin que vous croissiez pour la fin de votre vie.» (Sag 2,1-3)

Réunis ici autour d'un homme vaillant, qui a travaillé avec zèle, en son temps, au service du Seigneur Dieu, et a reçu de lui une récompense éternelle si abondante que, depuis plusieurs siècles, il donne inépuisamment de son superflu à quiconque en a vraiment besoin et le demande sincèrement, – nous nous sommes réunis, sans doute, afin d'obtenir de lui un secours et un enseignement pour travailler au service du Seigneur Dieu, et recevoir la récompense du salut et de la félicité.

Ceux qui, ayant franchi avec succès les premières difficultés du service de Dieu, marchent déjà dans les voies de la perfection, nous les laissons à l'enseignement immédiat et à la direction mystérieuse de cet instituteur savant en Dieu, leur parlant coeur à coeur, et à l'onction commune à lui et à eux de l'Esprit de Dieu *qui leur enseigne tout* (I Jn 2,27). Mais puisque le devoir de servir la parole de vérité incombe à notre faiblesse, nous nous efforcerons, dans la mesure de nos forces, et après avoir demandé la bénédiction de cet homme puissant en oeuvres et en paroles, d'adresser quelques mots à ceux qui, comme nous, languissent encore dans *la parole de l'initiation à la vie de Jésus Christ* (Héb 6,1); qui travaillent moins pour Dieu qu'ils ne se préparent à le faire; qui, peut-être, commencent depuis longtemps, mais ne se trouvent jamais préparés à l'oeuvre du salut. Et à ceux-là, nous ne proposerons pas les inventions douteuses de notre prétendue sagesse, mais l'enseignement tout préparé d'un sage expérimenté.

*Mon fils, si vous entrez au service du Seigneur Dieu, préparez votre âme à la tentation.*

Enseignement trop peu attendu pour quelques-uns, et encore moins agréable ! Je pensais, dira quelqu'un, que ce lui qui entre au service de Dieu doit se préparer à des efforts assez grands à la vérité, mais peu difficiles, et plutôt – à la consolation, à la joie, au bonheur, parce que Dieu, tout puissant et tout bon, ne voit pas seulement ceux qui travaillent pour lui, mais s'approche d'eux, les aide, les console, les récompense. – En effet, tout cela est ainsi; cette espérance est juste, et il faut s'y attacher; mais il faut savoir aussi que, sur le chemin qui conduit à la récompense et à la félicité, au milieu de la carrière de la vertu, et même à son entrée, il n'est pas rare, et il est même inévitable de rencontrer la tentation; et c'est pourquoi il faut être prêt à cette rencontre. Si vous entrez au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation.

Qu'est-ce que la *tentation* ? – C'est une épreuve des qualités de quelque chose, ou de quelqu'un, de sa force, de son excellence, ou bien, au contraire, de son imperfection, dont on ne peut pas juger assez sûrement sur l'extérieur, ou qui sont complètement cachées à l'intérieur. Ainsi s'explique elle-même, sur ce sujet, la parole de Dieu : *Comme on éprouve l'argent et l'or dans le fourneau, ainsi les coeurs élus sont éprouvés devant le Seigneur* (Pro 17,3). Un objet qui paraît d'or, peut être ou d'or pur, ou d'or impur, ou même n'être pas du tout d'or à l'intérieur; dans le feu, l'or devient plus pur, le mélange se sépare, la falsification se découvre. Ainsi la vertu de l'homme peut être pure et ferme, provenant de Dieu et inébranlable dans la force de Dieu, ou bien moins pure à cause d'un mélange de pensées de vanité, d'intérêt personnel et de satisfaction propre, ou bien enfin tout à fait menteuse : le feu de la tentation en augmente la pureté, en sépare les impuretés, en montre la fausseté.

A cela on pourra répondre : nous essayons les objets parce que nous ne pouvons pas toujours juger, sur l'extérieur, de ce qui se cache à l'intérieur; mais Dieu,

dont le regard pénètre comme il embrasse tout, pourquoi a-t-il besoin d'éprouver les coeurs des hommes ? Celui qui conserverait quelque doute à ce sujet, n'aurait qu'à considérer que l'artiste met l'or ou l'argent dans le feu, non pas seulement pour reconnaître la qualité et la pureté ou l'impureté du métal, mais en core pour en séparer et en rejeter toute impureté et tout mélange, et obtenir un métal pur, brillant, solide, et plus précieux que le premier. Pour arriver au premier de ces deux buis, Dieu, qui voit tout, n'a nullement besoin d'éprouver les coeurs par certains moyens particuliers; mais pour atteindre le second, permettre que l'homme soit soumis à quelques épreuves, et même, peut-être, les lui en voyer quelquefois, est utile à l'homme lui-même. Il est utile de dévoiler, par le moyen de la tentation, une vertu fausse et menteuse, afin de délivrer l'homme d'une erreur funeste, et de le mettre sur le chemin du vrai repentir et de l'amendement. Il est utile d'élever, par le moyen de la tentation, même la vertu sincère à une plus grande pureté, à une solidité plus ferme et à la perfection, suivant cette parole : *Que celui qui est saint se sanctifie encore* (Apo 22,11), afin que, selon la promesse de Jésus Christ, *ceux qui ont le coeur pur voient Dieu* (Mt 5,8), que *celui qui vaincra tout, possède tout* (Apo 21,7), et que celui qui est parfait s'unisse et entre en communion sans obstacle, selon la loi de la ressemblance et de l'unité, *avec l'église des premiers-nés qui sont inscrits dans le ciel, et l'esprit des justes parfaits* (Héb 12,23). Enfin, il est utile, et que la foi déjà purifiée, et que la vertu perfectionnée, et que l'amour divin véritable faisant sa demeure dans le coeur de l'homme où le cachent la modestie et l'humilité, soient dévoilés par le moyen de la tentation, afin qu'on les reconnaisse, qu'on les aime, qu'on désire les imiter, et qu'on glorifie doublement Dieu, et pour le modèle, et par le moyen de l'imitation.

Sans entrer pour le moment dans des considérations sur le genre particulier, élevé, de tentation réservé aux âmes parfaites ou qui approchent de la perfection, comme par exemple, autrefois, *Dieu éprouva Abraham* (Gen 22,1) en lui demandant le sacrifice du fils unique de la promesse, mais nous conformant au texte de l'Écriture que nous avons pris pour base du présent entretien, bornant nos considérations au genre de tentation commun, inférieur, élémentaire, auquel doit se préparer quiconque entre au service du Seigneur Dieu, nous ne dissimulerons pas que la rencontre de la tentation qui, dans l'intention de la Providence, doit être utile, quoiqu'elle puisse être pénible, peut être au contraire dangereuse, quoique, malgré cela, elle soit quelquefois même avantageuse. Il est une direction méchamment habile et violente de la tentation, qui tend puissamment à affaiblir et à étouffer le bien, et à soulever le mal dans l'homme; à introduire l'impureté d'abord dans ses pensées, ensuite dans ses désirs, et enfin dans ses actions; à jeter le trouble et le désordre dans son âme. Ne méprise pas cela, toi qui désires servir Dieu; sois prévoyant; prépare la force contre la violence, l'art de la vertu contre l'artifice de la méchanceté. Prépare ton âme.

Pour cela, il faut savoir d'où proviennent ce genre et cette tendance de la tentation. Le saint apôtre Jacques dit à ce sujet : *Que nul, lorsqu'il est tenté, ne dise que c'est Dieu qui le tente; car Dieu n'est tenté par aucun mal, et il ne tente donc personne* (Jac 1,13). Un autre, au temps de la tentation, dit : Dieu m'a envoyé la tentation, et il ne s'inquiète pas lorsqu'elle produit dans son âme des mouvements déréglés, désordonnés, impurs; il ne remarque pas comment elle ouvre la porte au péché. Non, lui répond saint Jacques, ne t'endors pas dans la pensée vaniteuse que tu es dans la voie de Dieu, parce que tu as donné à ta situation défavorable le nom innocent et même honorable de tentation : Dieu, de même qu'il n'est pas lui-même tenté par le mal auquel sa nature est complètement inaccessible, ne tente non plus personne par une direction maligne de la tentation, ce qui serait contraire à sa bonté. D'où viennent donc ce genre et cette tendance de la tentation ? – *Chacun, continue le même Apôtre, est tenté par sa propre concupiscence qui l'emporte et le séduit; et cette concupiscence, quand elle a conçu, enfante le péché* (14, 15). Si donc, cette tentation spontanée – par la concupiscence, n'étant pas encore quelquefois décidément coupable, est cependant propre à concevoir le péché, il n'est pas difficile de discerner les sources multipliées de tentations, selon l'indication suivante d'un

autre Apôtre : *Tout ce qui est dans le monde, concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie, n'est pas du Père, ajoute aussi Jean, d'accord avec Jacques; tout cela est du monde* (I Jn 2,16). Ajoutons encore que le monde lui-même, étant une création de Dieu, n'est pas par lui-même un repaire de convoitises ou une officine de tentations; ce n'est pas à cela que l'a destiné le très sage Artiste et Créateur, qui est Dieu; mais c'est ce que s'efforce d'en faire l'artisan de ruine qui y est entré par la désobéissance du premier homme, le démon, qui est aussi le *tentateur* par excellence, comme l'appelle elle-même la Sainte Écriture (Mt 4,3). S'il eut l'audace insolente de s'approcher en cette qualité de Jésus Christ lui-même, en qui *il n'avait rien* (Jn 14,30), c'est-à-dire en qui il n'y avait rien du péché, rien de corrompu, rien d'impur, et, par conséquent, aucun aliment pour la tentation, n'en faut-il pas conclure que ce vent infernal, toujours, jusqu'à ce que soit, ainsi qu'il a été dit, définitivement scellé l'abîme (Apo 20,5), et par des issues visibles ou secrètes, directes ou détournées, soufflera sur le monde, s'efforcera de ranimer toute étincelle de concupiscence dans l'homme, et de faire de tout ce qui est dans le monde du bois pour ce feu impur ?

Combien donc de causes, combien d'occasions de tentation ! Comme est caché, et en même temps combien doit être grand le danger ! Il n'est pas bon d'être sans inquiétude; impossible de se laisser aller à l'aventure : il faut de la prudence, de la vigilance; il faut rechercher les moyens de se garder du danger; il faut avoir toutes prêtes des armes pour repousser les attaques; il faut de la présence d'esprit, du courage, de la fermeté; il faut, longtemps peut-être, tenir tête à la tentation qui éprouve ce qu'il y a de bon en nous, et ne pas céder une minute à l'épreuve qui nous incline vers le mal. Tout cela ne vient pas de soi-même : si vous voulez réellement servir le Seigneur Dieu, songez-y sérieusement, sans distraction, avec une attention profonde, avec une sollicitude diligente; ordonnez votre esprit, disposez votre coeur. *Préparez votre âme à la tentation.*

Demanderez-vous comment faire cela ? – Je vous proposerai les instructions suivantes du maître que je me suis choisi.

Premièrement. *Régalez votre coeur.* Ne permettez pas à vos pensées et à vos désirs de s'emporter sans direction, comme un navire sans pilote, comme un cheval sans frein. Dirigez sans cesse vos pensées vers la vérité, vos désirs vers le bien. Réfrénez vos pensées et vos désirs frivoles, afin que vos convoitises mauvaises ne se déchaînent pas et n'entraînent pas le char de votre âme dans le précipice de l'iniquité.

Secondement. *Attendez avec patience,* et ne vous hâtez point au temps ou vous serez enveloppé. La précipitation et l'inconstance sont des ennemis domestiques également nuisibles aux bonnes intentions, et des transfuges qui passent du côté hostile de la tentation. L'inconstance renverse l'ordre qu'on a commencé à mettre dans son âme; la précipitation, commençant à construire sans fondement, ne prépare également que la ruine. Celui qui ne se hâte pas au temps où il sera enveloppé, c'est-à-dire qui, au temps où frappe la tentation, ne procède pas avec précipitation, se garde d'un pas qui, selon toute probabilité, l'engagerait dans une voie qui ne serait pas la voie droite, et gagne le temps de recueillir ses forces et de recevoir du secours. *Or, celui qui aura résisté jusqu'à la fin, selon la promesse immuable, celui-là sera sauvé* (Mt 10,22).

Troisièmement. Attachez-vous à lui, et ne vous éloignez point, afin que vous croissiez pour la fin de votre vie. Souvenons-nous de ce que nous avons entendu de l'Apôtre : Dieu n'est tenté par aucun mal, et il ne tente donc personne. Ainsi, plus vous vous attacherez fortement à lui, plus vous affermirez solidement votre coeur en lui, et plus vous serez à l'abri de la tentation qui ne peut pénétrer en Dieu, et qui, par conséquent, ne pourra vous ébranler en lui.

Si la tentation, qui ne provient pas de Dieu, vous tente par le mal, vous trouble, soulève le limon impur du fond de votre nature, met en fermentation vos mauvaises inclinations, recourez à Dieu et adressez-lui la prière qui nous a été enseignée par le Seigneur : Père céleste ! *ne nous induisez pas en tentation.*

Et si la tentation, dirigée par la divine Providence, vous fournit les moyens d'apercevoir en vous des défauts que vous n'aviez pas remarqués jusque-là, des infirmités dont vous vous croyiez exempt; si elle ajoute à votre expérience et à votre zèle pour votre amendement; si elle vous retrempe dans l'humilité, recourez encore à Dieu, et adressez-lui la prière du Psalmiste : *Éprouvez-moi, mon Dieu, et sondez mon coeur; scrutez-moi et connaissez mes sentiers; et voyez s'il est en moi une voie d'iniquité, et guidez-moi dans la voie éternelle* (Ps 138,23-24).

Terminons par les paroles consolantes de l'Apôtre à ceux qui sont tentés : *Bienheureux l'homme fort qui en dure la tentation : car, lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment* (Jac 1,12). Amen.

SERMON POUR LA FÊTE DE L'INVENTION  
DES RELIQUES DE SAINT SERGE

«Son maître lui dit : Courage, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle dans de petites choses, je t'établirai sur beaucoup de grandes.» (Mt 25,21)

Ces paroles ont été dites dans la parabole du royaume des cieux; par conséquent elles représentent la loi du royaume des cieux : Celui qui, à l'oeuvre, se montrera fidèle dans de petites choses, recevra de pleins pouvoirs sur de grandes choses.

Voulez-vous voir dans la vie réelle ce que vous entendez dans l'allégorie de cette parabole ? Vous pouvez voir même sur la terre l'action de la loi du royaume du ciel sur les hommes que le Roi des cieux a choisis particulièrement, dont il a éprouvé la fidélité, qu'il a trouvés *fidèles dans les petites choses*, et que, pour cela, *il a établis sur de grandes choses*, et qu'il a glorifiés comme de hauts et puissants instruments de son royaume.

Nous prendrons notre exemple près de nous. Avait-il beaucoup, notre bienheureux père Serge, lorsqu'il se choisit cet endroit, ou plutôt, lorsque Dieu le choisit pour bénir par lui cet endroit ? – Il serait plus facile de dire ce qu'il n'avait pas, et ce qu'il avait quitté, que ce qu'il avait. Il avait quitté sa condition, la maison de son père, son héritage; il trouva ici un désert stérile, impénétrable, ne manquant pas tout à fait d'eau pour un homme seul, mais beaucoup trop pauvre en eau pour la réunion d'un grand nombre; il construisit une chaumière et une petite chapelle pour laquelle il n'avait pas de desservant; quelquefois il n'avait pas de pain dans sa chaumière, et sa chapelle manquait de la lampe accoutumée pour les prières de nuit. On ne put d'abord remarquer qu'un seul talent qui lui avait été donné : – c'était le désir de servir Dieu; mais le temps seul pouvait montrer si ce talent était d'or pur, et jusqu'à quel point il devait enrichir son possesseur. Et qu'a montré le temps ? Voyez sur combien de grandes choses a été établi ce serviteur fidèle en une petite. Sur combien de choses célestes il reçut de pleins pouvoirs, même lorsqu'il vivait encore sur la terre! Sur combien de choses terrestres s'étendent encore maintenant ses pouvoirs, du haut du ciel ! Ne possédait-il pas de grands pleins pouvoirs célestes lorsque, par exemple, il rendit la vie à un mort, ou lorsqu'il contribua à sauver sa patrie du joug des infidèles, non pas simplement par ses conseils et ses prières, mais par ses prévisions et ses prédictions ? Que peut-il y avoir de plus puissant et de plus étendu que le pouvoir qui put changer un désert sauvage en un charmant séjour, et qui étend son influence et son action bienfaisante, – bénédiction, protection, consolation, guérison, secours dans le bien, secours contre le mal, – dans le temps, dans l'espace, sur les hommes, de sorte que, par la grâce de Dieu qui est admirable dans les saints, on ne peut assigner à ces merveilles ni fin ni limites !

Voilà un exemple admirable et frappant pour montrer que, dans le royaume de Dieu, celui qui a été fidèle dans de petites choses est établi sur beaucoup de grandes. Mais je ne parle pas de cela seulement pour l'admirer, mais aussi pour en tirer un enseignement. Et c'est pour cela qu'après vous avoir montré, dans un exemple particulier, l'action de la loi commune, je me hâte d'appeler votre attention sur cette loi elle-même qui, comme loi commune du royaume de Dieu, doit s'appliquer à tous et à chacun de nous, si nous voulons appartenir au royaume de Dieu.

Qui que tu sois, toi qui désires acquérir le royaume du ciel, la parabole du royaume du ciel t'a été adressée, à toi aussi. Donc, si tu veux parvenir au but désiré, il le faut aussi parvenir à mériter cette parole approbatrice : *Courage, bon et fidèle serviteur; tu as été fidèle en de petites choses*. En effet, si tu ne parviens pas à cela, il arrivera nécessairement le contraire : on te dira : *Serviteur infidèle et paresseux*; et ensuite : – *Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres extérieures* (Mt 25,26). Si tu es

effrayé de cela, aie souci de la fidélité. Ne regarde pas comme chose peu importante d'être fidèle dans les petites choses.

Comme chrétiens, nous nous appelons volontiers fidèles, et nous faisons reposer sur cette dénomination l'espérance de notre salut, de même qu'au contraire nous nous représentons la dénomination d'infidèle comme odieuse et funeste. Et cela est juste. Cette manière de penser est évangélique et apostolique. *Quelle société entre le fidèle et l'infidèle ?* dit l'Apôtre (II Cor 6,15). Et comme le partage du fidèle est le salut, selon la parole de Jésus Christ lui-même : *Celui qui aura la foi et qui sera baptisé, sera sauvé* (Marc 16,16), la part opposée, celle de l'infidèle, doit être la mort.

Mais, pour ne pas nous tromper nous-mêmes, il nous faut examiner avec attention cette question : Qui a plein droit de s'appeler fidèle, et, par conséquent, avons-nous ce droit ?

Quelqu'un dira-t-il : J'ai plein droit de m'appeler fidèle, parce que je crois à la doctrine chrétienne sur Dieu ? – Je crains que ceux qui parlent ainsi ne reçoivent de l'Apôtre une réplique terrible : *Vous croyez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et vous faites bien; mais les démons croient aussi, et ils tremblent* (Jac 2,19). Cependant personne ne les appelle fidèles.

Vous voyez que cette question, si simple en apparence, devient plus difficile à résoudre lorsqu'on en approfondit l'examen. Redoublez donc d'attention, pour vaincre la difficulté.

En conformant le caractère de notre langage à l'esprit de la doctrine évangélique, nous pouvons, semble-t-il, sans crainte de nous tromper, reconnaître, dans l'idée pleine de la foi, trois idées subordonnées et constituantes : la conviction, la confiance et la fidélité. Lorsque l'Apôtre dit que, *sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu; car, pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement que Dieu est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent* (Héb 11,6), il indique par là particulièrement le commencement de la foi, la conviction des vérités qui découlent de la connaissance de Dieu, la foi de l'esprit. Mais quand le même apôtre, dans un autre endroit, dit d'Abraham qu'il *crut à Dieu qui rend la vie aux morts, et qui appelle ce qui n'est point comme ce qui est; qu'il crut en l'espérance contre l'espérance* (Rom 4,17-18), ce n'est plus ici la simple foi de l'esprit, mais la foi plus profonde et plus forte du coeur; c'est l'abandon sans condition de l'homme à Dieu, la confiance illimitée dans les promesses de la grâce, n'ayant besoin d'aucune garantie des preuves et des témoignages; c'est l'âme se portant résolument vers ce qui est divin, s'harmonisant comme naturellement avec la grâce divine. A ce degré appartient la foi qui reçoit la puissance salutaire des mystères, et qui, dans certains cas particuliers, est signalée par le don des miracles. Mais que cette foi, lors même qu'elle est signalée par le don des miracles, puisse encore quelquefois n'être pas la foi complète, justificative et qui opère le salut, c'est ce dont ne nous permettent pas de douter ces paroles vraiment terribles de Jésus Christ : *Plusieurs me diront en ce jour-là : N'avons-nous pas prophétisé en ton nom, chassé les démons en ton nom, et fait beaucoup de prodiges en ton nom ? Et alors je leur dirai : Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi, vous qui opérez l'iniquité* (Mt 7,22-25). Ainsi, le complément nécessaire de la foi, pour qu'elle soit justificative et qu'elle opère le salut, doit être la fidélité. C'est de ce complément que parle l'Apôtre lorsqu'il dit : *Le juste sera vivant par la foi; et s'il hésite, mon âme ne se complaira pas en lui. Mais nous, mes frères, nous ne sommes pas de l'hésitation qui mène à la ruine, mais de la foi pour la conservation de nos âmes* (Héb 10,38-39). La foi opposée à l'hésitation qui mène à la ruine, à la fluctuation, au retour en arrière, à l'inconstance, à la trahison, c'est la fidélité, – la fidélité à Dieu et à Jésus Christ dans la confession inébranlable de la foi orthodoxe, la fidélité par rapport aux commandements de Dieu, qui consiste dans la diligence à les accomplir; la fidélité par rapport aux sacrements, aux dons de Dieu, à son service, qui consiste à en user avec attention, selon l'intention de Dieu, à la gloire de Dieu.

Il est clair maintenant, ce me semble, qu'il n'est pas aussi facile d'acquérir le plein droit au titre salutaire de fidèles, que de nous attribuer légèrement le titre, comme nous le faisons, sans nous inquiéter du droit. Si tu veux effectivement

appartenir au nombre des fidèles pour lesquels doit s'accomplir cette règle de Jésus Christ : *Celui qui aura la foi et qui sera baptisé, sera sauvé*, ne te contente pas de croire théoriquement que Dieu existe, qu'il récompense ceux qui le cherchent, que, dans son ineffable amour pour l'homme, il a envoyé son Fils seul-engendré sur la terre pour nous ouvrir la voie du salut, et son saint Esprit pour nous combler de biens et nous bénir; ne te contente pas d'admettre avec confiance et sans te livrer aux investigations curieuses de la raison, les mystères inexplicables de la foi, mais abandonne-toi à cette foi, toi et toute ton âme, et toute ta vie, tellement que la foi soit la pensée principale de ta vie, et que toute ta vie soit l'expression de ta foi; enfin, sois fidèle au Roi du ciel au service duquel, outre que tu lui appartiens naturellement de droit, comme au Créateur et au Maître de toutes choses, tu t'es encore inscrit volontairement lorsque tu es devenu chrétien; sois donc invariablement et constamment fidèle à son nom, à ses ordres, à son service, aux dons et aux talents qu'il nous confie, à *chacun selon ses forces* (Mt 25,15).

Vraisemblablement, un grand nombre d'entre nous ne craignent pas assez de devenir infidèles envers Dieu, parce qu'ils ne voient l'infidélité qu'en grand, et ne font pas attention aux petites choses. Si quelqu'un nous disait : *Allons et servons un autre Dieu* (Dt 13,2), qui n'aurait horreur de la pensée seule d'une pareille infidélité ? Dans ce cas, la grandeur même du mal diminue le danger d'en être atteint. Devenir infidèle en une petite chose n'est pas aussi effrayant, et l'imprudent périt d'autant plus facilement dans un danger, qu'il le méprise plus à cause de son apparence peu effrayante.

Un autre se tranquilliserait par cette pensée : Je ne fais pas comme le serviteur infidèle qui enfouit dans la terre le talent qui lui avait été confié, et n'en fit rien de bon; j'en fais quelque chose; ce n'est pas, après tout, un grand malheur que quelques oboles de mon talent restent sans revenu, ou même se perdent entièrement; que quelques commandements ou quelques promesses ne soient pas accomplis; que quelques jours de l'année ou quelques heures du jour ne soient pas consacrés au service de Dieu comme il le faudrait; que quelques moyens de faire le bien soient mis en usage avec négligence ou utilisés à mon profit personnel. Ah ! mon compagnon ! Tu ne raisones pas comme juge notre juste maître. Il ne donne beaucoup qu'à celui qui a été fidèle dans les petites choses; par conséquent, en te permettant de proposer délibéré une infidélité dans une petite chose, tu te privas toi-même du droit à une grande. Et si, pour ton infidélité dans une petite chose, tu n'en reçois pas du maître une grande, et que tu perdes même la petite par ton infidélité, que te restera-t-il à la fin ?

Une artificieuse disculpation ose dire quelquefois aussi qu'il ne vaut pas la peine d'être fidèle dans une petite chose, et qu'il serait possible d'être plus fidèle si la chose confiée était plus importante. Fermons aussi ces bouches éhontées, par cette parole du Seigneur : *Celui qui est fidèle dans les petites choses, est aussi fidèle dans les grandes, et celui qui est injuste dans les petites choses, est aussi injuste dans les grandes* (Luc 16,10). Celui qui vole ou gaspille sur un rouble, ne fera-t-il pas la même chose sur mille ? Il en est ainsi dans les choses spirituelles. Pour celui qui est infidèle dans les petites choses, des dons plus grands ne seraient que l'occasion d'une grande infidélité. Ce n'est pas la libéralité qui manque à Dieu pour donner à l'homme, à la fois, les dons nombreux et élevés de la grâce; mais, pour le préserver d'une condamnation définitive pour une grande infidélité, il l'éprouve dans des obligations moins importantes, et par là le prépare à recevoir des dons plus grands.

Efforçons-nous, mes Frères, par ces réflexions et d'autres semblables, de nous exciter souvent à une conduite fidèle en tout devant Dieu. Efforçons-nous d'être fidèles à ses yeux dans l'emploi des dons de la nature, et il nous enverra des dons plus élevés que ceux de la nature, les dons de sa grâce; gardons fidèlement les commencements de la grâce, et nous serons jugés dignes de dons plus grands; mais dès que nous remarquerons notre infidélité en quelque chose, nous serons du moins fidèles dans l'aveu et la confession de nos péchés, et – *Dieu est fidèle et juste pour nous remettre nos péchés, et nous purifier de toute iniquité* (1 Jn 1,9), et, pour cette

Mgr Philarète de Moscou

fidélité dans une petite chose, dans le repentir, il nous donnera l'abondance de la paix spirituelle et du salut éternel. Amen.

SERMON POUR LA FÊTE DE L'INVENTION  
DES RELIQUES DE SAINT SERGE

«En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine.» (Jn 16,23-24)

La prière est l'une des plus hautes exigences de l'âme humaine, l'un des attributs essentiels de la piété envers Dieu. L'âme plongée dans la sensualité, dispersée dans le monde, aveuglée par le péché, ne sent pas que, par son origine, elle est un souffle de la bouche de Dieu; mais la puissance de ce sentiment s'élève, à son insu, de ses profondeurs, et porte le cœur vers Dieu quoiqu'elle ne s'en aperçoive pas, ou qu'elle s'en aperçoive d'une façon erronée. C'est pourquoi, ce qui constitue l'essence et l'âme de tout culte, depuis le spirituel jusqu'au sensuel, depuis le plus éclairé jusqu'au plus ignorant, c'est ordinairement l'invocation de la Divinité, et conséquemment la prière. Quoique, dans les institutions de l'Ancien Testament, les sacrifices constituassent la solennité la plus importante du culte divin, la victime était toujours ou l'intermédiaire ou la représentante de la prière, et la fumée qui s'élevait de la victime brûlée représentait le char sur lequel la prière voulait atteindre jusqu'au ciel.

Mais l'oeuvre de la prière, constante dans tous les temps, commune à tous les hommes, les hommes ont-ils appris enfin à la faire toujours dans la perfection, toujours avec un plein succès ? – Qui ne sait que non !

Je me vois avec consolation au milieu d'une assemblée apportant ses prières au vrai Dieu, unique dans sa Trinité, selon le rite qui lui est consacré par l'Église, et sous la protection de la prière parfaite de notre bienheureux Père Serge. *Il a demandé, et il a reçu* ce qu'il désirait avec ardeur pour son âme, et la joie pleine du ciel : et il le mande, et il reçoit encore ce qui est utile à ceux qui recourent avec foi à son intercession. Il a comme assuré ici une échelle pour les prières dépourvues d'ailes que nous venons déposer devant ses saintes reliques, qu'il élève sur ses prières, qu'il fortifie, qu'il purifie et qu'il place sur l'autel des sacrifices du ciel, devant le Seigneur. Et assurément il ne manque pas ici de témoins qui ont obtenu eux-mêmes l'accomplissement de leurs prières. Mais, malgré tout cela, il n'est pas possible de ne pas avouer qu'ici même, ce n'est pas tous qui *demandent et reçoivent*, et que, par conséquent, la joie de tous n'est pas pleine.

Que devient donc, dans ce cas, la promesse qu'a prononcée d'une manière si affirmative Jésus Christ notre Seigneur et notre Sauveur : *En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera; – demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine ?* Serait-il possible que cette promesse restât sans accomplissement ? Ou bien ne se rapporterait-elle pas à nous ?

Il ne faut pas douter, mes frères, que la promesse que nous a faite le Seigneur de l'heureux succès de nos prières, ne se rapporte à nous aussi. Il l'a mise au nombre de ses dernières dispositions au moment de quitter ce monde et de se rendre, par le chemin de la croix et de la mort, auprès de son Père; et lui-même il a déclaré que les biens qu'il léguait alors directement à ses apôtres, ne devaient pas appartenir à eux seuls, mais encore à tous ceux qui *devaient croire en lui par leur parole* (Jn 17,20). Tous les chrétiens sont leurs héritiers. Mais il faut remarquer qu'à la promesse du Seigneur de l'heureux succès de la prière, est jointe une instruction sur la manière de faire la prière, avec un encouragement à la pratiquer. Quiconque suit fidèlement cette instruction, et répond à l'encouragement à la prière, doit éprouver certainement l'accomplissement de la promesse sur la prière.

L'instruction importante pour l'heureux succès de la prière, consiste en ce que celle-ci doit être présentée au nom du Seigneur Jésus : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.*

Déjà il y avait plus d'une année que les apôtres recevaient l'enseignement du Seigneur Jésus, déjà ils avaient reçu de lui l'Oraison dominicale qu'ils nous ont transmise, lorsqu'il leur découvrit qu'il leur manquait encore quelque chose pour que leur prière fût décidément efficace : *Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon nom.* Cela leur était arrivé peut-être parce que, jusque-là, ils avaient vu en lui un instituteur et un bienfaiteur de l'humanité plutôt que le Médiateur entre Dieu et les hommes : car il s'est découvert en cette dernière qualité surtout par ses souffrances, sa mort et sa résurrection. Mais quoi qu'il en soit, si les apôtres n'apprenent pas tout d'un coup à présenter leurs prières au nom du Seigneur Jésus, nous hâterons-nous de nous vanter d'avoir fait assez de progrès dans cette science ? Sous le silence, insignifiant en apparence, par lequel le ciel reçoit si ordinairement les prières dont nous l'importunons, ne se cache-t-il pas plus souvent que nous ne le pensons, ce reproche que Jésus, qui voit jusqu'au fond des cœurs, nous adresse ainsi avec douceur : *Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon nom.*

Qu'est-ce que – *demander au nom du Seigneur Jésus* ? Cela est simple pour les cœurs simples, sincères et humbles, et ils le comprennent ou le perçoivent sans pousser bien loin leurs investigations. *Ton nom est un parfum répandu* (Can 1,2), Seigneur Jésus ! Quand un parfum se répand, la senteur s'en étend aux alentours, et l'odorat qui n'est ni émoussé, ni comprimé, en reçoit, sans art et sans effort, une sensation douce et vivifiante. Quand le nom du Seigneur Jésus se répand dans la prière, il exhale le parfum de l'Esprit saint, et le cœur qui n'est pas alourdi par les préoccupations terrestres, le sentiment intérieur qui n'est pas étouffé par les passions, reçoivent facilement et simplement l'émotion douce et vivifiante de la grâce. Ainsi l'âme confiante dans le nom du Seigneur Jésus, et, par là, dans la grâce du saint Esprit, s'approche du Père céleste, et lui crie avec assurance : *Abba, Père !* et elle lui dit ses prières avec une simplicité d'enfant, et il reçoit favorablement ses prières accompagnées de la médiation de son Fils seul-engendré et de son Esprit consubstantiel.

Il en peut et il en doit être ainsi pour tous, selon la puissance du nom du Seigneur Jésus, qui est pour tous une seule et même puissance; mais il n'en est pas ainsi pour un grand nombre, à cause de leurs dispositions particulières, selon que leur cœur est appesanti, selon que leur âme est troublée et leur sentiment intérieur envahi par les passions, selon que leur sagesse propre n'est pas prosternée devant la grâce de Dieu. Pour ces personnes, la vertu du nom de Jésus est comme la senteur d'un parfum pour un sens émoussé, dans un vase fermé. Il faut de l'art, il faut un effort pour assainir le sens, pour ouvrir le vase du parfum divin, – l'art d'une méditation pieuse, – l'effort de l'attention dans la prière.

Songe, pauvre âme, que, sans la communion avec Dieu, tu ne peux être heureuse; mais tu ne peux pas non plus, par toi-même, avoir accès auprès de Dieu. Le paradis, dans lequel Dieu allait autrefois et conversait avec l'homme, a été perdu par le péché, et il t'est fermé par la justice divine. Il a été possible de devenir pécheur même dans le paradis, et, par conséquent, d'en être chassé; mais il n'est pas possible au pécheur d'y pénétrer. L'arme flamboyante du Chérubin t'en barre l'entrée; la malédiction tonne contre toi; la loi te condamne. D'un autre côté, tu n'as pas la force de t'arracher par toi-même du domaine des ténèbres, parce que tu as été vendue au péché par une faute héréditaire et volontaire; mais comme le domaine du péché appartient à la souveraineté de Celui qui a l'empire de la mort, est-ce toi qui, devenue esclave, pourras vaincre ceux qui t'ont asservie ? Est-ce toi, vendue, qui te rachèteras de l'esclavage ? Qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme (Mt 16,26) ?

Mais après cela, songe, pauvre âme auparavant, aujourd'hui presque bienheureuse, songe à ce qu'a fait pour toi le Fils unique de Dieu, Jésus Christ. Il est descendu du ciel afin de rapprocher de toi la Divinité dont, sans cela, tu n'aurais jamais pu te rapprocher. Il s'est uni miraculeusement et incompréhensiblement à ta

nature créée, à ta chair et à ton sang, moins le péché, pour poser, par son abaissement extrême, la base de ton élévation, afin que tu puisses, pour ton bonheur et ton salut, être participante de sa nature divine, de sa chair et de son sang vivifiants. Étant sans péché, il a pris sur lui tes péchés, avec les péchés du monde entier, afin que leur pesanteur ne t'écrasât pas, toi et le monde entier. Il a porté sur lui la malédiction, la condamnation, la mort, les tourments que tu méritais, et, par là, il t'a obtenu et préparé la bénédiction, la justification, la vie, la félicité. Il a passé, pour toi, par la mort et par l'enfer lui-même, afin de t'ouvrir de toutes parts une voie nouvelle et vivante, et, par sa résurrection et son ascension, il t'a ouvert non seulement les portes du paradis, mais encore les portes du ciel, t'envoyant aussi et la lumière et la force d'en haut, pour que tu puisses t'élever en suivant ses traces. Homme abrégé de tout ce qu'il a fait pour toi, comme gage de ses dons, comme clef des trésors de sa grâce, il a donné à ta foi, à ton amour et à ton espérance son nom divin, et il a dit : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.*

Par ces réflexions et d'autres semblables, apprends à connaître, âme chrétienne, quels biens renferme pour toi le nom du Seigneur Jésus, et ouvre le sens de ton cœur afin qu'il puisse se délecter de la senteur divine de ce parfum répandu. Comprends que prier vraiment le Père céleste au nom du Seigneur Jésus, c'est ne pas prononcer ce nom des lèvres seulement, mais bien élever vers Celui que l'on nomme l'attention de son esprit, l'embrasser par la foi et le recevoir dans son cœur par l'amour. Prier Dieu le Père au nom de Jésus Christ, c'est se revêtir, par la foi et le désir, de Jésus Christ, c'est-à-dire de son obéissance à son Père, de ses souffrances qui nous purifient, de sa mort vivifiante, de sa justification et de sa sanctification, de ses mérites divins pour nous, de sa force, de ses propriétés et de son exemple; c'est couvrir et transformer, sous ces vêtements saints et qui nous consacrent, notre indignité, et, de cette manière, nous approcher avec espérance du Père éternel qui ne peut rien refuser aux vertus et aux mérites de son Fils unique dans lequel repose son éternelle complaisance. C'est proprement à ceux qui prient ainsi qu'appartient, c'est en eux que, dans la mesure de leur foi et de leur fidélité s'accomplit fidèlement la promesse immuable du Seigneur Jésus : *En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera.*

Une promesse du succès de la prière si magnifique, venant d'un Auteur si puissant, si fidèle, qui non seulement garantit l'accomplissement de sa promesse, mais encore est le Médiateur actif de cet accomplissement, – une telle promesse n'est-elle pas en même temps un encouragement si puissant à la prière qu'il n'est nulle ment besoin de la rappeler ou d'y insister davantage ? Il en devrait, ce semble, être ainsi; mais il est clair que cela n'est pas dans les prévisions de l'Auteur de la promesse; et, peu content de sa promesse, comme s'il craignait qu'elle ne restât inaperçue et inutile, il nous en courage encore à la prière par un ordre direct et par une exhortation pressante : *Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine.*

En effet, il y a, dans la nature humaine, une étrange dualité et une contradiction de direction : d'un côté, le sentiment du besoin de ce qui est divin et le désir de communiquer avec Dieu; de l'autre, une certaine répugnance secrète à s'occuper de ce qui est divin, et une inclination à fuir l'entretien avec Dieu. Et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi il en est ainsi. La première de ces inclinations appartient à la nature primitive, et la seconde à la nature altérée par le péché. C'est la continuation jusqu'à ce jour du mouvement qui se manifesta dans nos premiers parents, après leur première transgression de la loi de Dieu : *Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu se promenant dans le paradis sur le soir, et Adam et sa femme se cachèrent de devant la face du Seigneur Dieu (Gen 3,8).*

Ô enfants, moins d'Adam maintenant que de Dieu en Jésus Christ ! nous entendons la voix du Seigneur qui ne nous trouble plus en nous reprochant le péché, quoique du reste ce reproche même fût moins terrible que bien faisant; qui ne tonne plus contre nous par sa malédiction; quoique du reste la crainte même soit pour lui un

moyen de salut; mais qui nous invite doucement et aimablement à venir et à recevoir du Père céleste les biens que nous avons perdus par le péché : est-il possible que nous ne nous rendions pas à la voix du Seigneur ?

Si un roi de la terre faisait publier que quiconque viendrait et prononcerait devant lui le nom de son fils bien-aimé, recevrait de lui le riche don de ses trésors, pensez-vous qu'il fût nécessaire d'engager beaucoup ses esclaves à profiter de cette invitation ? Comme tous accourraient ! Comme ils s'efforceraient de se devancer les uns les autres, avant que les trésors royaux fussent épuisés ! Mais voilà que le Roi du ciel a publié, par la voix de son Fils seul-engendré, que quiconque le demande au nom de ce Fils, est le maître de recevoir, de ses trésors inépuisables et incorruptibles, tout ce qu'il désire, tout ce qui peut enrichir et rendre bienheureuse pour l'éternité une âme immortelle. Qu'arrive-t-il ? Tous accourent-ils vers lui ? Tous invoquent-ils le nom de son Fils, et lui adressent-ils en même temps leurs demandes et leurs prières ? Non ! Voilà qu'il confirme sa promesse, qu'il invite, qu'il persuade : *Demandez, et vous recevrez*. Que font-ils maintenant ? Tous se sont-ils ravisés ? Tous ont-ils senti leur incurie, leur déraison, leur ingratitude ? Pas encore ! – *A vous, Seigneur, la justice; mais à nous la honte du visage* (Dan 9,8).

Admirons, mes frères, la générosité et la longanimité de Dieu. Rougissons de notre paresse et de notre inattention. Animons-nous à l'activité spirituelle en réveillant notre esprit de son inattention, en nous recueillant de notre distraction, en nous purifiant, nous de nos pensées trompeuses et frivoles, et notre cœur des passions et des désirs mauvais. *Persévérez et veillez clans la prière, avec actions de grâces. Et quoi que vous fassiez, en parlant ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père* (Col 40,2; 3,17). Cessons de nous opposer, mais efforçons-nous de contribuer à l'accomplissement en nous de l'invitation et de la promesse du Seigneur : *Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine*. Amen.

SERMON EN MÉMOIRE DE SAINT SERGE,  
SUR L'INCORRUPTIBILITÉ DES RELIQUES DES SAINTS

Prononcé le 25 septembre 1821

«Et tes os seront engraisés, et ils seront comme un jardin arrosé, et comme une source dont les eaux ne tarissent jamais.» (Is 58,11)

Aux jours du prophète Isaïe, il y avait des gens, – comme il y en a probablement encore aujourd'hui, – qui se plaignaient de Dieu parce qu'il ne récompensait pas leur piété. *Pourquoi avons-nous jeûné sans que vous nous ayez regardés* (Is 58,3) ? Le Prophète répond à cela que, et le jeûne et le sabbat, et les oeuvres de piété, et le repos spirituel sont agréables à Dieu si les hommes, dans les jours de leurs jeûnes, ne trouvent pas leurs propres volontés, s'ils ne font pas leurs volontés dans le joui saint; et, en récompense de cette piété sincère, il leur promet, entre autres choses, que les os de ces hommes seront engraisés, et seront comme un jardin arrosé, et comme une source dont les eaux ne tarissent jamais. – Promesse inattendue ! Les os de ce corps corruptible ne peuvent, ce semble, s'engraisier par les efforts du jeûne, ni par l'observation spirituelle du sabbat. – Semblablement, un autre homme inspiré de Dieu, en exaltant les hommes célèbres, dit entre autres choses : *Et les os des douze Prophètes refleuriront dans leurs tombeaux* (Sag 49,12). Mais les os de ces Prophètes reposaient déjà depuis longtemps dans leurs cercueils, lorsque cela fut écrit par le fils de Sirach. Ainsi donc, est-il vrai que les os de ceux qui ont été agréables à Dieu, et s'engraisieront dans la mortification de la chair, et fleuriront dans le tombeau ?

En vérité ils s'engraisieront et ils fleuriront ! Les os des hommes pieux s'engraisieront et fleurissent spirituellement pendant leur vie, puisque leur âme est remplie de joie, comme de moelle et de graisse (Ps 62,6), en Dieu; puisque le juste fleurit comme le palmier (Ps 91,15) par ses bonnes oeuvres qui portent des fruits dans la sainteté; – ils s'engraisieront et fleuriront quoique leur chair se flétrisse et se dessèche par les efforts de leur abstinence, car quoique en eux l'homme extérieur se détruise, néanmoins l'intérieur se renouvelle chaque jour (II Cor 4,16). Mais après leur mort, les os des hommes pieux s'engraisieront et fleurissent de la gloire de leurs vertus, de sorte que, après avoir été souvent humiliés et oubliés pendant leur vie, ils paraissent grands et illustres après leur mort; de sorte que leurs tombeaux sont souvent les plus magnifiques des demeures qu'ils ont habitées.

Mais outre cela, dans les saintes reliques du juste qui sont devant nous, nous pouvons voir de nos propres yeux encore une manière dont, même dans leurs tombeaux, s'engraisieront et fleurissent les os des justes. Tous les corps des hommes aussi, après leur mort, comme les semeurs enfouies dans la terre, comme les plantes pendant l'hiver, végètent d'une végétation lente, insensible pour nous, au milieu même de la corruption, et se préparent graduellement au printemps vivifiant de la résurrection universelle. Mais quelques-uns des corps des justes ressemblent au laurier et à quelques autres arbres qui, même pendant l'hiver, croissent et verdissent visiblement; leurs os gardés par le Seigneur (Ps 33,21), même après leur mort, montrent en eux, comme une moelle et une graisse, une force spirituelle de vie qui se répand miraculeusement même sur ce qui les entoure; leurs corps, avant la résurrection générale, fleurissent des prémices de l'incorruptibilité.

D'où vient cela, et pourquoi cela ? D'où vient que les corps des justes sont incorruptibles ? Pourquoi Dieu leur fait-il ce don de l'incorruptibilité ? L'examen de ces questions peut nous expliquer l'une des récompenses de la piété, et l'un des motifs qui nous y engagent.

Dieu, comme dit le Sage, a créé l'homme pour l'incorruptibilité (Sag 2,23). Son esprit vivait de la parole de Dieu, et, par conséquent, il jouissait d'une bienheureuse

immortalité; son corps prenait sa nourriture sur l'arbre <le vie, et devait ainsi se conserver dans une incorruptibilité exempte de toute maladie. *Par un seul homme, – c'est ainsi que l'Apôtre explique le changement de cet état, – par un seul homme, le péché est entré dans le monde, et, par le péché, la mort; et ainsi la mort est entrée dans tous les hommes par ce seul homme en qui tous ont péché* (Rom 5,12). Ainsi, la cause pour laquelle l'homme est mortel, et son corps corruptible, c'est le péché, – poison que l'homme a d'abord pris dans son âme, mais qui, par son activité pénétrante, a infecté aussi le corps d'un venin lent à certains égards, mais généralement mortel. Il n'est pas difficile de comprendre par là que le retour de l'homme à *l'incorruptibilité* n'est possible que s'il cesse de s'empoisonner par *le péché*.

Mais cela est-il possible après que *le péché est entré dans tout le monde, après que nous avons été conçus dans l'iniquité, et que nous sommes nés dans le péché* (Ps 50,7), et que, comme par une nécessité naturelle, *nous buvons l'iniquité comme un breuvage* (Job 15,16) ? Ensuite, pour guérir un homme infecté d'un poison, il est nécessaire de faire quelque chose de plus que de cesser l'usage de ce poison. Personne ne peut être le créateur de soi-même : l'homme atteint d'une maladie mortelle, ou mort, ne peut se rendre à lui-même la santé ou la vie dont la source est tarie en lui. Si, même dans son état de pureté, l'homme a vécu, comme nous l'avons dit, de la parole de Dieu, à combien plus forte raison il n'y a, pour rendre le mortel à l'immortalité, et le corrompu à l'incorruptibilité, rien que la parole du Dieu créateur.

La Parole créatrice a été prononcée à nouveau sur la créature de Dieu déchue par le péché, pour la relever, et elle est descendue en elle jusqu'à la profondeur où l'homme était tombé par le péché. *Le Verbe s'est fait chair* (Jn 1,14). Maintenant, tout ce qui était tombé et devenu étranger à la vie de Dieu, voit s'ouvrir une voie nouvelle pour retourner sur ses pas. La source divine se rouvre dans la profondeur de la nature humaine, et répand intérieurement en elle une lumière et une vertu bienfaisantes. Ici, l'âme humaine trouve un remède purifiant et réparateur qui détruit en elle la contagion mortelle du péché, et en même temps un remède fortifiant et préservateur qui ne permet pas à cette contagion de se renouveler et de s'aggraver par de nouvelles transgressions. L'action vivifiante de la grâce, comme autrefois l'action mortelle du péché, s'étend à tout l'être humain, de l'esprit au corps; et, comme la puissance de Dieu est plus forte, assurément, que la puissance du péché qui est proprement l'impuissance elle-même, il n'est pas étonnant que *la grâce*, selon l'expression de l'Apôtre (Rom 5,20), *surabonde là où le péché a abondé*, qu'elle guérisse et réédifie plus efficacement que le péché ne blesse et ne détruit. Si, *par le péché d'un seul*, ainsi que raisonne l'Apôtre, *un grand nombre sont morts, à plus forte raison la miséricorde et le don de Dieu ont surabondé dans un grand nombre, par la grâce d'un seul homme qui est Jésus Christ* (Rom., 5,15), *afin que, comme le péché avait régné en donnant la mort, la grâce, de même, régnât par la justice en donnant la vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur* (21). De cette manière, le Verbe de Dieu, en s'abaissant jusqu'à l'incarnation, ouvre à la chair elle-même une voie pour s'élever jusqu'à l'incorruptibilité et la glorification; Jésus Christ devient notre *résurrection* (Jn 11, 25), et lorsqu'il s'établit par la foi dans nos coeurs, alors, dans nos corps eux-mêmes, purifiés et sanctifiés par la foi, commence à luire, plus ou moins vite ou plus ou moins lentement, la vertu de sa résurrection.

Remarquez, dans toute l'existence du genre humain, comment la manifestation de cette vertu de la résurrection a toujours été proportionnée à la révélation graduelle du Verbe incarné de Dieu. Dans les premiers siècles, alors que nous trouvons tout le mystère du Christ contenu dans l'unique parole de la postérité de la femme écrasant la tête du serpent, nous n'apercevons la vertu de la résurrection que dans Enoch seul qui, comme un aigle solitaire dans une jeunesse renouvelée, prend son essor dans l'incorruptibilité au-dessus du monde entier s'avançant, à travers la dépravation morale régnante, vers la commune corruption naturelle. Aux temps des prophètes, quand la promesse du Christ, comme de la semence dans laquelle devaient être bénies toutes les nations, souvent répétée et mieux expliquée, réveilla plus sensiblement la foi, et par conséquent établit plus abondamment dans les coeurs,

quoiqu'elle y fût encore profondément cachée, la vertu de Jésus Christ, la vertu de la résurrection aussi ne se manifesta pas seulement dans Élie, à l'instar d'Enoch, au moment de son enlèvement au ciel, mais elle se montra en outre dans le même Élie et dans Élisée, durant leur vie terrestre, par la résurrection des morts; et même, – ce qui constitue, dans les saints récits, un exemple unique avant la venue de Jésus Christ, mais concordant avec les prodiges nombreux de ce genre qui s'accomplirent après sa venue, – la vertu de la résurrection commença à agir un jour, contre toute attente, par les os du prophète Élisée, après sa mort. *Il arriva, raconte le livre des Rois (IV R 13,21), il arriva que quelques hommes qui enterraient un mort, virent des hommes armés, et que – de frayeur – ils jetèrent le mort dans le sépulcre d'Élisée; et le corps de l'homme mort tomba, et il toucha les os d'Élisée, et il ressuscita, et il se leva sur ses pieds.* Mais lorsque l'incarnation du Verbe de Dieu, prédite depuis si longtemps et préparée graduellement, s'accomplit enfin, alors, qui ne sait en quels torrents rapides la vertu de la résurrection coula sur cette terre, même non encore renouvelée ? Conformément au but de nos réflexions présentes, il faut noter ici particulièrement une circonstance. Lorsque Jésus Christ, par ses souffrances volontaires pour notre salut, se laissa descendre dans le domaine de la mort pour y porter la vertu propre de la vie, et ruiner ainsi l'empire de la mort jusque dans ses fondements, sa force pénétra tout immédiatement, et se signala aussitôt, dans tout ce qui fut susceptible de la recevoir, par son action vivifiante. Voilà l'explication de ce qu'en ce temps *les tombeaux s'ouvrirent et plusieurs corps des saints qui étaient morts se levèrent (Mt 27,52).*

*Jésus Christ était hier, et il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles (Héb 13,8).* Comme Dieu, *il opère tout en tous (I Cor 12,6);* il opère encore aujourd'hui de même qu'il a opéré dès le commencement et qu'il opérera jusqu'à la fin; il opère dans ce qui est petit comme dans ce qui est grand; comme il opère dans toute l'Église qui est son corps, il opère dans tous les croyants qui sont ses membres. *Il se forme en eux (Gal 4,19), il vit en eux (Gal 2,20),* et comme *en lui-même habite corporellement toute plénitude de la Divinité (Col 2,9),* ainsi, par une certaine imitation de ce divin mystère, il daigne aussi habiter, même corporellement, dans ses élus, autant qu'il les trouve capables de communion intérieure avec lui. Trouve-t-il un esprit constamment tourné vers lui par l'adoration et la prière, il se forme dans cet esprit, il le remplit de sa lumière, de sa vérité, *il lui manifeste les secrets et les mystères de sa sagesse (Ps 50,8).* Trouve-t-il un cœur ouvert devant lui par la pénitence, par la foi et par l'amour pour lui, *il habite dans ce cœur (Ép 3,17)* et il y porte avec lui une vie nouvelle, la vie spirituelle au lieu de la vie charnelle, la vie céleste au lieu de la vie terrestre; il transforme l'amour humain en amour divin, et les propriétés humaines en propriétés angéliques. Trouve-t-il enfin même un corps qui, en conformité avec l'âme, soit constamment purifié par la tempérance et les actes de vertu, et qui, par conséquent, soit susceptible de recevoir et de conserver en lui comme quelques empreintes et quelques traces des mouvements intérieurs de la grâce, ce corps aussi, en quelque façon, même dans cette vie terrestre, commence à être rempli de Dieu. Quelque étrange que puisse paraître à quelques-uns cette idée du corps de l'homme terrestre uni à Dieu, je ne regrette pas de l'avoir exprimée : car ce n'est ni par conjecture, ni par combinaison que je me forme cette image, mais je la trouve dans l'expérience même que nous ont présentée déjà les temps apostoliques, et dont les temps des saints ont conservé pieusement la tradition. Saint Ignace le Théophore s'était tellement habitué à nourrir son cœur du souvenir bien-aimé du doux nom de Jésus Christ, que cette impression profonde de son âme resta gravée d'une manière sensible dans l'organe corporel, et que, lorsque, après son martyre, on ouvrit son cœur, on y trouva écrit en toutes lettres le nom de Jésus Christ (Ménologe, 20 déc). Comme un vase dans lequel on conserve longtemps un parfum odorant, en emprunte la senteur, ainsi le corps même du chrétien dans lequel habite constamment la vertu de la grâce de Jésus Christ, s'en pénètre dans toutes ses parties, et même en répand le parfum au tour de lui. Et puisque *la force de Jésus Christ est incorruptible, il est naturel qu'en habitant (II Cor 12,9) dans les hommes qui appartiennent à Jésus Christ (Gal 5,24)*

Telle communique même à leurs corps l'incorruptibilité; puisque la force de Jésus Christ est toute-puissante, il est conforme à sa nature de produire par eux des prodiges quand cela plaît à Dieu, ainsi qu'elle en produisait autre fois par les *bandeaux et les linges qui avaient touché au corps du saint apôtre Paul et s'étaient imprégnés de sa sueur* (Ac 19,12), et par le seul *passage de l'ombre* du saint apôtre Pierre (Ac 5,15).

Quelle magnifique rémunération de la piété, mes frères, que par elle non-seulement l'esprit de l'homme s'élève à la communion bienheureuse de Jésus Christ, mais que le corps lui-même, par lequel nous accomplissons ces efforts légers de l'observance du jeûne, de la genuflexion pour la prière, des devoirs de l'amour fraternel, devienne aussi, par là, participant de la force bienfaisante, vivifiante et miraculeuse de Jésus Christ ! Et s'il en est ainsi dès ce monde, quelle vie, quelle puissance et quelle gloire attendent les personnes pieuses dans le ciel !

Cependant nous pouvons remarquer que toutes les personnes pieuses, et même tous les saints n'ont pas la même part à cette *première résurrection* (Apo 20,6), pour ainsi parler, qui consiste dans la merveilleuse incorruptibilité, sur la terre, de leurs corps consacrés, de même qu'à la manifestation primordiale de cette première résurrection, *beaucoup de corps des saints qui étaient morts ressuscitèrent*, mais non pas tous les corps des saints qui étaient morts. Que veut dire cela ? Est-il donc vrai que Dieu ne soit pas équitable envers ses saints, en augmentant aux uns la mesure de sa grâce et en la diminuant aux autres, en rapprochant l'immortalité des uns et en éloignant celle des autres, en glorifiant les uns et en cédant les autres ? Sans aucun doute, personne, connaissant Dieu, ne saurait avoir une pareille pensée. Que signifie donc cette inégalité apparente de la récompense visible accordée aux saints ? Peut-être répond-elle en quelque façon aux degrés de leur consécration intérieure selon la quelle, – dirons-nous en nous servant des paroles de l'Apôtre, – de même qu'*une étoile diffère d'une autre étoile par l'éclat, ainsi en est-il de la résurrection des morts* (I Cor 15,41-42), et la dernière est définitive, et la première, initiale; mais, de l'inégalité de cette récompense préliminaire accordée aux saints, nous pouvons conclure avec un grand fondement qu'elle leur est accordée moins pour les récompenser eux-mêmes que dans un autre but conforme à la sagesse et à la bonté de Dieu. En effet, pour des gens qui ne cherchent point la gloire humaine, et qui sont persuadés qu'ils régneront éternellement dans la gloire de Dieu avec le Christ, est-ce une grande affaire d'avoir ou de ne pas avoir les prémices temporelles de cette gloire sur la terre ? – Mais comme, à la résurrection du Christ, *plusieurs corps des saints qui étaient morts se levèrent afin de venir, après sa résurrection, dans la ville sainte, et d'apparaître à plusieurs vivants*, pour les convaincre de la force de la résurrection ainsi manifestée, de même, aujourd'hui encore, les corps des saints qui sont morts se montrent dans l'incorruptibilité, avec une force miraculeuse et vivifiante, pour nous vivants, afin de nous convaincre, – si, à la honte de notre temps, il y a encore parmi nous de pareils incrédules, – afin de nous convaincre de la résurrection du Christ et de notre résurrection future, afin de fortifier les faibles dans leurs luttes contre le péché et la mort, afin de rappeler les distraits et les négligents aux combats de la piété.

*Souvenez-vous de vos instituteurs*, dit l'Apôtre aux chrétiens de son temps, souvenez-vous de vos instituteurs *qui vous ont prêché la parole de Dieu, et, considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi* (Héb 13,7). C'est comme s'il avait raisonné ainsi : Nous ne nous contentons pas de vous instruire par notre parole : toutes les âmes ne sont pas assez ouvertes pour la recevoir, et toutes ne la conservent pas quand elles la reçoivent. C'est pour cela que nous appelons encore votre attention sur les exemples de vos instituteurs, et, entre ces exemples, sur ce qui frappe le plus vivement les sens et pénètre d'autant plus profondément dans l'âme, – sur la fin de leur vie, qui fut marquée des signes évidents de la foi. Spectacle vraiment instructif, et dont le silence parle plus à l'âme que la parole la plus abondante ! Mais comme la parole se tait à la fin, ainsi l'exemple finit par tomber dans l'oubli, et le souvenir des instituteurs qui sont morts peut s'éteindre. Mais que fait Dieu *qui veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils parviennent à la connaissance de la*

*vérité* (I Tim 2,4) ? Il immortalise, pour ainsi dire; la fin instructive des instituteurs qui sont morts dans la piété. Il se passe plusieurs siècles, et nous la voyons encore de nos propres yeux, en contemplant leurs restes incorruptibles. Cette incorruptibilité, cette force salutaire et vivifiante qui en sort, nous enseignent la piété d'une manière plus claire et plus convaincante que la parole, et nous engagent à *imiter leur foi*.

A quoi bon encore ma pauvre parole ? – C'est assez pour vous, mes frères, de cet enseignement incessant que vous donne ce cercueil silencieux. Est-il possible de ne pas entendre cet enseignement ? Est-il possible, quand on l'entend, de ne pas le comprendre ? *Considérez*, nous dit lui-même notre Instituteur mort, *considérer la fin de ma vie, que j'offre depuis tant de siècles aux yeux de mes disciples et de tous ceux qui ont besoin d'enseignement. Vous reconnaissez tous que la fin de ma vie est bénie et bienheureuse; je vous entends, dans mon Dieu, la glorifier; je vous vois accourir pour la célébrer. Est-ce pour moi que vous glorifiez ma fin ? Vos louanges n'augmentent pas ma félicité en mon Dieu. Mais si vous glorifiez ma fin, glorifiez donc aussi la vie qui m'a conduit à cette fin, et glorifiez-la pour votre propre glorification. Celui-là est doublement impardonnable qui, voyant la voie droite, s'en écarte pour s'égarer; qui, voyant le bon exemple, s'opiniâtre dans le mal. Il est doublement douloureux de faire naufrage et de sombrer en vue du port, de s'attirer la punition en vue de la récompense, de périr en vue de la félicité. Le seul accroissement que vous puissiez apporter à ma félicité, c'est de donnera mon amour pour vous la joie de votre salut. Faites votre bonheur à vous-mêmes par l'imitation de ma foi avec tous les fruits que lui a fait produire la grâce de mon Jésus Christ, qui est aussi le vôtre.*

Qu'ajouterions-nous à cela, mes frères ? – Ah ! Notre Père, notre Instituteur rempli de Dieu ! qu'il nous soit fait selon ta parole. Amen.

SERMON EN MÉMOIRE DE SAINT SERGE, SUR LA PRIÈRE,  
ET PRINCIPALEMENT SUR LA PRIÈRE FAITE A L'ÉGLISE

«Priez pour nous, car nous avons la confiance d'avoir une bonne conscience, désirant de nous bien conduire en toutes choses» (Héb 13,18), écrit le saint apôtre Paul aux Hébreux, c'est-à-dire à ceux d'entre les Hébreux qui étaient chrétiens.

Priez pour nous ! disons-nous quelquefois, nous aussi, aux personnes que nous regardons comme puissantes dans la prière, ou du moins comme s'y adonnant avec une attention remarquable. Et aujourd'hui, pourquoi cette foule est-elle réunie dans ce temple, si ce n'est surtout pour dire au bienheureux Serge, comme à un intercesseur puissant : Prie Dieu pour nous ?

Profitions donc des paroles de l'Apôtre pour en tirer, sur la prière que nous pouvons faire les uns pour les autres, quelques pensées utiles.

*Priez pour nous.* Songez quel est celui qui demande pour lui la prière des autres. – C'est Paul, qui, un jour, avec son compagnon Silas, dans la prison de Philippes, adressa à Dieu une hymne de louanges avec une telle force spirituelle que *soudain il se fit un grand tremblement de terre, tel que les fondements de la prison furent ébranlés, et toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous les prisonniers furent déliés* (Ac 16,25-26); – Paul, qui, en l'embrassant dans sa charité compatissante et dans sa prière, ressuscita Eutique; – Paul, à la prière duquel Dieu accorda, en une seule fois, deux cent soixante-seize hommes, ses compagnons de navigation, près de périr dans un naufrage; – Paul, que le Seigneur lui-même appela un vase d'élection de sa grâce, et qui n'hésita pas à dire hautement de lui-même : *Je puis tout eu Jésus Christ qui me fortifie* (Phil 4,13) ! Et c'est cet homme qui peut tout, qui demande pour lui le secours de la prière; et à qui le demande-t-il ? – Ce n'est pas à quelques personnes choisies, ferventes dans la prière, mais à tous les Hébreux devenus chrétiens, sans aucun choix, sans excepter même le dernier d'entre eux. Que fait donc là saint Paul ? Oui, ce qu'il fait est digne de notre attention profonde, et, si nous sommes attentifs, nous en pouvons tirer des enseignements qui ne seront pas de peu d'importance.

L'exemple de l'Apôtre doit nous faire comprendre, chrétiens, combien est urgente pour nous la nécessité de la prière des uns pour les autres, et surtout de la prière en commun, puisque cet athlète spirituel si fort avoue le besoin pour lui-même de ce secours spirituel; combien il serait téméraire de nous reposer sur la puissance de notre propre prière, quand même quelqu'un aurait fait déjà quelques épreuves de son efficacité et aurait obtenu quelques succès, quand nous voyons ne pas oser se reposer sur sa propre prière un homme exaucé d'une manière si extraordinaire et si miraculeuse; avec quelle modestie et quelle simplicité nous devons ne pas refuser, ne pas dédaigner le secours de la prière du plus faible d'entre les croyants, quand l'esprit clairvoyant de Paul n'a fait dans ce cas aucun choix, choix qu'il serait difficile de faire sans s'élever soi-même et sans rabaisser le prochain, et qui serait sans but, parce que la force de Dieu s'accomplit dans les faibles, et, par conséquent, peut quelquefois s'accomplir dans ceux qui paraissent les plus faibles dans la prière.

Il sera bon de remarquer, à propos de l'exemple de saint Paul, avec quelle fidélité se conserve jusqu'au jour d'hui même, dans l'Église de Dieu, le même esprit et le même ordre qu'y ont introduits, par leur enseignement et leur exemple, les saints apôtres. Dans chaque office divin, vous entendez l'Église inviter tous les croyants, sans en excepter le plus faible ni le dernier, à prier soit les uns pour les autres en général et dans toutes les situations, soit en particulier pour ceux qui sont appelés parla grâce à succéder aux apôtres dans leurs fonctions.

Pour vous montrer clairement, sans raisonnements profonds, l'efficacité bienfaisante de la prière que l'on fait les uns pour les autres, je vous citerai l'exemple d'un autre apôtre. *Pierre était retenu dans la prison, et les prières de l'Église*

*s'élevaient sans cesse vers Dieu pour lui. Mais lorsque Hérode voulait le faire sortir, pour le juger et, probablement, pour le faire mourir, dans cette même nuit, Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes de fer, et des gardes qui étaient devant la porte gardaient la prison. Le danger était extrême; il semblait impossible d'y échapper; en outre, Pierre lui-même ne priait pas pour sa délivrance : Pierre dormait. Mais quel événement inattendu ! Voilà qu'un ange du Seigneur parut devant lui. Il éveilla Pierre; ses chaînes tombèrent d'elles-mêmes; l'ange le conduisit par les portes fermées, à travers les gardes qui se tenaient devant elles, et il le laissa en liberté! Comment donc se fit-il que Pierre, sans prier et pendant qu'il dormait, obtint sa délivrance ? – C'est que les prières de l'Église s'élevaient sans cesse vers Dieu pour lui. Elle accomplit la délivrance de Pierre sans effort de sa part et à son insu.*

Ceux qui sont peu experts dans les choses de l'esprit pourront demander : Pourquoi ont besoin de la coopération accessoire, ou même de la pleine efficacité de la prière des autres, des hommes qui ont eux-mêmes le don de la prière développé par l'exercice et produisant même des fruits miraculeux ? Quelques-uns, par ignorance, dans leur simplicité, peuvent dire de Pierre ou de Paul ce que les Juifs, dans leur endurcissement, disaient autrefois en injuriant le Christ : *Il a sauvé les autres; ne peut-il pas se sauver lui-même ?* À cela, pour ceux qui interrogent avec sincérité, nous répondrons : Paul a demandé pour lui les prières des autres, par modestie; Pierre ne se délivre pas lui-même de la prison, par abnégation de sa volonté, par dévouement à la volonté de la Providence divine, tandis que l'humanité et la compassion rendent ce même Pierre et ce même Paul beaucoup plus portés à prier pour les autres et plus confiants dans leur foi; et c'est pour cela qu'en effet ils sauvent les autres par leurs prières, et n'ont pas honte d'être sauvés eux-mêmes par les prières des autres. Mais pourquoi Dieu soumet-il ses élus à ce degré de pauvreté spirituelle et d'humiliation qu'ils empruntent le secours de la prière d'autres personnes moins favorisées des dons de la grâce ? – C'est pour mieux mettre la hauteur de leur mérite à l'abri sous la profondeur de leur humilité. Ou bien, que ces hommes expliquent eux-mêmes comment Dieu les protège si admirablement : *Nous portons, disent-ils, ce trésor dans des vases d'argile, afin que cette sublimité de force soit celle de Dieu, mais ne vienne pas de nous* (II Cor 4,7). Si les saints étaient toujours aussi miraculeusement puissants pour eux-mêmes qu'ils le sont souvent pour les autres, les gens peu clairvoyants leur attribueraient facilement à eux-mêmes la force divine qui agit en eux, et par conséquent ils déroberaient à Dieu la gloire qui lui appartient; mais comme ces hommes sont semblables à Dieu, dans certaines occasions, par leur puissance miraculeuse, et, dans d'autres cas, assujettis aux mêmes faiblesses que nous par l'infirmité commune aux hommes, les gens peu clairvoyants eux-mêmes sont forcés de voir qu'il y a là une sublimité de force qui est de Dieu, mais ne vient pas de nous.

Revenons aux paroles de l'Apôtre que nous avons prises pour texte de ces réflexions. *Priez pour nous, car nous avons la confiance d'avoir une bonne conscience, désirant de nous bien conduire en toutes choses.* Il ne demande pas simplement la prière pour lui, mais il présente une sorte de raison pour que l'on trouve sa demande juste et qu'on ne lui refuse pas ce qu'il demande : *Car nous avons la confiance d'avoir une bonne conscience, désirant de nous bien conduire en toutes choses.* Dans ces paroles, on peut trouver la réflexion suivante de l'Apôtre : Si je reconnaissais en moi une conscience qui ne fût pas bonne, qui ne fût pas purifiée du péché selon la possibilité humaine et selon la grâce de Dieu; si je n'avais pas une intention sincère de mener une vie bonne sous tous les rapports, je n'aurais pas la hardiesse de demander pour moi à l'Église le secours de ses prières, dont une conscience impure est indigne, parce qu'elle ne peut pas prêter son appui à une intention méchante; mais puisque, en sondant mon cœur devant Dieu, je ne trouve pas que ma conscience me reproche d'avoir commis sciemment et avec intention des actions mauvaises, et qu'au contraire je m'efforce, dans toutes les circonstances, d'avoir des intentions agréables à Dieu, utiles au prochain, salutaires pour mon âme propre, j'ai recours, avec une confiance entière, à l'esprit de grâce et de munificence qui souffle sur l'Église, qui scrute les cœurs et donne à tous selon le cœur de chacun. Et ainsi

voilà encore un enseignement que nous devons tirer pour nous de l'exemple de l'Apôtre : celui qui veut obtenir l'appui de la prière du prochain et de toute l'Eglise, doit éprouver avec soin sa conscience, repousser toute intention de péché, tout désir impur, s'efforcer sans fausse apparence, en toute occasion, d'accomplir la part de bien et de justice dont il est capable selon le don naturel de Dieu et selon la grâce préalable, et alors il peut demander avec confiance le secours spirituel et efficace le plus abondant des âmes qui prient sincèrement.

Telles sont, mes frères, les lois de l'esprit commun de la prière; tel est l'ordre de son action. Celui qui ne se soumet pas à ces lois, celui qui ne prend pas garde à cet ordre, celui-là s'aviserait en vain de se plaindre de la pauvreté des fruits de la prière commune et réciproque; il doit se plaindre de lui-même, de son inintelligence, ou, puisque pour l'ignorance simple qui aime le bien, il y a les inspirations simples de l'esprit et le secours mystérieux de la grâce, il doit avec plus de raison encore se plaindre de sa négligence volontaire ou de son infidélité.

L'Eglise nous invite sans cesse à la prière de réciprocité, soit en particulier pour ceux qui conduisent et servent l'Eglise, soit pour nos frères en proie à diverses souffrances, soit pour tous les vrais croyants en général. Le chœur ne cesse de crier pour nous vers le Seigneur, afin de nous obtenir sa miséricorde et le don de la grâce. Et toi, que fais-tu, assistant ? Cries-tu aussi, pendant ce temps, dans ton cœur ? Sens-tu l'importance de cette communion pour joindre la faible voix de ta prière au grand concert de prières de l'Eglise ? As-tu une idée modeste et humble de ta prière privée, et, de la prière collective de l'Eglise, – une idée respectueuse et confiante ? Ou bien ne fais-tu qu'entendre les paroles courantes du lecteur comme le bruit du vent, et la voix du chantre comme le son d'un chalumeau, et ne restes-tu pas, au milieu des autres qui sont animés de l'esprit de prière, oisif, froid, insensible ? Si, par malheur, il en est ainsi, reviens à toi, âme à demi morte; réveille ton cœur, crie, de ta profondeur intérieure, vers le Seigneur, afin que, dans ton élan, tu puisses atteindre les profondeurs de l'Esprit de Dieu qui remplit l'Eglise de Dieu, et attirer à toi le commencement de l'esprit de grâce et de miséricorde pour le renouvellement et le redressement de ta vie.

D'autres, ce semble, ont recours aux prières de l'Eglise, font appel aux prières des saints, demandent des prières à quelques-uns de leurs frères; mais, en même temps, ils ne s'adressent pas assez à leur conscience, ils ne font pas assez attention à leur vie, ils ne prennent pas de bonnes résolutions, ou, les ayant prises, ne les conservent pas. Ils disent à un saint : Prie pour nous, tandis qu'eux-mêmes restent sans inquiétude dans la voie du péché. Avez-vous songé à ce que vous demandez ? L'esprit de prière n'aurait-il été donné à l'Eglise que pour pouvoir prendre, comme un tourbillon, le pécheur endurci, et le jeter dans le paradis ? Où serait, dans ce cas, la justice de Dieu ? Et que deviendrait le paradis lui-même lorsqu'on l'aurait rempli de pécheurs non purifiés par le repentir et dont la vie n'aurait pas été amendée ? – Un séjour heureux ne saurait rendre le pécheur heureux; mais le pécheur souillerait et altérerait par sa présence le séjour même de la félicité, comme cela est arrivé à ce monde autrefois béni, par le péché d'Adam.

Non ! – Le saint esprit de prière a été donné par Dieu pour secourir les pécheurs qui sentent et détestent leur péché, qui désirent sincèrement leur purification et leur entier amendement, auxquels il ne manque que la force de faire le bien, et non la bonne intention.

Je désire, mes frères, qu'il y ait parmi nous le moins possible de personnes pour lesquelles se trouve, dans nos réflexions présentes, une condamnation. – Quant à celui qui trouvera ici une condamnation pour lui, qu'il ne s'en prenne pas à celui qui le condamne par devoir, mais qu'il entende son avertissement plein de bienveillance, et qu'il le fasse servir à son amendement; et puisse ce bien nous être donné à tous par la grâce du Seigneur Dieu et notre Sauveur Jésus Christ, et par les prières de notre bienheureux Père Serge et de tous les saints. Amen.

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT SERGE

«Rappelez-vous vos instituteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu, et, considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi.» (Héb 13,7)

Voilà le commandement apostolique. Il semble qu'il ne soit pas oublié parmi nous, et qu'il n'y reste pas sans accomplissement. En effet, que signifient ce jour et cette réunion, sinon que nous nous rappelons, par une commémoration solennelle, notre instituteur le bienheureux Serge ? Nous considérons religieusement quelle a été la fin de sa vie quand nous fêtons le jour de la fin de sa vie, et sa réapparition, après sa mort, au milieu des vivants, dans ses restes incorruptibles et miraculeux.

Pouvons-nous, comme complément à cela, nous féliciter aussi de ce que nous imitons la foi de nos instituteurs qui nous ont prêché la parole de Dieu ? Oh ! Si cela était ! Mais l'Apôtre même n'accordait pas à tous les chrétiens apostoliques cet éloge. Il rendait un haut témoignage à la foi des chrétiens de Philippes, lorsqu'il leur écrivait : *Il vous a été donné en Jésus Christ, non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir avec lui* (Phil 1,29). Mais en écrivant aux chrétiens hébreux, il trouvait nécessaire de leur donner encore des préceptes et de les instruire à ce sujet. Imitez, dit-il, leur foi.

Avouons, nous aussi, mes frères, que nous avons moins droit à des éloges pour notre foi, que besoin d'être instruits à imiter la foi des saints.

L'imitation est l'un des meilleurs moyens pour l'institution et la réforme de la vie et de l'activité sous tous les rapports. C'est un moyen non moins efficace que la parole de l'enseignement, quelquefois encore plus efficace, et quelquefois presque unique. L'imitation est plus ancienne que la parole de l'enseignement, et la parole elle-même se développe et se forme par le moyen de l'exemple. Une mère peut-elle expliquer scientifiquement à son jeune enfant par quels mouvements de la langue et des lèvres, par quelles aspirations il doit produire les différents sons pour prononcer les mots ? – L'enfant entend ces mots prononcés par sa mère, et, à mesure qu'il s'éveille à l'activité de la vie qui se développe en lui, activité qu'il ne peut ni trouver ni diriger lui-même, parce qu'il n'en est pas encore capable, il se sent porté à faire ce qu'il voit faire à sa mère; en un mot, il l'imité, entre autres choses, dans la prononciation des sons vocaux, et, après bien des tentatives et des essais renouvelés de plus en plus heureusement, – l'enfant sait parler.

Telle est la puissance de l'imitation implantée dans la nature même de l'homme. Avec l'âge, elle se trouve limitée et soumise par les autres facultés qui apparaissent, et par les autres forces qui se développent : le libre arbitre, l'instruction, la réflexion, l'invention. Cependant, la puissance de l'imitation reste toujours considérable, d'abord parce que se révélant plus tôt que les autres et embrassant un grand nombre d'objets, elle est soutenue et par l'habitude et par la nécessité; en second lieu, parce que peu d'hommes sont suffisamment doués pour parvenir à une instruction supérieure, à l'investigation intellectuelle, à l'invention, tandis que tout le genre humain est capable d'imitation; en troisième lieu, parce que l'investigation intellectuelle poursuit son objet dans le domaine abstrait de l'imagination et de la mémoire, dans les traits indéfinis des idées générales, tandis que l'imitation voit son objet existant dans la nature, sous les traits déterminés et définis de la réalité, et que, par conséquent, la première, en transportant ses abstractions dans la réalité, se trouve assez souvent embarrassée et déroutée, tandis que la seconde fait plus facilement et avec plus d'assurance ce qu'elle a déjà vu faire.

On peut apercevoir par là de quelle importance sont pour la vie les modèles que l'homme imite et la manière dont il les imite. S'il prenait la résolution de ne rien imiter, mais de tout inventer lui-même et d'agir toujours par lui-même, dans quelle triste situation il se placerait, et qu'il lui serait difficile d'en sortir ! Par exemple, il mourrait de faim avant d'avoir découvert, dans l'immense multiplicité des productions du règne végétal, le froment ou le seigle, et d'avoir trouvé l'art compliqué de le

cultiver, de le moissonner, de le battre, de le transformer en farine et enfin en pain. Si, dans sa propension à imiter, il tombe sur des modèles indignes et trompeurs, il devient naturellement un mauvaise copie d'un mauvais original, et souvent pour longtemps. Celui qui, dans sa jeunesse, a formé son écriture sur de mauvais modèles, écrit ordinairement mal toute sa vie. Il y a même souvent de mauvaises imitations d'un bon modèle, lorsque l'imitation n'est pas attentive, réfléchie, persévérante. Si donc nous nous choisissons des modèles d'activité dignes quant à l'objet, parfaits ou du moins approchant de la perfection quant au mode et au degré d'exécution, et si nous les suivons avec attention, avec réflexion et avec persévérance, alors nous aussi, nous sommes dans une voie facile et sûre pour marcher vers la perfection.

Mais des réflexions touchant l'influence de limitation sur la vie naturelle et sur ses actes, ne sont-elles pas étrangères à l'étude de l'imitation des saints dans la vie spirituelle ? – Réfléchissez. Si les lèvres de l'enfant n'apprennent pas autrement que par l'imitation à nommer son père et sa mère, pensez-vous qu'il soit beaucoup plus facile d'instruire votre cœur sans modèle, sans imitation, au hasard, non pas à produire des sons vocaux par la pulsation de l'air, mais à nommer et à invoquer, par l'impulsion de l'Esprit saint dans la foi, le Seigneur Jésus, à crier du fond de son abaissement vers le Père céleste : *Abba, Père* ? Si, sans le secours de l'imitation, vous auriez de la peine à préparer et à employer le pain terrestre utilement pour le soutien de votre santé corporelle, pensez-vous que, sans un secours de ce genre, il ne vous serait pas difficile de vous procurer et de saisir utilement pour votre salut, des lèvres de la foi, le pain céleste qui donne une nouvelle vie à l'âme, qui, il est vrai, descend du ciel sans notre art et notre travail, mais dont l'usage est inaccoutumé et inconnu à la nature humaine, et que ceux qui le connaissent ne goûtent pas tous pour la vie éternelle, mais quelques-uns pour leur condamnation ? Si ce n'est que par l'imitation persévérante d'un modèle, que vous avez appris à tracer des lettres mortes sur un papier corruptible, pensez-vous qu'il soit beaucoup plus simple d'apprendre sans modèle, sans imitation, au hasard, à tracer votre nom dans le livre incorruptible de vie, en caractères vivants, c'est-à-dire par les oeuvres d'une foi vivante ?

Nous cesserons du reste, si vous le voulez, de raisonner au gré de notre imagination et de nos conjectures. Nous avons la parole plus certaine des prophètes et des apôtres. Que dit-elle ? – Soyez les imitateurs de Dieu, dit-elle par la bouche de saint Paul. Et le Verbe hypostatique incarné dit lui-même : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Mais comment cela peut-il se faire ? – Sans aucun doute, par l'imitation.

Ou bien l'élévation incommensurable de ce modèle proposé à votre imitation vous jette-t-elle dans la perplexité et la désespérance du succès ? – C'est à tort. L'imitation n'exige pas que l'on égale le modèle. Vous pouvez ne choisir que quelques traits, les plus nécessaires pour vous et les plus à votre portée, une partie réduite de l'immense tableau, et, avec cela encore, l'imitation peut avoir son utilité, sa valeur et même sa perfection. *Le Père céleste fait luire son soleil sur les méchants et sur les bons, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes* (Mt 5,45). Voilà le premier modèle qui vous est offert, afin que vous en puissiez prendre la copie pour vous. Assurément tu ne peux pas allumer un autre soleil pour tel ou tel autre monde; mais tu peux allumer la lumière d'une vérité salutaire dans l'esprit d'un ignorant, allumer une étincelle d'amour pour le bien dans un cœur endurci, ou autrement perverti, et voilà que tu es l'imitateur de Dieu non seulement faisant luire son soleil sur le monde visible, mais encore éclairant les âmes de sa lumière spirituelle.

Il ne t'est pas donné de faire descendre la pluie du ciel, et d'arroser les champs des justes et des injustes, mais tu peux arroser d'une larme de compassion et d'amour le cœur desséché par la douleur de celui qui souffre innocemment, ou le cœur du pécheur consumé de repentir, et voilà que tu es l'imitateur de Dieu qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Tu n'as pas le pouvoir, comme Dieu, de combler de bienfaits tous les bons et les méchants; mais fais, ne fût-ce qu'à un seul homme que tu sais n'être pas bon pour toi, tout le bien que tu pourras, avec zèle, avec le sacrifice de toi-même, et cette seule action fera de toi un imitateur du Père

céleste qui fait luire son soleil sur les méchants et sur les bons, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

Mais pour rendre la hauteur du modèle divin plus facilement accessible au zèle de l'imitation, voyez ce qu'imagine encore le maître habile et indulgent qui nous enseigne l'imitation propre à nous sauver, saint Paul. Il nous présente comme une échelle pour nous élever, en disant : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus Christ* (I Cor 11,1). Ce n'est plus maintenant dans les profondeurs élevées, invisibles, inaccessibles du ciel qu'il vous appelle à chercher le modèle de votre imitation, mais il l'abaisse pour vous sur la terre et vous le montre en Jésus Christ, vrai Dieu, mais en même temps vrai homme, ayant pris sur lui notre nature, même notre infirmité, hormis le péché. Si cela ne suffit pas encore pour nous élever de notre abaissement à la hauteur voulue, notre guide descend encore plus bas, et se place lui-même encore plus près de nous, au degré d'élévation où nous devons atteindre : *Soyez mes imitateurs*. Moi, dit-il, homme soumis aux mêmes faiblesses que vous, – moi, autrefois blasphémateur et persécuteur de la foi, – vous pouvez m'imiter sans peine, vous, même pécheurs, car je suis le premier d'entre les pécheurs.

Si quelqu'un répondait à cela que les traits de la vie apostolique ne sont pas facilement applicables à l'état de son âme, aux circonstances de sa vie, l'Apôtre résout encore cette difficulté en donnant au précepte de l'imitation une plus large étendue : Souvenez-vous de vos instituteurs, – imitez leur foi. Dans la quantité de bons exemples donnés par les vrais instituteurs, il se découvrira, sans doute, quelques traits exemplaires pour vous, pour chacun, selon la situation particulière de l'âme, selon les circonstances particulières de la vie.

En nous commandant de *considérer* particulièrement *la fin de la vie* de nos instituteurs, l'Apôtre, ce semble, avait particulièrement en vue les exemples de fermeté dans la foi des martyrs, puisqu'il était particulièrement nécessaire de les rappeler pour fortifier les croyants dans ces temps calamiteux de l'Eglise. Mais si le commandement de l'Apôtre doit embrasser tous les temps de l'Eglise, et les besoins de tous et de chacun des croyants, il doit avoir aussi cette signification générale : *Imitez la foi et la vie des saints*. Et, en effet, pourquoi le Seigneur lui-même a-t-il éclairé le ciel de l'Eglise d'une telle quantité de saints glorieux, comme le ciel éthéré d'une multitude d'étoiles, – pour quelle autre raison, sinon pour que chacun de nous pût facilement recevoir d'eux, selon ses besoins, la lumière et la direction de son chemin vers le ciel ?

Quelqu'un a-t-il devant soi la haute tâche de défendre la sainte foi contre l'incrédulité ? – Qu'il se cherche un modèle et un guide convenable dans la vie et dans la parole d'instituteurs comme les grands Athanase et Basile, Grégoire le Théologien et Chrysostome.

Quelqu'un a-t-il choisi le chemin de la vie solitaire et particulièrement consacrée à Dieu et à la prière ? – Qu'il parcoure par la pensée, dans les livres et les traditions, les solitudes et les communautés spirituelles, et qu'il y considère, quoique de loin, les traces de héros non moins grands dans leur genre, tels que les Antoine, les Macaire, les Pacôme, les Éphrem, et beaucoup d'autres qui de siècle en siècle ont marché sur leurs pas, et enfin Serge qui, par la bonté de Dieu, se trouve encore si près de nous.

La Providence divine impose-t-elle à quelqu'un, comme épreuve de sa foi, les privations et le malheur ? – Qu'il se fortifie par l'exemple de Job qui, dans les privations et les souffrances, n'a pas cessé de bénir le nom du Seigneur.

Quelqu'un est-il en peine de concilier avec la foi une vie comblée de richesse et d'abondance ? – Qu'il considère Abraham, doux, condescendant, bienfaisant, soulageant les malheureux, hospitalier, recevant avec empressement les anges et Dieu.

Quelqu'un fût-il tombé profondément dans les oeuvres des passions et du vice, il a pour lui montrer l'espérance et le moyen de sortir du précipice, le larron sauvé sur la croix, Marie l'Égyptienne et beaucoup d'autres qui ont été sauvés après avoir été perdus, qui sont devenus saints après de grands déportements.

Je ne finirais pas ce discours si je voulais énumérer tous les exemples des saints, diversement édifiants et salutaires. Efforcez-vous, mes Frères, de rechercher et de remarquer particulièrement ceux d'entre eux qui sont le plus rapprochés de l'état de votre âme, des circonstances de votre vie. En les considérant attentivement, vous obtiendrez un double fruit : et une connaissance assurée du chemin qui vous doit conduire au salut, et un secours puissant pour le parcourir, celui des prières des saints desquels vous vous rapprocherez par votre imitation et votre prière.

Mes frères ! L'imitation est si naturelle à l'homme que nul de nous ne peut s'en dispenser. La différence est dans les objets et dans le zèle de l'imitation. – Qui impose les lois de la frivolité, du luxe, de l'intérêt, de la vanité ? – Personne. Comment donc s'enracinent et se propagent la frivolité, le luxe, l'intérêt, la vanité ? – Surtout par le moyen d'une imitation déraisonnable. Quelle puissance doit donc avoir l'imitation, quand elle s'attache à des objets légitimes et bénis ?

Réfléchissons, mes frères, qu'il faut *être zélé pour le bien dans le bien* (Gal 4,18), et que, de même que l'exemple élevé élève l'imitateur, ainsi l'exemple bas l'abaisse. Ainsi donc, détournons nos yeux de la frivolité du monde, et attachons-les attentivement sur la vie des saints; imitons leur foi sans tache, ferme, vive, agissant dans les oeuvres, dans l'amour, dans la pratique du bien, afin que nous héritions aussi de l'héritage des saints dans la lumière, et que nous glorifiions éternellement avec eux le Père, le Fils et le saint Esprit. Amen.